Vers leipogrammes...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Vers leipogrammes.... 1620.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

IRE
80

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MF P95/1038

par Salomon Certon
Secrétaire du Roi.

Ye 7580

Y 4889.

VERS
EIPOGRAMMES
ET AVTRES OEVVRES
EN POESIE,

De S. C. S. D. R.

A SEDAN,
De l'Imprimerie de IEAN IANNON.

M. DC. XX.

Y. 3267.

AV LECTEVR.

CE n'a iamais esté mon intention de faire imprimer cecy: car il n'a couru & ne court encore que trop de telles fadaises. Que ce ne fait point esté, le long temps qu'il y a que la pluspart en est oubliee au fonds d'vn coffre, le peut assez faire penser, y ayant quarante & quatre ans & plus que ces leïpogrammes & la plus-part du reste ont esté basis. Et quelques-vns sans reproche en tesmoigneroient, si le fait estoit d'importance. La raison donc en est, que me trouuant il y a quelque temps chez defunct monsieur Estienne auec quatre ou cinq de mes amis, comme on est tombé sur le propos des vers fran-

gois, il dit en auoir d'vne sorte qu'on n'auoit point encore veüe, & les vouloit donner au sieur Iannon pour les imprimer, & luy estant demandé quelle, il dit que c'estoient vers leïpogrammes. Ie dy lors, qu'il y auoit long temps que ie m'estois adonné à ceste sorte de vers, & que i'auoy creu que personne ne l'eust essaycé que moy, & sur le chãp luy en recitay quelques-vns: puis le priant de me monstrer ceux qu'il auoit, ie trouuay que c'estoiẽt les miens mesmes qu'il disoit auoir eus d'vn que ie ne nommeray pas, pource qu'il est mort, auquel il me souuint les auoir prestez il y auoit fort long temps. Et combien que ie priasse ledict sieur Estienne de ne les publier point, pour le peu de faict que c'estoit, il y persista plus pour la nouueauté, que pour autre raison que il eust (à ce que ie croy) de le faire. Ie le pressay donc de superceder tant que ie les eusse reueus, auec promesse de les

luy bailler pour en faire à ſa volonté. Ce que i'euſſe fait incontinent apres, ſans ſon decés. Depuis, m'ayant ledict ſieur Iannon ſollicité de ma promeſſe, ie m'y laiſſe emporter, les hazardant à la mer des humeurs d'vn chacun. Mais pource que le liure euſt eſté trop petit, pour le groſſir, me ſeruant de la meſme raiſon de la nouueauté, i'y ay adiouſté quelques ſeſtines, tirees par cy par là d'vn plus gros ouurage, dõt la ſtructure n'eſt gueres moins difficile que celle des leïpogrammes. Te priant de ne me blaſmer pour le ſuiet qui eſt de follies d'amour, qui lors qu'elles furent compoſees eſtoit excuſable, ſi excuſey eſchet: car c'eſt ſeulement pour la rareté du poëme, peu ſe trouuans qui l'ayent encore tenté en noſtre langue. Puis me voyãt ſi auant en mes nouueautez, pour la troiſieſme i'y ay encore couſu la nouuelle façon des vers meſurés,

d'aucuns hayë & reprouuee, d'autres admiree & non approuuee, mais de fort peu loüee, tentee & essayee. Entre lesquels, apres ce peu, mais de tres-excellens que nous en ont laissé Iodelle & Passerat, nul ne l'a si heureusement traictee que feu monsieur Rapin. Celuy seul qui m'a le plus incité & en fin persuadé de me remettre à ceste façon de vers, que i'auoy plus de trente cinq ans sont, delaissee. Et pour la fin, pour monstrer que ie ne suis pas entierement extrauagãt, ie te presente quelque chose de la façon accoustumee, que ie souhaitte au moins trouuer grace enuers toy, auec ce peu d'essay d'Epigrammes Latins, aussi peu considerables, apres tant de si excellẽs de nostre temps comme les françois, apres ceux de tant de rares esprits. Que si quelcun qui le merite peut estre mieux que moy, me veut donner le nom qu'on donne à ceste heu-

re aux faiſeurs de liures, encore qu'il n'en face point; qu'il conſidere que ie l'ay donc ſans en auoir eu deſſein. Mais pour le moins eſt-ce contentement à mon eſprit, qu'à perſonne ne nuira ceſte façon d'eſcrire, qui n'embroüille point les cerueaux de douteuſe creance, comme font tant d'eſcrits en la Theologie, ne tue & n'eſtropie point les corps humains, comme tant en Medecine, & ne ruine point les maiſons & les biens, comme tant en droict: des trois ſortes deſquels la terre eſt pour le iourd'huy grandement abuſee, infectee, & rauagee. Adieu.

LEIPOGRAMMES
à monsieur de Lomenie
Secretaire d'Estat.

IE vous donne ce labeur, fils sans fruict de mon oysiueté inutile. Ce sont vers leïpogrammes, ainsi dicts pource qu'en chaque sonnet vne lettre est delaissee. Et bien qu'en tous il y ait vne difficulté fort raboteuse, toutesfois en celuy de l'elle est du tout pierreuse & presque inaccessible, pour la misere & peine qu'il y a de la ioindre & surmonter. Dites donc, ô embarassement! ô sueur! car certes ie con-

feſſe que i'ay recerché vne choſe vaine auec beaucoup de trauail, & principalement au premier alphabeth, qui a eſté faict en vne nuict. Le preſent eſt de peu d importance, l'inuention ennuyeuſe, & pour ſa rudeſſe reiettable. I'y ay trauaillé pourtant, afin qu'il y euſt, ſinon du fruict & de la delectation, au moins de l'admiration pour ſa nouueauté, la neceſſité de l'obſeruation en ayant reculé & cõme banny toute la beauté poëtique, & le contentement du diſcours. En ſomme, il n'y a rien pourquoy vous luy deuiez porter affection, mais bien commiſeration pour ſon eſtropîment. Quelle raiſon donc ay-ie de le vous dõner? Nulle, ſinon que vous l'auez deſiré, & que vous me voulés du bien. A dieu

LEIPOGRAMMES.

Premier Alphabeth.

VEILLE D'VNE NVICT.

A

ESprits qui voletez sur le bruict que bourdonne
Le fleuue recourbé qui de son viste cours
Leche presque le tour de ceste ville, où l'ourt
Qui fut premier trouué le redouté nom donne:
Si deuot quelquesfois vostre troupe mignonne
I'honore de mes vers. Et sur les legers tours
Que le soir vous tournez, de mes diuers discours
Le son triste' enroüé pour contrebruict s'entonne:
Priez pour moy le Dieu qui se sied de costé
Sur le moite surion de ce fleuue irrité,
Qu'il ceße vn peu le bruict qui trouble mes oreilles,
Ores que ie vous veux estrener de ces vers,
Puis escoute benin mille discours diuers
Que ie force sortir d'vne nuict de mes veilles.

B

QVi vondroit resister à la puissance tienne
Doux enfãt de la nuit, il luy faudroit aux dieux
S'esgaler tout à fait, escheler leurs hauts cieux,
Et de leur doux Nectar humer la coupe pleine :
Mais garde le tonnerre au fils de Dindymene
Garde le traittement qu'eurent les factieux
Qui m'ont sur mont monté, (forfaict audacieux)
Rougirent de leur sang la motte Pelienne
Mieux vaut donc faire ioug, & ne point resister,
Sommeil, à ton effort, de peur de t'irriter,
Et n'en remporter rien que repentir & peine :
Mais, Sommeil, ie te pry' ne te courrouce point,
Et dispense mes yeux en ce seul petit poinct,
Car ma douce fureur ceste nuict me demeine.

C

L'Espouuantable plant des pointes de Memphis,
Le tortueux entour de la prison serree
Du fils de Pasiphaë', Et la tour enferree
Que pour ta Danaë rude pere tu fis.
L'or, l'azur, & l'email des aisterons du fils,
De la fille à la mer : Et la plaine azuree
Qui prit iadis son nom de la lourde viuee
Que sentit le voleur, Phœbus, que tu deffis.
Les Titans guerroyans dessous la troupe haute,
Et le Saturnien qui de foudres n'a faute
Sur leurs testes dardant son soulfre garde-Dieux:
Le fugitif de Troye, Et depuis, le bon homme
Qui la louue seura des batisseurs de Rome,
I'ay veu au peu de temps que i'ay fermé les yeux.

D

SOnge-creux Palinur' quant ceſte forte enuie
T'accabloit ſommeillant, il falloit à l'eſcart
Laiſſant ton gouuernail te retirer à part,
Et là ronfler ton ſoul en aſſeurant ta vie:
Et viuant tu aurois auec ta compagnie
Trouué les marcaſſins ſous le cheſnu ſueillare,
Quant meſme il euſt fallu ſur le Latin rempare
Que l'ame t'euſt eſté par l'ennemy rauie.
L'honneur t'en fuſt reſté: Puis on euſt eu le ſoin
A te faire inhumer, ſi les armes au poing
Les Troyens t'euſſent veu pourſuiure la victoire,
Non, cõme vn gros taureau, tomber la teſte en bas:
Va, ie ne te plain point. Ne te falloit-il pas
Eſchapper en veillant la mort toute notoire?

E

Il n'y a pas vne Apoſtrophe pour ſauuer l'e.

POur rauir la toiſon quand Iaſon courut tant,
Il y paruint pour vray, l'arrachant hors du fort
Aux dragons flamboyãs: mais non par ſon bras fort,
Non par ſon bac fatal à Cholios loing flottant.
Car ſans ton fort pouuoir qui luy fut aſſiſtant
O doux fils à la nuict, par vn ſubtil confort,
Son cas alloit fort mal: Il y fuſt pluſtoſt mort,
Tant grand, tant bon fuſt-il, tant hardy combatant.
Mais tu luy fus amy, quand ton appaſt charmoit
Son dragon, qui ſans fin ſon tiſon allumoit.
Il ioüit donc par toy du prix ainſi conquis:
Donc à toy qui luy fis vn tant amy ſupport,
Vn tour tant à propos, vn tant diuin confort,
Soit vn los immortel à tout iamais acquis.

F

SI viſte par la plaine à l'heritier de Rhee
Le ſapin tabourdé d'vn Oüeſt inconſtant
Ne galope leger: Et le traict loin-portant
Ne coupe ſi ſoudain la campagne aërree:
Si toſt ſes traits grondans de ſa voute ætheree
Le mary de Iuno ne va point eſclatant:
Et l'aigle rauiſſeur, ſi toſt ne va battant
De ſon ventre pouſſé, la colombe eſgaree:
Que l'importun Sommeil m'a dardé le rainceau
Qu'il trempe dans le creux de l'oublieux ruiſſeau,
Et m'a contraint baiſſer deſſous ſon coup la teſte.
Pardonne moy, Sommeil, Roy de toute la nuict
Sinon aux ſoucieux, car pour ton ſeul deduict
Ceſt eſtrange diſcours à ton honneur s'appreſte.

G

IE te veux entonner d'vne façon nouuelle
Mon doux Bourdõ de nuict, dous tyrã de mõ cœur:
Ie te veux ceſte nuict rendre braue vainqueur
Du charme enſorceleur d'vne libre ceruelle.
Sa force vienne auant qu'elle eſpanche cruelle
Cent pauots ſur me yeux, ny leur morne liqueur,
Ny ſes pipeurs efforts ne te vaincront, moqueur,
De ſon pouuoir charmeur d'vne foible femelle.
Paſſons donc ceſte nuict, Bourdon, ioyeuſement.
Paſſons-la ſans dormir, & veillons brauement,
Vainquons de ces pauots la puiſſance endormeuſe
Mais, Bourdon mon amy, ſeulement ceſte nuict,
Car d'aller plus auant outre que cela nuit,
On en remporte en fin repentance faſcheuſe.

H

MIgnards, doux, gracieux, courtois, auanturenx,
Eſprits de la nuict ſombre, ô demons, ſi ma ioye
Deſpend toute de vous, & ſi ie vous deſploye
Mes vers, mon paſſetemps, mon bien plus doucereux,
Eſprits mon doux plaiſir, mon esbat amoureux,
Si pour vous ie me plais à ceſte nuict tant coye,
N'engardez qu'à mon gré curieux ie ne voye
Le rond de voſtre bal dont ie ſuis deſireux:
Quelque verue peut eſtre eſclatant de la note
Que fredonne en ces prez la bande qui balote
Me fera mille vers nous oüis entonner:
Car encor que ie ſoy' trop bas pour telle gloire,
Eſtant enflé de vous, i'oſeray me donner
Vn eſpoir nourriſſier d'vne longue memoire.

I

OSomme trop faſcheux, tãt long temps combatu,
Te campant à l'entour de mon frõt, de ma teſte,
Ton charme enſorcelleur à m'attaquer s'appreſte:
Va t'en. A quel propos tant outrageux m'es tu?
Venez toſt mes demons, monſtrez voſtre vertu,
Courez à mon ſecours, que voſtre force preſte
Rompe l'endormeur coup de la morne tempeſte
Dont ce fort combatant me veut rendre abatu.
Ne vous empareſſez, courez à ce forceur,
Arrachez de ſes bras ſon baſton terraſſeur,
Baſton à mon cerueau trop dommageable peſte:
Autrement tous ces vers vouëz à voſtre nom
S'en vont en grand hazard de perdre le beau reſte
Que vous leur promettez d'vn eternel renom.

K

AMoureux papillon de ta fatale flamme
Qui deça, qui dela voltiges mille tours
A l'entour du luisant de tes folles amours,
Peusage batissant de ton tombeau la lame:
Si quelque soing te tient de la tendrelette ame
Va tost, fuy t'en d'icy: de ton importun cours
Par trop infortuné n'entreromps les discours
De la douce fureur qui ceste nuict m'emflamme.
Quoy, tu n'en fais donc rien? ô mortelle amitié!
Pauuret, n'auras-tu point de toy mesme pitié?
Chetif te voila mort tu as beu ta folie,
He! que i'en ay regret. Ainsi fait peu de cas
Le soldat esuenté de sa chetifue vie
Tournant tant le rempart qu'il trouue le trespas.

L

PRez verdis de gasons, vous que va fendant Aare
Au cours precipité, prez qui enceinturez
D'vn bonneur bigarré ces antres retirez
Où mainte Hamadriade et maint Faune s'esgare:
Orrez vous point ma voix en ces nouueautez rare,
Voix dont i'ay vos esprits fantastics honorez?
Vous seray-ie ennuyeux, vous que i'ay desirez
Ornemens & suiets dont mes chansons ie pare?
Or prez verdement beaux, si hardy i'ay conduict
Dessus vostre toison au sombre d'vne nuict
Vne troupe seante au sommet de Permesse,
Endurez ie vous pry' que par ce nouueau son,
(Car mesme vos esprits en ont de moy promesse)
I'entonne dessus vous ma fantasque chanson.

M

Sous ce large peuplier par trois fois trois ie tourne,
I'y basty vn autel de trois fois trois gazons,
I'y apporte du feu de trois fois trois tisons,
Et trois fois trois grillons pour y bruſler i'adiourne:
Par trois fois trois encor y verſer ie retourne
Trois fois trois pots de laict, trois fois trois poils griſons
Ie croiſe tout autour, trois fois trois oraiſons
Par trois fois trois encor barboter i'y contourne.
C'eſt pour vous bas eſprits de ces antres boſſus,
C'eſt pour vous Satyreaux des coſtaux de là ſus,
C'eſt pour voſtre troupeau Dryades foreſtieres,
C'eſt pour vous dieux des eaux aux reluiſãs talons,
C'eſt pour vous dieux des bois: ceſt autel, ces grillons,
Ces pots blanchis de laict, ces poils et ces prieres.

N

Fatigué du trauail que i'auoy' de mes veilles
Ie m'eſtoy' reſolu quoy qu'il deuſt m'arriuer
De laiſſer à mes yeux le ſommeil eſprouuer,
Pource que ſa douceur a fort peu de pareilles:
Mais voicy tout à coup, (gracieuſes merueilles)
Dryades & Satyrs pres de moy s'eſleuer,
Et de leur bruict meſlé du ſommeil me priuer
Qui ſorcier m'auoit pris les yeux & les oreilles.
A l'heure ie rougy. Mais pour reparer mieux
La faute qui m'auoit faict abaiſſer les yeux
Ie me mis au millieu de leurs gayes caroles.
Flore me prit le doigt, l'yuoire ie ſaiſy
Qui m'auoit pour eſclaue & ſeruiteur choiſi,
Et ie leuay les pieds à leurs balades folles.

O

LVt, aide gracieux à ma plume pesante
Quand le dieu Lethien vient assaillir mes yeux,
Lut le sainct esbat mien, le plaisir gracieux
Quand le fils de la nuict mes paupieres enchante :
Tairay-ie à mes escrits le ieu sacré qu'enfante
Afin de m'esueiller ce nerf tien precieux ?
Ingrat me diras tu du chant delicieux.
Chãt mignard, chãt plaisant qui mes peines esuentes?
Atten, à mes escrits tes chants ie mariray,
Aux âges mes escrits : Ainsi ie publieray
Eternels mes escrits, & tes chants perdurables.
Si que tant que sera la terre dans la mer,
Et dedans l'air la mer, et dedans les cieux l'air,
Tes chants & mes escrits ie rendray admirables.

P

FIer Somme, qui mes sens estourdis de l'ombrage
Dont tu vas ennublant mes yeux tant harassez,
Fascheux, que ie te hay. Ne t'est-ce donc assez
De ce que ie t'ay faict en mes vers tout hommage ?
Voire : le grand honneur, la gloire, l'aduantage
Dont tu te vanteras sur des membres lassez,
Membres des chastes sœurs forcez & tracassez,
Et guidez ceste nuict d'vne fantasque rage.
Elles me font l'honneur de m'aimer, me cherir,
Elles daignent venir m'entendre discourir,
Ne craignans d'vn sorcier la charmeuse cholere.
Elles me font dicter ces suiets hazardeux,
Admirent le nouueau que ie delaisse en eux,
Toy, Somme tu seras de ma gloire aduersaire !

Q

POur vous mes Satyreaux en la peine ie ſuis (tes
Où vo⁹ me pouués voir: & pour vous Nympheles-
Aus beaus yeux, aus beaus dois, aus treſſes blõdeletes,
Ie n'apprehende point d'endurer ces ennuis:
Pour vous dieux fonteniers aux rafraichiſſãs muis,
Pour vous ſources encor aux eaux argentelettes,
Pour vous prez eſmaillez de mille violettes,
Et pour vous belles fleurs ie paſſe ainſi ces nuicts.
C'eſt pour tant ſeulement auec vous deuiſer
Au frais de ceſte nuict, c'eſt pour vous courtiſer,
C'eſt pour de mon pouuoir fouler vos rines nettes,
C'eſt pour ſans nul danger me lauer en vos eaux,
Pour vaguer deſſus vous, pour m'orner: Satyreaux,
Nymphes, dieux fonteniers. ſources, prez & fleurettes.

R

SAns fin les vents eſmeus n'agitent pas l'eſchine
De l'ocean moiteux: & du haut tempeſtant
N'eſt l'indignation dans les monts eſclatant
Sans fin ſes coups, ſes feux, ſa vengeance diuine:
Il n'eſt pas dit auſſi que celle qui domine
Deſſus tes paſſions, en fin n'aille abatant
Ceſte folle hauteſſe & ce deſdain, qui tant
Ta face diminue & ta lieſſe mine.
Attendant quoy, Amy, vien t'en iuſques icy,
Vien auec mes demons, & chaſſe tout ſouci:
Au moins tien bonne mine, & ne fay plus l'eſclaue.
Maint gay demon t'attend fantaſtic & ioyeux,
Et mainte belle Nymphe en chemiſe ſe laue,
Afin qu'elle te noye en l'appaſt de ſes yeux.

S

LE grand contentement, la ioye incomparable
Que d'honorer le dieu qui cherit le laurier!
Le fortuné bon-heur que de luy dedier
Louange meritee en cloge agreable!
L'honneur, la volupté, le bien, l'heur fauorable
Qu'auec mainte Nymphete & maint Faune cheurier
Tout le long d'vne nuict tuer le mal, meurtrier
De la ioye au mortel tant & tant profitable!
O moy content & gay de tel bien receuoir!
O quel heur me rauit priué de moy, de voir
Telle troupe baler le long d'vn beau riuage!
Amy, croy moy vien t'en, quitte l'ambition,
Quitte moy de la Cour l'ennuy, la fiction
Vn antre, vn roc, vn pré la vaut & dauantage.

T

IE ne croy pas qu'on aye aux champs Elysiens
Plus d'heur ny de plaisir: ie ne croy pas qu'on aye
Plus de soulas, de bien, de liesse, de ioye,
O Venus, ô Amour dans vos champs Paphiens:
Comme i'en ay receu comblé de mille biens
Sur le riuage gay de ce pré qui verdoye,
Sur qui mon nouueau vers, sur qui ma Muse gaye
Exerce sans danger ses ieux Parnassiens.
Se voir ensorcelé d'vne grace amiable,
Se perdre dans le son d'vne lyre agreable,
D'vn vers emmielé l'ambrosie succer,
S'esueiller au doux air d'vne voix doucereuse,
Se brusler dans les feux d'vne œillade amoureuse,
C'est le miel que i'y veux d'vn plein aise amasser.

V

L'Eſtoile de Cypris à la face riante
Commençoit à paroiſtre, & l'orizon doroit,
Et Phœbé crin-doré ſon chariot tiroit,
Preſt de recommencer ſa cariere eſclairante.
Preſt d'Aare le baſtif le ſommeil ſe preſente
En pieds, à moy ſongeard, depit il preparoit
Son baſton charme-ſoin, dont ſemblant il faiſoit
De me frapper le front en ſa force peſante.
Mais le Latonien, prince benin & fort,
Ayant le ſoin de moy, paroit à ſon effort
Le deſtin non chanté de ma belle entrepriſe.
Dont malgré ce ſongeard, ce frere de la mort,
Hardy ie parferay, m'aidant de ſon confort,
Le ſtyle delaiſſé de ma lettre promiſe.

X

HAnter és environs des eſmaillez rivages,
Dans l'ombrage d'vn bois s'eſcarter gayement,
Dans l'obſcur d'vne nuict ſe fourrer ſeurement,
Apprivoiſer l'horreur des antres plus ſauvages:
Voir au trauers de l'air mille & mille viſages
De demons fantaſtics crier folaſtrement,
Et ſur le bruict d'vne eau ſans eſpouvantement
Entrevoir des eſprits les reluiſans images.
Voila tout le plaiſir, voila tout le deduict
Que tu verrois le long de ceſte eſtrange nuict;
Mais guidé ſeulement d'vne fureur diuine:
Car ne penſe iamais, Amy, qu'vn eſtranger
Des Muſes le peuſt voir, ſinon en grand danger
De tomber temeraire en piteuſe ruine.

Y

MVse, n'est-ce point là le feu de la Deesse
Qui nasquit autrefois dãs le champ marinier,
Qui d'vn bril esclattant ne nous veut denier
Du matin qui s'en vient le iour & la promesse?
Desia, n'est-ce point là l'Aurore qui se dresse,
Vermillonnant les monts de son char saffranier?
Desia, n'est-ce pas là le flambeau iournalier,
Qui des plus petits feux faict escarter la presse?
C'est le iour, pour le seur, c'est le poinct asseuré
Qui te deliurera du combat enduré,
Qui t'a toute la nuict faict guerre si cruelle.
Mon œil ne veille plus, tu es en liberté
De t'aller reposer par le iour appresté,
Qui t'annonce le poinct de ceste aube nouuelle.

Z

PAr vostre bon secours fulastres Satyreaux,
Par vostre bon secours Dryades buissonnieres.
Par vostre bon secours Naiades fontenieres,
Par vostre bon secours ioyeux demons des eaux:
Par vostre bon secours Phœbus aux cheueux beaux,
Par vostre bon secours sœurs chastes & entieres,
Par vostre bon secours chansons non coustumieres,
Cotaux, antres, valons, sources, riues & preaux:
Ie suis venu au bout de mes lettres laissees,
A vous, par le labeur d'vne nuict, addressees:
Et pour n'en estre ingrat, sur ce nouuel autel
I'engraue ceste escrit en lettres immortelles,
CERTON, POVR APOLLON ET POVR LES NEVF PVCELLES,
EN L'OBSCVR D'VNE NVICT A FAIT CEST OEVVRE TEL

LEIPOGRAMMES.

Second Alphabeth.

VOYAGE.

A

Dieu des chemins Cyllenien Mercure
Qui tout le iour ſur le ciel ſers les Dieux,
Et toute nuict touches és triſtes lieux
Les froids eſprits deſpoüilles de mort dure,
Pren, ie te pry, de ces vers quelque cure
Que tout le temps que ſous les courbez cieux
Ie pren chemin, que i'erre ſoucieux,
Ie te depeins de diuerſe figure.
Les eſprits n'ont meſpriſé mon veiller,
Et d'vne nuict ne m'ont veu ſommeiller:
Pour Neptune eſt mon onde deſignee;
Or doit de toy, ſi tu luy es benin,
Bon conducteur de telle deſtinee,
Prendre ſon heur mon entrepris chemin.

B

PAstres naurez, Pastorelles blessees,
Ie veux marcher, car le iour est venu:
Sus, deuant moy iettez menu menu,
Fleurs, roses, lys, lauandes & pensees.
Force chansons: Que vos voix soient haussees:
Sur mon chemin, & me soit maintenu
Ce train gaillard, iusques au soir chenu,
Et du Soleil les carieres lassees,
Lors taisez-vous, car il faut reposer.
Mais qui seroit si hardy que d'oser
S'armer veillant contre le morne somme?
Il me souuient du contrast qu'vne nuict
I'eu contre luy voulant veiller, & comme
Le lendemain mon œil s'en repentit

C

QVi va lasser trop superstitieux
Ses pieds poudreux d'vn long pelerinage,
Qui se hazarde au danger d'vn voyage
Pour des thresors qui ne valent pas mieux:
Qui grand vanteur visitera maints lieux
Pour s'enbrauer & valoir dauantage;
Qui plein de sang, & de guerre, & d'outrage
Au loin ira tout remplir de ses feux:
Or quant à moy, la superstition,
Le gain, la gloire, & moins l'ambition
De suyure Mars, ne m'induit, ne me meine.
Tant seulement le desir, qui iadis
Fit voyager Homere et tous les fils
Du Delien, auiourd'huy me promeine

D

Hier au ſoir ſous leur vilaine bouë
Ne firent rien les paiſans Lyciens
Que me faſcher, plus importuns que chiens,
En mon ſommeil par leur bourbeuſe mouë:
Prophetes ſeurs pour l'aube qui ſe iouë
Et claire & nette ez lieux olympiens,
Car en ſon ris & poils ambroſiens
Sur mon chemin ſerzine elle ſe rouë.
Gente maiſtreſſe au griſaſtre Tithon
Amene-moy le pere à Phaëton
Autant ſerain que iaunaſtre eſt ta treſſe
Ainſi au ſoir retournant en ton lict,
Le puiſſes-tu, tant longue ſoit la nuict,
Trouuer remis en ſa verte ieuneſſe.

E

SAns ton rayon la nuict au loing chaſſant,
SArdant Tithon, qui chaud adouciſſoit
Son matin frais, ton los qui ſaiſiſſoit
Mon luth pançu ſuccomboit impuiſſant:
Car ſon frimas ſur ma main amaſſant
Vn froid cuiſant, quand mon doigt ſurpinçoit
Son doux boyau, qui ton los prononçoit,
Nous fit faillir vn matin tranſiſſant.
Mais tout à coup ton rayon nous a fait
Du chaud haſtifiouïr tout à ſouhait,
Donnant ma main à ſon plaiſir obmis,
Mon doigt au luth confus auparauant,
Ma voix au chant qui la va pourſuiuant,
Mon pas au train à mon trauail promis.

F

ROßignolet, qui ſous les pleurs d'Aurore
Vas degoiſant tes regrets douloureux,
Sens-tu touſiours de ton ſort rigoureux
Le deſplaiſir qui ton ame deuore?
Si tu le ſens, & tu te plainds encore
Au ſouuenir de ce tort malheureux,
Ie te ſupply, lamentons-nous tous deux
Sous ce laurier, qui ce iardin decore.
Tu te plaindras de ton bonheur oſté,
Ie pleureray ma douce liberté:
Tu blaſmeras l'iniure violente
De ton tyran, ie gemiray du tort
Que ie reçoy d'vn bel œil qui me tente
Si doucement, qu'il me meine à la mort.

G

DE tant de pleurs ces prez raieuniſſans
Ne moüillent point leur verte couuerture,
Que de trauaux en ce chemin i'endure
Pour deux beaux yeux mes yeux esbloüiſſans.
De tant de vents ces tourbillons croiſſans,
N'ont point ſoufflé ceſte foreſt obſcure,
Que de ſouſpirs pour vne abſence dure,
Sont auiourd'huy de mes poulmons iſſans.
Helas! deceu i'auois quelque eſperance,
Penſant, penſant en fuyant ſa preſence,
Que ie fuirois quant & quant ſa priſon.
Mais à mon mal i'eſpreuue le contraire,
Sentant, tant plus ie fuy pour m'en diſtraire,
Tant plus en moy s'embraſer mon tiſon.

H

LE beau pays, qui t'a, muſe m'amie,
Donné renom, ores s'en va laiſſé:
Mais pour auoir tant de pays paſſé,
Ne ſois pourtant laſſe ny endormie.
Eſcoute vn peu. Entens-tu bien que crie
Ce bergerot dans ce pré tapiſſé?
Il ſe complainct, ainſi que moy bleſſé,
De la rigueur de ſa douce ennemie.
Il eſt tout ſeul, & nul ne luy reſpond
Que l'entr'ouuert de ce cauerneux fond,
A ſa douleur ce luy ſemble allegeance.
Et qu'ay-ie mieux? ſi ay, car i'ay au moins
Muſe, ces vers qui me ſeront teſmoins
A l'aduenir, de ma perſeuerance.

I

COurons, courons, ceſte race de verre
Me va, me va par trop eſpouuentant:
Paſſons-la toſt, Muſe, car on n'entend
Pas vn ſeul mot de leur bruſque tonnerre.
Ces grands carrous me font par trop la guerre,
Tout leur esbat eſt d'aualer d'autant:
Les refuſer, c'eſt preſque tout autant
Que rauager l'alteré de leur terre.
Sont bonnes gens, bon leur gouuernement,
Bon leur eſtat, on ne peut bonnement
Que les loüer, leur façon eſt fort bonne:
Braues ſoldats, en la guerre tres-bons:
Sucçans enfans le teton de Bellone;
Et hommes grands, les pots & les flaſcons.

K

VIença berger, ceſte bergere belle
Eſt-ce ta ſœur, ou ſi c'eſt autrement ?
(Il n'entend pas.) Son gentil inſtrument
S'accorde-il auec ta chalumelle ?
Mais, par ta foy, te plais-tu auec elle,
Elle auec toy ? vien-ça, dy moy comment
L'heur t'en voulut, lors que premierement
Elle ſe fit ta compagne fidelle ?
Et puis, où fut-ce ? Et y a-il long temps ?
Et du depuis les gentils paſſetemps
Des amoureux ont-ils tenté voſtre ame ?
Il n'entend pas. Va, que tu es heureux.
Pleuſt au deſtin que i'euſſe icy ma dame,
Pour acheuer ainſi nos iours tous deux.

L

C'Eſt bien monté. Ceſte ſente bizerre
Nous menera, que ie croy, iuſqu'aux Dieux.
Nous pourrions bien par trop audacieux
Sur noſtre teſte vne infortune acquerre.
Non, Iupiter, ce n'eſt pour faire guerre
A ton Empire & ſiege ſpatieux,
Comme faiſoient ces ſots, qui de tes cieux
Deſſus leur chef tirerent ton tonnerre.
Encore vn peu, bien toſt nous atteindrons
Ceſte caſbine, & puis nous deſcendrons
Continuans noſtre entrepris voyage.
Nous y voicy. Or pere Iupiter,
En deſcendant auſſi bien qu'au monter,
Iette ſur nous ton gratieux viſage.

M

GEnte Progné, qui d'vne aiſle legere
Coupes le plain de ceſt air ſpatieux.
Ne ſçais-tu point le lieu où ſont les yeux
D'vne beauté que i'adore & reuere :
Paſſe au deſſus de ceſte gent auſtere,
Qu'on n'entend point ; va t'en iuſques au creux
Du lict d'où ſort le Roſne furieux.
Suy bien ce fleuue & ſa viſte carriere.
Paſſe Lyon, & t'en va iuſques là,
Où d'autres fois Petrarque diſtilla
Pour ſa Laura le ſucre de ſa veine.
Le pont paſſé toſt tu la trouueras :
Quel bon recueil, lors que tu luy diras
De ſon deſir nouuelle ſi ſoudaine.

N

QVi voudroit voir le pourtraict de la belle
Qui me maiſtriſe, il faudroit voir cela,
Que ce zephir ſouffle par cy par là,
Pour parer mieux Flora ſa plus fidelle.
Ceſt arbre droit a pris ſa taille d'elle ;
Voyez ces lys, c'eſt la couleur qu'elle a :
Ce Philomel, lors qu'elle me parla,
Apprit la voix qui ſa bouche emmielle :
Elle a baillé à ces fleurs leur odeur,
Et ce pré vert imita la couleur
Qu'elle voulut que ce iour ie portaſſe.
Phœbe à ſes yeux alluma ſes flambeaux,
Et ce lierre accola ſes rameaux,
Lors qu'elle dit qu'heureux ie la baiſaſſe.

O

LAs ! ie neſçay ſi durant ceſte abſence
Quelque autre prend le bien qui me retient,
Viuant ça bas, bien qui ſeul m'appartient
Digne ſalaire à ma perſeuerance.
Certes nenny. Si legere inclemence
Ne git au cœur de celle qui me tient
De celle-la qui viuant me maintient
Heureux du feu que ſa beauté m'eſlance.
Mais de laiſſer celuy qui m'a laiſſé,
N'eſt-ce bien fait ? Et qui m'a diſpenſé
De m'abſenter ainſi de ſa preſence ?
I'ay tres-mal fait. Mais, Maiſtreſſe, mercy,
Par tes beaux yeux. Les Dieux prennent ainſi
Pitié de ceux qu'abbat la repentance.

P

I'Eſtois laſſé ſous vn arbre eſtendu,
Ne ſongeant rien, Florine, qu'en ta grace ;
Le ſommeil vient, met ſa main ſur ma face :
Tout auſſi toſt i'ay ton ris entendu.
Hé, que de ioye & de bien m'a rendu
Ce doux eſclat. Ie m'eſueille, i'embraſſe
Autour de moy : mais ie deuins tout glace,
Ne trouuant rien de mon bien attendu.
Ie cherche en vain, en vain ie me tourmente,
En vain en l'air ie m'eſcrie & lamente,
Rien qu'vne Echo ne redonne ma voix.
Helas, mon bien n'eſt donc rien que menſonge !
Helas, mon heur ne me vient donc qu'en ſonge !
En rien auſſi deſormais ie m'en vais.

Q

POur auoir veu la pierreuſe Sauoye,
Et le Suiſſe en ces monts ſuſpendu ;
Pour auoir veu le Griſon morfondu.
Et d'où le Rhin ſes ondes nous enuoye :
Pour auoir veu l'Italie, & l'eau gaye
De l'Eridan deſſus elle eſtendu ;
Et le marais, où lon a deffendu
Aux chariots de Veniſe la voye :
Pour auoir veu l'Alleman carrouſſeur,
Ramer deſſus ſon Danube malheur,
Paſſé Boheme, Hongrie, & Morauie,
Ie n'en ſuis point pourtant plus ſatisfaict
Si la beauté, d'où prend vie ma vie,
Ne ſe ſouuient de mon amour parfaict.

R

IE l'auoy' dit, amy, ie le confeſſe,
Et le deuoy' : mais i'ay eſté deceu.
Ie le penſoy', mais qui, que Dieu, aſſeu
L'euenement du demain qui nous laiſſe ?
Ie le deuoy', le bien qui ſans ceſſe
Me va collant au bien que m'as voulu
Le demandoit : mais, las ! ie ne l'ay peu :
A ce ſeul coup ſur moy ta plume ceſſe.
Las ! c'eſt bien peu ſi ce n'eſtoit qu'à toy.
I'ay bien failly plus meſchamment de foy,
I'en paye auſſi la deuë penitence.
Si que iamais ny le chemin ioyeux,
Ny la beauté de tant de plaiſans lieux
N'ont mes ennuys ſoulagez d'allegeance.

S

Cœur de venin, œil qu'a forgé l'enuie,
Langue de chienne à mon mal abbayant,
Bec contre moy ton fiel noir degorgeant,
Ce mien depart ta rage a-il remplie.
Ie croy que non. Car tant que i'auray vie
Ton cœur d'enfer n'aura contentement.
Hé, que ta dent mangeroit doucement
De mon cœur vif vne bonne partie!
Hé! ne crain point, me voila loing de toy,
Cela deuroit te contenter, ie croy,
Et mitiger quelque peu ton courage.
Ha! ie me trompe, & ton cœur inhumain
Contre ma belle attaquee en ta rage
Aigrit encor' le fiel de ton venin.

T

PAr mon chemin, ou que la pluye espaisse
Moüille sans fin, sans fin noye mon dos,
Ou qu'esgaré ie me regarde enclos
Deçà delà d'vn vallon qui se baisse:
Ou de l'hyuer, la rigueur, la rudesse
Gele mon sang, mes moëlles, mes os,
Lors que la bize au souffle bien dispos
Le nez, les yeux, les oreilles me fesse:
Ou bien qu'vn fleuue à son rauineux cours,
Ou qu'vn rocher domicile des ours
Offre à mes pas son passage effroyable:
I'ay mespriſé la pluye, le val creux,
Le froid, les eaux, le rocher dangereux
Au souuenir d'vn visage aggreable.

V

SOrtez brebis, hors du toict brebiettes,
Il en eſt temps. Sortez, le matin frais
Eſt ja paſſé, & le Soleil eſt prés.
Sortez, tondez ces tendrettes herbetes:
Faites enfler de thin ces mammelettes,
Rongez la robe à ce morne cypres,
Ne perdez temps ny loiſir, & apres
Tendez le pis à ces blanches fillettes.
Car le berger le permet, & l'a dit,
Il le commande, elles ont ce credit:
Mais il en a trois baiſers de ſalaire,
O de berger belle condition!
O de berger deſirable ordinaire,
Paſſant des grands la folle ambition!

X

I'Erre bien loing pour fuyr la preſence
D'vne dont l'œil m'accompagne touſiours;
D'vne, de qui les trop vives amours
Ne meurent point pour vne longue abſence.
L'eſloignement n'y a nulle puiſſance;
Ce ne ſont rien que fantaſtics diſcours,
Sots avortons d'entendemens trop lourds,
Car le fuyr n'allege ma ſouffrance.
S'il eſtoit vray, n'ay-ie aſſez cheminé,
Ne ſuis-ie pas d'elle aſſez eſloigné?
Or rebrouſſons maintenant noſtre courſe.
Et puis qu'il faut que neceſſairement
Nous eſtanchions noſtre alteré tourment,
Il eſt meilleur de le faire à la ſource.

Y

MVse, conseil; lequel il me faut prendre
Pour reposer. Le frais, l'ombre ou le vert
Que ce ruisseau, ce bois, ce pré ouuert
Me veut donner, me fournir, & m'estendre.
Son cours, son ombre & son herbage tendre
Est-il trop froid, trop noir, trop descouuert?
Parle bien tost, car la fraischeur se perd,
Le vert fannit, l'ombre ne veut attendre.
Mais quel besoin de reposer si pres,
Et pour si peu consulter, si le frais,
Si l'ombre, ou si la verdure m'est bonne
Vois-tu la ville où nous mettrons à fin,
Sans que ruisseau, ne bois, ne pré, nous donne
Lieu de repos, nostre entrepris chemin?

Z

CA, me voila au bout de ma carriere,
Et si fort haut Phœbus encor nous luit.
Cyllenien, pour m'auoir bien conduit
Comme i'en fy à ta bonté priere,
Ie t'appen là bourdon & pannetiere,
Chapeau, manteau, & tout ce qui s'ensuit,
Gorde & bouchon, le tout de cuir bien cuit,
Guestres, souliers, & ceinture & rapiere.
Le pelerin, qui les voudra porter
Pour son chemin, ne les puisse emporter
Sans deuant toy premierement promettre,
Que de retour les remettant icy,
Pour s'acquiter il chantera aussi
A ton honneur vn tout semblable metre.

LEIPOGRAMMES.

Troiſieſme Alphabeth.

NAVIGAGE.

A

IOſe gliſſer ſur ton douteux empire
Dieu enionché, pour y dire ton los :
Reçoy moy donc, & repouſſe les flots
Qui troubleroient ce que ie te veux dire.
Si tu m'entends, & comme ie deſire
Tu me reçois ſur le bleu de ton dos,
Et tiens mon pin en tes doigts ſi bien clos
Que deſpecé ſous ton onde il ne vire :
Ie te promets ſur terre de retour
Vn petit temple, & le rens de ſon tour
Tel que le pin qui coupe ton eſchine :
Et ſi ne veux qu'on y die pour toy
Seruice nul que celuy que ie doy
Dres ſonner ſur ton onde diuine.

B

NYmpheletes des eaux, Naiades, Nereïdes,
Oseray-ie hardy vos eaux reuisiter ?
Ouy ie le feray : ça donc venez chanter
Autour de mon vaisseau de vos gorges humides.
Chantez, ioüez, riez, & me seruez de guides
Errant deça delà. Car ie veux raconter
Vostre honneur cy dessus, mais le voulant tenter
Preseruez mon vaisseau de dangereuses rides.
Vous me ruineriez. Mais Nymphetes d'honneur,
Vous ne gaigneriez rien à la perte, au malheur
Que m'auroit apporté vostre onde courroucee.
Rien que le seul plaisir ne me fait mettre icy,
Car de riches thresors le trop mordant soucy
Pour encores n'a pas assiegé ma pensee.

C

LA large mere à la belle amoureuse
Du bas Pluton m'ennuye desormais,
Il faut vn peu visiter Thetis, mais
Par fois elle est mutine & dangereuse :
Si faut-il estre & forte & hazardeuse,
Si te faut-il esgayer en son frais,
Muse m'amie, afin qu'à tout iamais
Il nous en soit memoire auantageuse.
Quoy, tu pallis ? & l'apprehension
T'oste du tout la resolution ?
I'en passeray toutesfois mon enuie :
Et le danger ne me fera pas peur.
Au pis aller, si i'y laisse la vie
La mer prendra renom de mon malheur.

D

PAtron, as-tu ton cas ? approche vn peu l'oreille.
Ce n'eſt pas tout qu'auoir (ie te confeſſe bien
Que c'eſt le principal) bon ancre, bon lien,
Bon maſt, bon gouuernail, & la force pareille.
Il faut plus que cela. Et quoy? faut la bouteille
Bien rougiſſante au ius au Semeleïen ;
Il nous faut le iambon, & n'oublier le bien
Que Ceres inuenta, puis nous ferons merueille,
ça, voila tout le faict. Or ſoigne bien à tout,
Baille la voile au vent, & ie vay à ce bout
A l'eſcumeux Neptune offrir noſtre priere :
Afin que ſi le vent, le courant, ou l'eſcueil
S'efforçoient à nous faire en l'eau noſtre cercueil,
Eſtant prié par nous il les pouſſe en arriere.

E

POrtun marin, ton flot au loing chaſſant
Oy mon propos, ma voix, mon oraiſon,
Conçoy mon cry, car ioinct à la raiſon
Mon palais va ſon diſcours prononçant
Sur mon voiſin nul abbay rauiſſant
A mon ſapin conduict ſur ta maiſon,
Or, ny lingot, ny ſon boüillant tiſon
Moins ont mon bac ſur ton dos fait gliſſant :
Moins labourant ſur ton criſtal commun
A ton poiſſon fait-il larcin aucun ;
Il luy faudroit haim, ou fil, ou appas.
Mais pour plaiſir il court ſur toy, pour voir
Luy donnant los ton loin-gliſſant pouuoir,
Fay-luy auſſi ſans hazard tout ſoulas.

F

IE voy, ce m'eſt auis, ſur la cime cornuë
De ce rocher prochain vne groſſe vapeur,
(Regarde vn peu Patron, ie tranſy tout de peur)
Maçonner le danger d'vne mauuaiſe nuë.
Voy, comme à meſme inſtant la voila deuenuë
Groſſe, & pleine de poix, ie preſage en mon cœur
Que dedans peu de temps rien ne ſera trop ſeur
(O vieillard Ocean) ſur ton onde chenuë.
Sus viſte mes amis, mariniers, ſus auant,
Gaignons ce prochain port auant que le grand vent
Ne ſaiſiſſe du tout noſtre tendre naſſelle:
Toy, vien caler ce voile, empoigne ce timon,
Cours deſarmer ce maſt, couche ceſt auiron,
Tandis que les Tritons à noſtre aide i'appelle.

G

DIeu, que de flots, combien d'ondes enſemble
Viennent ſur nous! Hé Dieu, combien de morts
Et de perils par ces bruyans efforts
Ce ſouffle fier ſur nos teſtes aſſemble!
Ha! mes amis, ia deſia il me ſemble
Eſtre arriué ſur les oublieux bords
De l'Acheron, ia au ſon de ſes cors
Nous appellant ma pauurette ame tremble.
Ha, quel hyuer! ha, quel torrent hydeux!
Ce flot cruel m'a couuert les cheueux,
Du coup mortel de ſa rude tempeſte,
Tourne Patron, euite ceſt eſcueil.
Hé! ce rocher ſera noſtre cercueil,
Si toſt des Dieux l'aide ne nous eſt preſte.

H

PEu s'en faut qu'à ce coup noſtre pauure naſſelle
N'ait eſté ſubmergee au plus profond de l'eau:
Peu s'en faut qu'à ce coup noſtre pauure bateau
Ne ſoit allé plongé iuſqu'où Triton l'appelle.
Dieu! la prouë s'en va par ceſte onde nouuelle,
Dieu! la poupe s'en va par ceſt aſſaut nouueau.
Comme tout va craquãt! Ce n'eſt plus qu'vn ruiſſeau
Du flot, qui ſans finir, deſſus nous s'amoncelle.
Las! autant que ie voy de ces rudes efforts
Combattre contre nous, autant ie voy de morts:
En faudroit-il bien tant pour troupe ſi petite?
Pardonne nous Neptun', & ſi vne autre fois
Courir ſi priuement deſſus toy tu me vois,
N'eſpargne contre nous ton liquide exercite.

I

NObles enfans, braue race de Lede,
Helas, ſecours! courez à ce danger,
De ces grands flots venez nous reuanger;
Venez, courez, & nous donnez remede.
Las venez toſt! ceſte onde nous poſſede,
Sans vous, ſans vous, elle nous veut manger.
Tout nous deffaut, pour d'elle nous vanger,
A ſes efforts noſtre pauure bat cede.
Ha regardez! deſcendez promptement,
Abandonnez voſtre gouuernement,
L'vn l'Acheron, l'autre la voute aſtree.
Et vous aurez de nous tous vn autel,
Où ſans ceſſer voſtre race ſacree
Se chantera par vn vers eternel.

K

PAtron, il m'eſt aduis qu'vn peu la mer s'oppaiſe:
Pour vray auſſi fait-elle, elle ne bruit plus tant
(Ou ie ne voy pas bien) qu'elle faiſoit deuant,
Qu'aux Dieux s'euſſe crié contre noſtre malaiſe
Le danger eſt paſſé. Mon Dieu, que ie ſuis aiſe!
Voy comme peu à peu s'abbat, s'abbat le vent;
Voy comme le batteau va les ondes brauant,
Voy comme l'onde encor ſes tempeſtes accoiſe.
Enfans, n'auons pas veu l'eſclair du double feu
Sur le haut de la hune? Il faut payer le vœu;
Car ie leur en ay fait pour nous tous la promeſſe.
Vous, vous ferez l'autel, et moy ie chanteray
Le vers que cy apres ie leur compoſeray,
Du bien qu'ils nous ont fait en noſtre grand' detreſſe.

L

A Voſtre nom, ô deux braues guerriers,
Sacrez beſſons. race Tindarienne,
Commencera ceſte ſaincte ode mienne,
Magnifiant vos ſecours droituriers:
Ie vous diray par deſſus tous premiers
Au dur esbat de Minerue antienne,
Vn pour ſur pieds empourprer vne arene,
Voyant ſon frere addonné aux deſtriers.
Homme iamais n'eſchappa voſtre choc,
Teſmoin m'en eſt Amicus du creux roc,
Et vos couſins trop aimans voſtre amie.
O vray Patron de non feinte amitié,
Puis que de nous vous auez eu pitié,
Nous vous offrons deſormais noſtre vie.

M

L'Autel que nous sacrõs aux braues freres Dieux
Qui du danger des eaux ont sauué nostre vie,
Ne sera par les ans, par le feu, ny la pluye
Esteint ny despecé. Car ainsi ie le veux.
Les vers que i'y diray viendront à nos neueux,
Et aux neueux encor de leur race suiuië:
Et si ne pourra rien contre eux la dure enuie,
Si elle ne vouloit faire la guerre aux cieux.
A tousiours on lira d'vne lettre eternelle
Dans ceſt autel sacré le vers que i'y cizelle:
Pelerins à genoux, ostez vostre chapeau.
C'est l'ode que CERTON *et vne troupe belle*
De Poëtes sacrez chanterent eternelle
A Castor et Pollux sauueurs de leur batteau.

N

L'Audacieux, qui premier osa suiure
Le trop cruel de ces muables eaux,
Et les charger de ſes foibles vaisseaux,
Autour du cœur eut du fer et du cuiure:
Il faut qu'il fust priué d'esprit, ou yure,
Pour regarder la mer & ses assauts
Les yeux sechez, & comme les batteaux
A chasque coup à la mort elle liure.
Helas! pourquoy Dieu a-il mis à part
La terre icy, la mer de l'autre part,
Si le batteau impie et fier la coupe?
C'est l'homme fol, c'est l'homme audacieux.
Qui veut tout faire. A-il pas meſme aux Dieux
Ruy leur feu iuſques parmy leur troupe?

O

RAmez, ramez enfans, entamez à puissance
Ce muable elemẽt tandis qu'auez beau temps.
Sans cesse il n'est pas tel. Ramez, ramez enfans,
De peur que derechef Eurus le bac ne tanse.
Il faut gaigner la ville auant que Titan lance
Dans le sein de Tethis ses cheuaux haletans:
D'estre la nuict sur mer, c'est maigre passetemps
A ceux qui prennent d'elle à Midy deffiance.
Ramez, ramez enfans. Ha! que le temps est beau,
Et le vent à plaisir enleuant le batteau,
Sans qu'il racle en allant la plaine, ce me semble.
C'est le pair des enfans que Lede eut de Iupin,
Qui receuant à gré mes vers, sur ce sapin
Et l'heur & le beau temps suffisamment assemble.

P

MOn Gemaner, touche ton luth, de grace,
Fay marier à son celeste son
Le doux nectar de la belle chanson
Qui d'Anneton gaigna la bonne grace.
O que cest air aura grande efficace
Contre l'effort de ce rude glaçon.
Tu feras mieux que ne fit Arion
Lancé dedans la Tethienne glace.
Il se fit mettre, à l'ocean baillé
Auec son luth sur le dos escaillé
Qui le sauua. (d'vn doux son rare marque.)
Et ie suis seur qu'à ton chant, vistement
Il en viendra, non vn tant seulement;
Mais mille & mille autour de nostre barque.

Q

VIen, vien, ne me fuy pas Galatee, ie t'aime
Cõme i'aime mes yeux: tõ amour m'eſt trop cher
Pour ne te ſuiure pas. I'irois pluſtoſt chercher
La piſte de tes pas dedans l'abyſme meſme.
Atten, ie ne ſuis pas le hideux Polypheme
Sans ceſſe t'aguettant au bas de ſon rocher,
Comme luy ie ne veux importun te faſcher:
Car meſme en mes ardeurs ie me dompte moy-meſme.
Tourne toy tant ſoit peu. Ton regard ſeulement
Soulagera le feu dont i'ars inceſſamment:
Ouy, ce me ſera vn bien peu d'allegeance,
Attendant l'heureux iour, où voyant adoucy
Ce farouche maintien, où tu te plais ainſi,
I'aye de tes beautez l'aimable ioüiſſance.

R

QVe faites-vous? Laiſſez ce hameçon,
Ie n'enten pas qu'en tout ce nauigage,
Tant fuſt-il long, on face aucun dommage,
Tant ſoit petit, au plus petit poiſſon.
Quoy mon amy, eſt-ce là la façon
Dont vous payez à Neptune l'hommage
Que luy deuez à cauſe du paſſage
Qu'il nous a faict deſſus ſon bleu glaçon?
Eſt-ce là donc le vœu que nous luy fiſmes
Tous d'vne voix, le matin que nous miſmes
Deſſus ſon dos ceſt innocent vaiſſeau?
Laiſſons cela, acheuons ce voyage
Ainſi qu'il faut. Sçachans que l'homme eſt ſage
Qui ſe maintient quand il eſt deſſus l'eau.

S

QVi vante qui voudra & Neptune & la mer,
Cert' il n'y a rien tel que la benigne terre:
Qui louë qui voudra le leger de ce verre,
Rien n'y a que pouuoir où lon veut cheminer.
On peut l'or & l'argent par la mer amener:
Qui coure qui voudra faire à l'or forte guerre,
I'aime autant voir mon front entouré de lierre
En terre, qu'en la mer de maint diamant cher.
Couché parmy vn pré à l'ombre d'vn bel arbre,
Le lict d'herbe & de fleurs, & le cheuet de marbre,
Et là toucher le luth le long d'vne claire eau:
Cela ne vaut-il point affublé d'vne mante
Fourmillant de vermine, & le lict d'vn posteau
A la mercy du vent boire de l'eau puante?

T

NY le faſcheux de ce mien nauigage,
Ny les aſſauts de la mobile mer,
Ny le changer de mon doucereux air,
Ny le danger de l'eſchapé naufrage,
Ny de Boree ou le ſouffle, ou la rage,
Ny de Iupin le menaçeur eſclair,
Ny le hideux de ce moſſu rocher,
Ny le hazard de ſon faſcheux paſſage,
Ny le ſerain qui nous a pris apres,
Ny de Zephir le ſouffle doux & frais,
Ny le calmé de la molle campagne,
Ny pres d'icy de ces Nymphes le ſon,
Non de ce luth l'agreable chanſon,
Ne m'a rauy l'amour de ma compagne

V

I'Erre, comme le Pin par la mobile mer,
Par la mobile mer des graces de ma dame :
La mer mon corps possede, & ma dame a mon ame
Par ses flots inconstans flotante sans changer.
Elle et la mer me sont en semblable danger:
Tantost la mer s'appaise, et se calme à la rame ;
Tantost s'enfle grondant; de mesme en fait la femme:
La mer pres, loing la femme ont le maintien leger.
Esloigne donc la mer, & la terre ne laisse :
N'abandonne iamais de trop loing ta maistresse :
Les laissant on s'expose à la perte, à la mort :
Si iamais ie repren la terre, et si encore
Ie me rencontre pres de celle que i'adore,
Ie n'en demordray point, si ce n'est estant mort.

X

CA, ie commence à descouurir la terre.
Courage enfans, voyez-vous le clocher ?
Voyez son coq qui semble nous hucher.
Allons enfans, allons, allons grand erre.
Mais cependant gardez que quelque pierre
En vous hastant ne vienne pas toucher
Nostre batteau, ce seroit bien chercher
Dedans le port & la mort & la guerre.
Or tout va bien : Pour vn petit de peur
De l'autre iour nous auons eu cest heur
Que d'aller voir de la mer l'aduenture.
Que mes amis puissent d'vn tel effect,
Mes ennemis s'ils changent de nature,
Quand ils voudront faire ce que i'ay fait?

Y

A Terre, à terre enfans, qu'on iette la planchette:
Or sus l'vn apres l'autre, et ne vo⁹ poussez point
Qu'en bonheur soit venu, soit arriué le poinct
Qu'auons tant desiré sur ceste ondemollette.
Regardez-vous au pied de ceste montagnette
Vne belle campagne à qui le roc se ioinct,
Qu'vn ruisselet coulant entrerompt et desioinct
Par le doux gazoüillis de sa nette ondelette?
C'est le lieu destiné, c'est là que sera mis
Le temple de Neptune à son bonneur promis,
Le iour que nostre bac sur son dos fit sa sente.
Il ne faut retenir eschappé du danger
Les vœux promis à Dieu. Il viendroit s'en venger,
Car sur terre & sur mer est sa dextre puissante.

Z

A Toy Neptun, pour auoir seurement
Dessus ton dos guidé nostre nauire,
A toy recteur du loin-flottant empire,
Moderateur du liquide element,
Nous, le troupeau qui a premierement
Foulé ton sein, sans faire mal, ne nuire
A rien du tien, auons soigné construire
A ton honneur ce petit bastiment.
Le marinier, qui de la mesme enuie
Que nous pousse, te commettra sa vie
T'ayant icy prié deuotement,
Puisse sans mal, sans danger, sans naufrage
Ainsi que nous, reuenir seurement
Te faire icy de son salut l'hommage.

Fin des Leipogrammes.

SESTINES,

POVR VNE MARGVERITE.

A Monsieur Dupuy Aduocat en la Cour de Parlement.

CE liuret friuole se cachoit entre mes choses de neant. Et qu'auoit-il que faire de sortir de son trou? Car s'il n'est du tout reietté, à peine s'exemptera-il de blasme; pource que ce sont choses indignes de mon aage. Il est vray qu'elles sont escloses il y a long temps, & en ma plus grande ieunesse: mais ie les deuois auoir suf-

foquees, du moins les tenir tou-
ſiours cachees. Rien donc que la
nouueauté ne me les fait tirer au
iour, non encore toutes ; mais
priſes par cy par là, de peur que le
liure entier ne fuſt ennuyeux. Re-
ceuez-les, & permettez que ie
vous mette entre mains les de-
ſpoüilles de ma pudeur. Liſez-les
quand vous n'aurez que faire ; &
pour ne demeurer ſans rien faire,
deffendez-les. Mais encore qu'el-
les ſoient deffenduës par vous,
& ainſi qu'elles n'ayent que crain-
dre, ie ne laiſſe pourtant d'en
rougir en moy-meſme. Adieu.

SESTINE

SESTINE I.

IE ſers vne Deeſſe auſſi blanche que neige
Dont ie cache le nõ ſous vne belle fleur,
Ie l'ay touſiours aux yeux, ie l'ay touſiours au cœur,
Heureux d'eſtre arreſté dedans vn ſi beau piege,
Le Soleil eſclairant ſur la terre des cieux
N'a de ſi beaux rayons que ſont ceux de ſes yeux
Ie ſen fondre mon cœur aux ſoleils de ſes yeux
De meſme qu'au Soleil on voit fondre la neige:
Et ſi ne voudroy' pas qu'vn autre aſpect des cieux
L'euſt fait naiſtre captif d'autre que de ma fleur:
Ie ne ſçaurois auoir plus agreable piege,
Ie ne ſçaurois ailleurs rendre eſclaue mon cœur.
Ie viuray ſans l'aimer auſſi toſt que ſans cœur,
Ie verray auſſi toſt ſans elle que ſans yeux,
Et quand ie me plaindray d'eſtre pris dans ce piege,
On verra le Soleil auoir ſes raiz de neige,
Le renouueau ſera ſans verdure & ſans fleur,
Et les aſtres n'auront plus de lumiere aux cieux.
Mon ſort m'eſt donné tel des fauorables cieux
D'aimer ceſte Deeſſe, & luy donner mon cœur:
Que s'ils me font gouſter du doux miel de ſa fleur
Ils repaiſſent ma vie auſſi bien que mes yeux,

Changent en chaud braſier ſon eſtomac de neige,
Ie n'ay point de regret d'eſtre pris en ce piege.
Dans ceſt arreſt ſi doux, dans ce gracieux piege
Ie loüe le bienfaict & la faueur des cieux:
Et dans le gelant froid de ſa glace & ſa neige
Comme vn chaud Mongibel ie ſens ardre mon cœur:
Vers ſa grande beauté ie tends ſans fin les yeux,
Et cueille de mon flair le baulme de ſa fleur.
Il ne fut iamais veu vne ſi rare fleur
Iamais nul ne fut pris dedans vn ſi beau piege,
Au monde il n'eſclaira iamais de ſi beaux yeux,
Vn viſage ſi beau ne fut onc veu des cieux,
Vn ſein tout decaillé ſe hauſſe ſur ſon cœur,
Ses mains vont effaçant la blancheur de la neige.
Comme naiſt dans la neige vne ſi belle fleur?
Comme eſt-ce que mon cœur fut pris en ſi beau piege?
Le fort deſtin des cieux y conduiſit mes yeux.

SESTINE II.

ESt-ce donc vne perle, eſt-ce donc vne fleur,
Vne femme mortelle, ou bien vne Deeſſe
Celle qui me maiſtriſe & me bleſſe le cœur?
Son nom eſt Perle & Fleur, elle eſt femme icy bas
Pour s'y faire ſeruir, mais au ciel ie luy dreſſe
Vne immortalité qui ne deperit pas.
Perle au monde ſi riche & ſi rare n'eſt pas,
Elle paſſe en odeur toute ſuaue fleur,
Nulle femme en beauté ſemblable ne ſe dreſſe:
Qui donc me reprendra de l'appeller Deeſſe,
Puis que lon ne voit rien de pareil icy bas,
Ny qui puiſſe eſmouuoir comme elle vn ferme cœur?
C'eſt n'auoir point d'eſprit, c'eſt n'auoir point de cœur

Que de ne l'adorer & ne la seruir pas :
C'est encores auoir l'entendement trop bas
Que de n'estre rauy d'vne si belle fleur :
Quoy fleur ? non, ie me trompe, elle est vne Deesse,
Et vers elle sans plus tout mon desir se dresse.
Comme vne belle flamme aux cieux se poincte & dresse.
Ie leue vers son ciel les flammes de mon cœur,
Là naissent les attraits de ma belle Deesse
Qui me charment sans fin, mais ne me perdent pas.
Car Mercure me tend ce Moli, ceste fleur
Cogneuë au ciel des Dieux, & de moy icy bas.
Par elle mon esprit, qui rampoit icy bas,
Se pousse, se resueille, & dans mon ciel se dresse
Pour y voir, y chercher ceste celeste fleur,
Offrant sur son autel le deuot de mon cœur,
Mesmes l'y consumant. Que ne ferois-ie pas
Pour me rendre propice vne telle Deesse ?
Mais puis ie auoir propice vne si grand' Deesse,
Moy qui ne suis qu'esgal au moindre d'icy bas ?
Las ! pourtant ne chassez & ne desdaignez pas
Ceſt abiect qui son ame à vostre grandeur dresse;
Acceptez le deuot du meilleur de mon cœur,
Et luy laissez ioüir du prix de ceste fleur.
C'est beaucoup de la fleur d'vne telle Deesse,
Mais si elle a mon cœur à son gré icy bas
Mon espoir qui se dresse encore ne meurt pas.

SESTINE III.

QVand amour sautelant de beautez en beautez
Des dames regardoit quelle estoit la plus belle,
Il s'arresta tout court sur ma celeste fleur,

Et iura qu'il n'auoit encor' veu beauté telle ;
Puis tenant dessus moy ses yeux tous arrestez
Me dit, Sers ceste dame, et luy donne ton cœur.
Ie beny ce iour-la du meilleur de mon cœur,
Auquel ie vy la fleur de toutes les beautez :
En elle sont mes sens pour iamais arrestez.
Ie ne perdray donc point occasion si belle,
Car ie la veux seruir d'vne affection telle
Qu'on verra que ie suis des vrais amans la fleur.
Quand on voit le Printemps orné de mainte fleur
On a bonne esperance, & l'aise en nage au cœur.
Pourquoy n'auray-ie pas vne esperance telle ?
Plein d'aise ie me mire en toutes ces beautez
Pensant qu'apres la fleur la moisson sera belle
Si les grains dans l'espic se voyent arrestez.
Passans qui voyagez, ie vous prie arrestez,
Voyez, voyez rauis d'vne si belle fleur :
En vistes-vous iamais au monde de si belle ?
De vray, qu'en pensez-vous, que vous en dit le cœur ?
N'est-elle pas l'honneur de toutes les beautez ?
Confessez que iamais vous n'en vistes de telle.
Pour moy, ie vous diray que ma creance est telle :
Les traits les plus parfaicts sont sur elle arrestez :
Ie ne me trompe point en iugeant des beautez :
Et ma Deesse en est et la perle & la fleur.
Qui donc refuseroit de presenter son cœur
A la fleur des beautez du monde la plus belle ?
Ie continûray donc mon entrepriſe belle,
Ma resolution pour iamais sera telle,
Ie luy donne mon ame & ma vie & mon cœur,
Tous mes desirs y sont portez & arrestez :
Seruons donc, ô mon ame, et adorons la fleur

De ce qu'on voit au monde auoir plus de beautez.
Vray patron des beautez, des belles la plus belle,
Des parfaictes la fleur, voy ma fortune telle
Qu'en toy sont arrestez les plaisirs de mon cœur.

SESTINE IIII.

LA fleur, la belle fleur que i'aime & que i'adore,
Si sa gentille humeur ne me prend à desdain,
Fera florir ma plume, & reflorir encore.
Si mes vers sont receuz de sa courtoise main
Que d'honneur ils auront, & que i'auray de gloire
De les oüir chanter à iamais sur mon Loire!

Desia ce demy-dieu, ce grand fleuue de Loire,
Qui ma fleur comme moy dans son courage adore
S'honore de mes vers, en faict parade & gloire.
L'ignorant qui voudra les auoir en desdain
Il le renuersera de sa cholere main,
Le noyant dans ses eaux & renoyant encore.

Ie vous iure, ma fleur, ie vous reiure encore.
Qu'ainsi qu'en Frãce est beau sur tous fleuues le Loire
Belle sur toutes mains est vostre belle main:
Et ie vous iure encor', qu'ainsi que lon adore
Vne beauté courtoise & nette de desdain,
Ie vous sers, vous adore, & fay de vous ma gloire.

Le Loire, moy mes vers, de loüange & de gloire
Pour vous viurons heureux, & plus heureux encore:
Moy, si mes vers ne sont par vous pris à desdain,
Mes vers s'ils sont chantez en vostre nom sur Loire.
Le Loire, si la fleur que i'aime & que i'adore
Luy vient tant seulement offrir sa belle main:
Il courra la baiser, ceste si belle main,
Aura de ceste honneur autant que moy de gloire:

Car tout ce qu'a ma fleur eſt digne qu'on l'adore,
Qu'on l'adore cent fois, & qu'on l'adore encore:
Et rien ne ſe peut voir aupres d'elle ſur Loire
Qui ne ſoit meſpriſable & ſuiet à deſdain.
Que ſi elle me traite en rigueur, en deſdain,
Si ie n'ay plus l'honneur de luy baiſer la main,
Deſeſperé ie vay me noyer dedans Loire.
Mais las! ternira-elle en ma perte ſa gloire?
Non, elle me ſera douce, & plus douce encore,
Car mon cœur la reuere, & la ſert, & l'adore.
Onc de ce qu'on adore on n'eſt pris à deſdain.
Ie baiſe & baiſe encor en mon ame ſa main.
Elle ſera ma gloire autant que viura Loire.

SESTINE V.

A L'odeur d'vne fleur plus douce que le baſme
Ie reſiouy mes ſens de ſon amour eſpris,
Au toucher, au baiſer d'vne perle de prix
Ie contente mon cœur & ie repais mon ame,
Ceres ne porte point vne fleur ſi nouuelle,
La mer ne produit point vne perle ſi belle
Perle de tres-grand prix, fleur tres-douce & tres-belle.
Mon cœur en eſt bleſſé: Mais ſon precieux baſme
Guerira ma bleſſure encor freſche & nouuelle.
Ie ſuis de ſa beauté, de ſon odeur eſpris,
Et ſi i'en puis vn iour donner ioye à mon ame,
Des eſprits plus contents i'emporteray le prix.
C'eſt pourquoy ie tien ferme à remporter ce prix,
Le combat en eſt grand, mais la gloire en eſt belle,
La victoire honorable. A cela tend mon ame.
Les fleurs de mon laurier s'emboiront en ce baſme:

Mon cœur victorieux de ce triomphe eſpris
Enioûra ſur mon luth vne chanſon nouuelle,
Le prix eſt au combat d'vne courſe nouuelle,
La gloire en la victoire. A ce glorieux prix
Tend mon cœur du deſir de la couronne eſpris,
Couronne faicte en tout de la fleur la plus belle
Qu'on peut s'imaginer, elle eſt pleine de baſme,
La ſeule gueriſon des playes de mon ame.
En elle eſt ſeulement le plaiſir de mon ame
Ainſi qu'on prend plaiſir en la ſaiſon nouuelle.
Auec beaucoup de peine on cherche le vray baſme,
Celuy de ceſte fleur auſſi de plus grand prix
Par mes peines s'acquiert. Mais la peine en eſt belle,
Pourueu que les hauts Dieux n'en ſoient d'enuie eſpris.
Car qui ſçait ſi le ciel n'eſt deſia d'elle eſpris,
Et donne de deſpit ces tourmens à mon ame ?
Ce beau cauſeur d'amour me la bailleroit belle,
Ce ſeroit bien pour moy vne eſtrange nouuelle :
Les Dieux meritent bien vn ſi glorieux prix,
Et leurs autels n'ont pas vn ſi doucereux baſme.
O reſtaurant, ô baſme, ô Dieux de luy eſpris.
Helas quittez ce prix à mon cœur, à mon ame,
Et leur gloire nouuelle à ceſte fleur ſi belle.

SESTINE VI.

I'Ay veu peindre ma Fleur, & la pourtraire au vif,
Sa ieuneſſe, ſon teint, ſes graces, ſon viſage,
Ses cent mille beautez qui me tiennent captif
Rapportoient au naïf ſon angelique image ;
Ceſte petite mine, & ce ris gracieux
Faiſoient fleurir la terre, & raieunir les cieux.

Pareils ſont de tout poinct les beaux anges des cieux,
Mais la terre n'a rien de ſi net, de ſi vif:
Et le plus beau printemps n'eſt point ſi gracieux
Que ſont les doux attraits de ſon mignard viſage.
Qui ne ſe rendroit donc des traicts de ceſte image,
Euſt-il le cœur de fer, priſonnier & captif?
Mais eſt-ce eſtre arreſté, mais eſt-ce eſtre captif
Que d'eſtre retenu de ce qui tient des cieux?
D'ailleurs ne peut venir ceſte celeſte image:
Son pourtraict ſeulement me point iuſques au vif.
Et ſuis ſi tranſporté, que hors de ſon viſage
Ie ne puis rien trouuer qui me ſoit gracieux.
Amour, ſois fauorable, Amour, ſois gracieux
A ce chetif eſclaue, à ce pauure captif,
Tu liras mes tourmens regardant mon viſage.
Si le pouuoir de vaincre eſt aux hoſtes des cieux,
Bleſſe ſon cœur pour moy, perce-le iuſqu'au vif
Le faiſant faire ioug aux pieds de ton image.
Las! feroy-ie de cire vn fantaſtic image,
D'vn Mage barbotant les mots mal gracieux?
Charmeroy-ie vn eſguille, & l'en poindroy-ie au vif?
Broüilleroy-ie la Lune, & rendroy-ie captif
Le Soleil tout ſanglant? feroy-ie voir des cieux
Les aſtres obſcurcis, horrible le viſage?
Pour me rendre par là propice ſon viſage,
Pour me rendre agreable à ceſte douce image,
Pour me gaigner ſon cœur benin & gracieux?
De ſi meſchant deſſein me preſeruent les cieux.
Elle a trop de bonté pour liurer ſon captif
Au feu du deſeſpoir, & l'y bruſler tout vif.

Mon cœur bruſle tout vif aux feux de ton viſage,
Voy ce pauure captif aux pieds de ton image,
O bel ange des cieux, & ſois luy gracieux.

SESTINE VII.

CE pourtraict eſt ſemblable à ceux qu'on s'imagine

Repreſenter au ciel les plus grandes beautez,
Il faut bien que le peintre ait ſes traits empruntez
De quelque citoyen de la voulte diuine:
Car rien ne ſe peut voir en terre de ſemblable,
Et ſur toutes beautez c'eſt icy l'admirable.

Quoy? qui deſſus le ciel rien de plus admirable,
De plus eſmerueillable, & plus beau s'imagine,
Qu'eſt ma celeſte Fleur? Elle eſt en tout ſemblable,
Elle eſt au meſme rang des celeſtes beautez:
C'eſt donc d'elle que tient ceſte image diuine,
Et d'ailleurs ne ſont point ces beaux traits empruntez.

D'elle au beſoin les Dieux les auroient empruntez
S'ils euſſent voulu faire vn chef d'œuure admirable.
Elle eſt toute celeſte, elle eſt toute diuine:
Tout ce qu'on ſe pourtraict, tout ce qu'on s'imagine
(Fors ce qui tient du ciel) de graces, de beautez
N'a rien à ceſte-cy qui puiſſe eſtre ſemblable.

Pour rendre ſa loüange au merite ſemblable
Mes diſcours du haut ciel deuroient eſtre empruntez,
Car mon ſtyle eſt trop bas pour ſi hautes beautez,
Indigne de traiter ſuiet tant admirable.
C'eſt beaucoup ſi mon peu ſeulement s'imagine
Le moindre ombrage pris ſur ſa face diuine.

Donc du peintre gentil l'entrepriſe eſt diuine
D'auoir atteint à choſe à nulle autre ſemblable,
Il a commerce aux cieux, comme ie m'imagine,
Et de là ſont pour vray ſes pinceaux empruntez,
Sa ſcience eſt parfaicte, & ſa main admirable
D'auoir ſi bien atteint à la fleur des beautez.
Il a peint, & i'eſcry la beauté des beautez;
Moy de ſtyle mortel, luy de couleur diuine,
Bien que ſoit de tous deux le ſuiet admirable.
Mon œuure eſt imparfaict, le ſien n'a ſon ſemblable;
Ses traits viennent du ciel, les miens ſont empruntez
Autant qu'en mon eſprit ie me les imagine.
Fleur que ie m'imagine *eſtre fleur des beautez*
I'ay ces traits empruntez *de voſtre ame diuine,*
Car nulle n'eſt ſemblable *à la voſtre admirable.*

SESTINE VIII.

PEintre, ny ton pinceau, ny tout l'excellent art
De ton rare ſçauoir, ne peuuent par peinture
Si bien repreſenter ce celeſte regard,
Que mes affections ont graué ſa figure
Au profond de mon cœur, & que la force viue
D'amour, en a ſaiſi mon imaginatiue.
I'eſtime beaucoup plus ceſte imaginatiue
Qu'vn debile pinceau, qu'vn faux & flatteur art,
Car ceſte-cy domine en la puiſſance viue
De l'apprehenſion: mais la foible peinture
Vous offre ſeulement vne morte figure
Et trompeuſe ſouuent peinct vn autre regard.
Mon cœur eſt le tableau viuant de ſon regard,
Par mes yeux s'en repaiſt ſon imaginatiue,
Et mes yeux ont graué deſſus luy ſa figure,

Si bien qu'ils ont vaincu & la nature & l'art,
Pour peindre, & luy porter tellement sa peinture,
Que dans moy sans changer elle demeure viue.
Regne tousiours en moy ceste affection viue
Prenant sa vie aux traits d'vn si viuant regard:
Mais ie l'aime autrement qu'en friuole peinture,
Ie la veux autrement qu'en imaginatiue,
Ie l'entends posseder par la science & l'art,
Et iouïr par effect de sa viue figure.
Quand ie voy deuant moy le vray de sa figure
Ie me sens agité de passion si viue
Qu'on ne peut l'exprimer par plume ny par art.
Ie bruste aux chauds rayons de son diuin regard,
Si que mon feu n'est plus par imaginatiue,
Et mon cœur ne sent plus ses flammes en peinture.
Ostons donc de l'espoir toute vaine peinture,
Ne nous contentons pas de la vuide figure,
Nostre amour ne soit point freste imaginatiue,
Il faut, il faut iouïr de la presence viue,
Contentons tous les sens, & non le seul regard,
Et traittons comme il faut l'excellence de l'art.

Car l'amour est vn art autre que la peinture,
Veut auec le regard le vray de la figure,
Donnant action viue à l'imaginatiue.

SESTINE IX.

En quel canton du ciel estoit ce beau modele
Où la nature prit pour exemple ces traits?
Où logeoit ceste Idee & gracieuse & belle
Où se representoient les gracieux attraits
Qu'elle prit pour patron, en qui par excellence
Parut telle qu'au ciel en terre sa puissance?

Celuy ne cognoiſt point comme il faut la puiſſan-
ce
D'vne grande beauté, qui n'a de ce modele
Senty le vif pourtrait rare par excellence,
Qui n'a veu le diuin de ſes celeſtes traits,
Et ſur l'image viue admiré les attraits
Qu'empreint, qu'attire & forme vne choſe ſi belle.
Or qui voudra la voye & ſi rare & ſi belle,
Ie me contente ſeul d'en ſentir la puiſſance;
Seul ſoy-ie poſſedé de ſes diuins attraits,
L'admiration ſoit à tous de ſon modele;
Seul ſoy-ie penetré du cuiſant de ſes traits,
Et luiſe ſur chacun ſon ſoleil d'excellence.
Mais non, tout ſoit à moy. La beauté, l'excellence,
Et l'admiration d'vne choſe ſi belle
Ne ſoient point ſeparez du ſentir de ſes traits:
I'en aime la lumiere & i'en veux la puiſſance,
I'en cherche autant le vif que ie fay le modele,
Et la poſſeſſion autant que les attraits.
Le ioüir ſimple en ſoy n'eſt rien, mais aux at-
traits
Eſt le ſucre & le miel, c'en eſt là l'excellence,
C'eſt du parfaict plaiſir le plus parfaict modele
D'auoir & l'vn & l'autre en recherche ſi belle:
Car qui n'a tous les deux il n'a pas la puiſſance
De gouſter la ſaueur du moindre de ſes traits.
Belle, bleſſez-moy donc tout entier de vos traits,
Deſſus moy tout entier deſployez vos attraits,
Que ie reſſente entier voſtre entiere puiſſance:
Afin que ie me die heureux par excellence
De l'honneur de ſeruir vne nymphe ſi belle,
Dont du ciel la nature a tiré le modele.

Pour vray, de ce modele excellens ſont les traits,
D'vne nymphe ſi belle excellens les attraits,
Sur moy telle excellence ait donc toute puiſſance.

SESTINE X.

AV poindre de l'Aurore, alors que le doux vent
Fait esbranler les fleurs de la ſaiſon nouuelle,
Et que chaſque oiſelet ſa ſcience eſtrouuant
Dicte mainte chanſon douce, plaiſante & belle,
Ie ſuis ſi fort raui de leurs motets diuers
Qu'il faut comme eux auſſi que ie face des vers.
Peuſſay-ie temperer ſi doucement mes vers
Qu'ils peuſſent reueſtir la douceur de ce vent:
Et que par les ſoufflets de mes ſouſpirs diuers
Ie peuſſe m'attirer en ceſte amour nouuelle
Les graces d'vne perle & d'vne fleur tres-belle,
Sans eſtre en mon deſſein ſon refus eſprouuant.
Par quel humble ſeruice iray-ie l'eſprouuant?
Et combien eſpandray-ie en ſon honneur de vers,
Afin de l'eſmouuoir & faire que ma belle
Ne ferme contre moy comme le roc au vent?
Mais ploye à mon cry ſeul, comme vne fleur nouuelle
Aime mieux vn vent ſeul que cent autres diuers?
Sur hommes & ſur dieux par mille aſſauts diuers
Amour, ce maiſtre amour va ſa loy eſprouuant.
Il l'eſprouue ſur moy en la ſaiſon nouuelle:
Qu'il donne donc auſſi telle force à mes vers,
Et les vienne animer d'vn ſi gracieux vent
Que i'en puiſſe eſmouuoir l'amitié de ma belle.
Maintenant que tout rit par la campagne belle,
Que tout eſt peint de fleurs & de bouquets diuers,
Ne pourroit-il venir quelque agreable vent

Pour rafraischir ma flamme, au printemps esprou
uant
Sur vne belle fleur le pouuoir de mes vers
Agitez, animez d'vne fureur nouuelle ?
I'atten plein d'esperance vne bonne nouuelle
Qui me consolera de la part de ma belle,
Puis qu'elle prend à gré l'offrande de mes vers,
Il me faut inuenter mille suiets diuers
Pour chanter ses beautez, suiets qu'en esprouuant
Ma musette ioûra sur le doux de son vent.
Mais si ie seme au vent, c'est fascheuse nouuelle,
Sinon, en esprouuant les douceurs de ma bell
Mille discours diuers delecteront mes vers.

SESTINE XI.

AMour me met à tout. Il fait seruir mon cœur
De blanc à la sagette, et de cire à la flamme,
Et de nuée au vent, & de neige à l'ardeur
Des rayons du Soleil. Il me tire, il m'enflamme,
Me tourmente, me fond, de vous seule empruntant
Tous les materiaux dont il me va batant.
Vos yeux donnent les traits dont il me va batant,
Ils fournissent le feu qui m'eschauffe le cœur,
De vos refus ce Dieu va le vent empruntant
Dont ie suis tourmenté : puis vos yeux de leur flam
me
Pour m'acheuer de fondre au fourneau qui m'en
flamme,
S'offrent de luy prester la violente ardeur.
Vostre visage m'est vn Soleil plein d'ardeur,
Vostre parler vn trait m'atterrant, me batant,
Vostre regard vn feu qui sans cesse m'enflamme :

Mais où regne le vent où flotte ainsi mon cœur
u'en vostre incertitude ? ô traict, Soleil, vent, flam-
me,
ous allez vos assauts de ma belle empruntant.
Mais où vai-ie estourdy ces discours empruntant ?
ar, las! mon desir seul me cause cest' ardeur,
n mon ame tout seul ie coune ceste flamme,
lon seul penser me va de desespoir batant,
e trait de mon amour seul me perce le cœur,
t mon affection d'elle seule s'enflamme.
Non pas que le suiet, pour lequel ie m'enflamme,
n soy manque de force, ailleurs l'aille empruntant,
lais ie n'en suis pas digne : il mesprise mon cœur
rop bas pour ressentir les traits de son ardeur,
ne va que les Dieux iusqu'en leur ciel batant
es hommes ne sont pas capables de sa flamme.
Ceux-la viuront, ceux-cy periront de sa flamme,
ant inesgalement l'vn & l'autre elle enflamme,
t tant diuersement elle les va batant.
uissay-ie donc d'vn Dieu la forme estre emprun-
tant,
fin de ne mourir des traits de son ardeur,
lais proche de son feu faire viure mon cœur.
Car pour certain mon cœur renaistra dans sa flame,
euiura de l'ardeur qui doucemẽt l'enflame,
'elle seule empruntant ce qui le va batant.

SESTINE XII.

Nymphetes, qui nagez dans les ondes de Loire,
Allez, voguez à val, & donnez le bon iour
l la perle de prix, à la fleur de victoire
our qui seule mon cœur veut aimer ceste vie,

Pour qui ſeule renaiſt en mon ame l'amour,
Pour qui ſeule ont mes ſens de reſpirer enuie.
Et vous, ô paſſagers, en qui naiſtra l'enuie
De voir tout le plus beau que produict noſtre Loire,
Venez voir ceſte Fleur en qui vit mon amour:
Son ſoleil à mes yeux fait naiſtre le beau iour,
D'elle ſeule deſpend ou ma mort ou ma vie,
Tant ſur moy ſes beautez ont gaigné de victoire.
Son triomphant pouuoir, ſa puiſſante victoire
Par mes vers leurs heraux viuront malgré l'enuie,
Et ſur le temps auront vne eternelle vie.
A iamais on dira qu'vne Nymphe de Loire,
Sans qui ie n'aimerois le Soleil ny le iour,
Eſt la fleur des beautez en qui vit mon amour.
Qui iamais ignora la puiſſance d'amour
Et comme ſur le monde il a toute victoire?
Ie luy conſacre auſſi le memorable iour
Auquel mon cœur bleſſé s'embraſa de l'enüie
D'aimer le plus parfaict dont ſe peut vanter Loire,
Et que ie ſeruiray tant que i'auray de vie.
Donc celeſte beauté qui me donnez la vie,
Qui bien-heureux mon ame aux rais de voſtre amour
Faites-moy remonter ces nymphetes de Loire
Pour des flots repouſſans remporter la victoire
Et retourner à moy, qui me paſme d'enuie
D'oüir que me rendez par elles le bon-iour.
Ie me pais d'eſperance attendant l'heureux iour
Qu'eſmeuë de pitié vous me rendiez la vie.
Face Amour que bien toſt vous en prenne l'enuie,
Pour ne deſeſperer voſtre eſclaue d'amour:
Permettez que i'emporte vne douce victoire
Sur la plus belle fleur que produiſe le Loire.

Ainſi bien-heureux Loire, ainſi gracieux iour,
Ainſi douce victoire, ainſi contente vie
Qui verra mon amour ioüir de ſon enuie.

SESTINE XIII.

LOire, qui iour & nuict roules tes flots legers
Auec moy deſcendant, moy trauaillé de peine,
Toy, ſans aucun tourment; moy, où l'amour me meine;
Toy, où ton naturel, nos buts ſont bien diuers;
Tu porteras plus outre à la mer ton hommage,
Et moy ie le rendray deſſus ce beau riuage.

Loire, tout icy pres le long de ce riuage
Seiourne mon ſoleil, les amoureaux legers
Naiſſent de ſes rayons, & puis luy font hommage,
Tout croiſt à l'entour d'eux ſans trauail & ſans peine,
Et par ces prez iettans mille bouquets diuers,
Ses danſes & ſes ieux la belle Venus meine.

Loire, ie te ſupply' que ton flot ne me meine
Plus outre que ce bord, plus loing que ce riuage:
Les fleuues, ce dit-on, ſont faſcheux & diuers,
Leurs flots ſont quelques fois inconſtans & legers,
Ne me ſois point ainſi, ne me fay point de peine,
Et permets que ie face à ma Deeſſe hommage.

Loire, mais en paſſant ſois ſoigneux de l'hommage
Qu'il te conuient luy rendre, afin qu'elle te meine
Fauorable, à tes mers & ſans bruict & ſans peine:
Pour moy ie demourray ſans paſſer ce riuage,
N'accompagneray plus tes auirons legers,
Et te laiſſray courir mille païs diuers.

Loire, ie n'aime pas tant de desseins diuers,
Il me suffit d'vn seul à vne seule hommage:
Ie ne suy les esprits inconstans & legers,
A toutes à tous coups mon desir ne me meine,
Ceste seule Deesse en ce plaisant riuage
Domine mon amour, ma pensee & ma peine.
Loire, pour la seruir ie me plais en ma peine,
Pour luy plaire ie fay ces vers ainsi diuers,
Ie viens pour les chanter exprés sur ce riuage,
Ils me seront tesmoins de mon fidelle hommage:
Car comme mon amour constant icy me meine,
Ie n'ay rien en horreur que les amours legers.
Loire, les cœurs legers n'auront tousiours que peine,
Mais la foy qui me meine, & non l'amour diuers,
Guerdon de mon hommage aura sur ce riuage.

SESTINE XIIII.

LOire, pourquoy fuis-tu roulant ton roide cours
Vers le Soleil couchant, & laisses la presence
Du lieu où il se leue? Est-ce que tes amours
Sont de ce costé-la? S'il est ainsi, ie pense
Que mon Soleil ayant dessus l'autre le prix
T'a rendu comme moy de ses flammes espris.
Mais Loire, n'en sois point, ie te supply', espris,
Passe outre, ou tourne ailleurs ta pensee & ton cours;
En amour penses-tu gaigner sur moy le prix?
Rien ne te seruira ta rapide presence
Ny tes flots l'vn sur l'autre emmoncelez, ie pense
Qu'il te faut autrepart addresser tes amours.
Loire, il ne faut pas estre importun en amours:
Puis, ma fleur n'aime pas, son cœur n'est point espris

De ce qu'on nomme amour, iamais elle ny penſe :
Paſſe donc ie te pry', n'arreſte point ton cours,
Ne trouble en murmurant ſa tranquile preſence,
Et deſſus les faſcheux n'affecte point le prix.
Vn plus grand Dieu que toy me quitteroit le prix
De paſſion, de force & conſtance en amours,
Il me lairroit pres d'elle, & fuiroit ſa preſence.
Donc ſi tu ſçauois bien comme i'en ſuis eſpris
Tu tracerois ailleurs de tes amours le cours,
Et ne penſerois plus en elle, que ie penſe.
S'elle vouloit aimer, nul deſſus moy, ie penſe,
De mille ſeruiteurs n'emporteroit le prix.
Mais i'atten patient, laiſſant paſſer le cours
De ſa contraire humeur. De forcer les amours
Seroit eſtre pour vray de grand' folie eſpris :
Puis, le temps meurit tout s'on attend ſa preſence.
Mais toy qui cours ſans fin, n'arreſtant ta preſence
En lieu ferme & certain, tu feras mieux, ie penſe,
De te rouler touſiours, & me laiſſer eſpris
Icy de mes labeurs attendre le doux prix.
Comme ferme ie ſuis, fermes ſont mes amours,
Arreſtant mieux que toy aupres d'elle mon cours.
Ma Deeſſe ie cours cherchant voſtre preſence,
A vous ſont mes amours mon cœur ailleurs ne penſe,
Ie ſuis de ce beau prix eſperdûment eſpris.

SESTINE XV.

DE mon cœur ſe mourant, de mon cœur deſia mort
I'arrache ceſt adieu. Adieu ma fleur tres-chere.

Ay-ie peu prononcer d'vn eſtomac ſi fort
Ceſt adieu du profond de la mortelle biere ?
C'eſt comme le flambleau redoublant ſon effort
Alors qu'il veut faillir de vie & de lumiere.
Qui me reconduira n'ayant plus de lumiere ?
Mais las ! qu'en a que faire vn homme deſia mort ?
Ie me ſens atterré d'vn ſi cruel effort,
Que la mort me ſurprend tres-aimable & tres-chere.
Eſloigné de vos yeux tout m'eſt & tombe & biere,
Pres d'eux ie ſuis viuant, proche d'eux ie ſuis fort.
Adieu donc, de qui l'œil me rendoit vif & fort,
Adieu donc beau Soleil. d'où venoit ma lumiere,
Elle, qui me fit viure, or' me pouſſe en la biere,
Pource qu'elle me laiſſe & me liure à la mort.
Elle qui pres de moy me fut ſi douce & chere,
S'eſloignant me meurtrit d'vn trop cruel effort.
Hé ! n'ay-ie plus en moy de vertu ne deffort ?
Mon cœur n'a-il plus rien de conſtant & de fort
Pour reuiure & ſeruir encor' ceſte fleur chere ?
Hé ! ne reſte-il plus au monde de lumiere
Pour me mener vers elle, & retarder ma mort,
Et pour faire qu'encor' ie n'entre dans la biere ?
Ne la quitter iamais c'eſt s'oſter de la biere :
Mais las ! i'y ſuis contrainct, & ce cruel effort,
Ce reſpect d'Hymenee eſt cauſe de ma mort ;
Hymen, faſcheux Hymen, ie t'abhorre ſi fort,
Que pour l'horreur de toy ie fuy toute lumiere :
Pour la haine de toy la vie ne m'eſt chere.
Mais baiſons pour le moins ma fleur. Ma fleur tres-
chere
Adieu, adieu auant que d'entrer dans la biere,
Vos beaux yeux m'ont ſeruy de vie & de lumiere

Tant que ie les ay veus. Maintenant que l'effort
D'Hymen me les rauit, mon cœur n'eſtant pas fort
Pour porter ce tourment, ſe diſpoſe à la mort.
Loing de vous m'eſt la mort, pres la vie tres-chere,
Voſtre œil eſt aſſez fort pour m'oſter à la biere
Et ſon plus ſimple effort me rendra la lumiere.

SESTINE XV.

COmme iamais amour ne fut au mien ſemblable,
Et nulle n'eſgala iamais voſtre beauté,
I'ay penſé que d'vn vers non encore inuenté
Ie deuoy' manier ce ſuiet admirable:
Regardez-le, ma Fleur, d'œil fauorable et doux.
S'il le faut admirer c'eſt à cauſe de vous.
S'il merite loüange elle viendra de vous,
S'il acquiert de l'honneur i'en diray le ſemblable;
Et ſi le ſtyle a rien d'agreable & de doux,
Il faut attribuer le tout à la beauté
Du monde la plus belle et la plus admirable,
Et pour qui ſeulement le tout eſt inuenté.
Le rencontre fuſt-il tel qu'il eſt inuenté,
Fuſt-il en quelque choſe au moins digne de vous:
Vous en perfections ſur toutes admirable,
Vous dont l'honneſteté n'eut iamais ſa ſemblable,
Qui toutes les beautez ſurpaſſez en beauté,
Et dont l'œil en douceur paſſe les yeux plus doux.
Ie ſçay bien qu'vn langage et plus digne & plus doux
Pour ſuiet ſi parfaict deuroit eſtre inuenté:
Mais qui peut dignement loüer vne beauté
Et dire vne vertu telle qu'elle eſt en vous?

Excuſez donc, ma Fleur, ſi ie ne rends ſemblable
Mon vers à ce qui eſt en vous tant admirable.
Encor ay-ie pour moy la fortune admirable
D'auoir eſté receu de vous d'accueil ſi doux,
Car pour vray ie n'ay rien merité de ſemblable.
Mais pluſtoſt me deuſt eſtre vn ſupplice inuenté
Pour le crime d'auoir ſi peu penſé de vous
Que de m'eſtre eſtimé pris de voſtre beauté.
Que i'aye donc pardon de voſtre grand' beauté,
Toute pleine pour moy de douceur admirable,
Si elle me permet que ie n'aime que vous.
Viuez long temps ma Fleur, le deſtin vous ſoit doux.
Et ſi iamais ſoubait fut au monde inuenté
Pour deſirer du bien, ie vous fay le ſemblable.
Tout heur vous ſoit ſemblable ainſi que la beauté,
Rien ne ſoit inuenté pour vous que d'admirable.
A iamais le ciel doux regarde deſſus vous.

FIN DES SESTINES.

DIVERS POEMES.

A Monsieur Chrestien Aduocat en la Cour de Parlement.

REceuez ceſt amas de rimes, preſque de nulle valeur: que le trauail n'a forgé, le ſoing n'a limé: ſans nulle belle pointe, de nulle elegance, & n'ayant rien des mignardiſes friſees de ce temps, & des renuerſemens des paroles releuees de la Cour. Il ne nous eſt permis d'enfanter les merueilles des vers, ny les vers des merueil-

les. Et ie ne ſçay ſi ie vous fay
point tort de vous addreſſer ce
fatras, rude en dictions, en pro-
nonciations raboteux, en paro-
les mal lié, ſans venuſté, ſans ſel
& ſans grace. Mais ie iure voſtre
bien-veillance, fidelle teſmoing
de ma crainte, que cecy m'eſt
eſchappé. Receuez-le tel qu'il eſt,
& poſſible vous donneray-ie
quelque iour choſe meilleure,
plus elabouree, & de plus de
fruict. Adieu.

CRAMBE,

CRAMBE', ou LE CHOV.

Du latin de Monsieur de Thou, President en la Cour de Parlement.

HARLAY, *qui des Heros as tiré ta naissance,*
Ferme soustien des tiens, la derniere esperance
De ceux de nostre robe auiourd'huy regrettans
Leur lustre violé par le malheur du temps:
Sçais-tu ce que ie fay durant le doux silence
De ces vacations, ce qu'à part moy ie pense
En ces champs descouuerts, où seulet retiré
Ie iouïs à souhait d'vn repos desiré?
Escoute en peu de mots ce que ma rude lyre
Desia faite aux forests ne refuse d'escrire.
Ioyeux ie suis icy ne me meslant de rien,
De rien ne m'empeschant, S'il n'y alloit du bien
Du public, du royaume, Ou qu'en danger ie visse
La personne du Roy, Du Roy dont le seruice,
Dont l'amour, dans mon cœur plus haut, plus grand se met
Que le plus haut sapin n'esleue son sommet

Dessus le mont Cenis. I'admire la richesse
Des champs esmerueillable, & la grande largesse
De la douce Nature, à souhait respandant
Sa corne dessus eux, & fertils les rendant:
I'admire les beautez des fleurs douces flairantes,
Brillantes par les prez, les herbes differentes
En force & en vertu, dont la necessité
Du manger, de l'vsage a la proprieté
Enseignee aux humains, & dessus toutes, celles
Des iardinages beaux : dont Crambé, qui entr'elles
Est la plus recogneuë, est digne de l'esprit
De Nestor, qui iadis en a si bien escrit,
Digne encor' maintenant d'vn chant plus magnifique.
Ie n'apprehende point pour le prouerbe antique
Qui disoit que Crambé reprise par deux fois
Ses maistres malheureux fit mourir autresfois :
Mesmes Crambé me plaist par trois fois prononcee.
Vous sainctes Deitez, que i'ay dans ma pensee,
Fauorisez mon chant, & m'aidez en cecy ;
Car les bois, car les champs vous delectent aussi.
CRAMBE' *Threïciene estoit la fille chere*
De Lycurgue le fier, qui Dryante eut pour pere:
Dryante qui puissant son empire estendoit
Sur les Bistoniens, Mais Crambé se rendoit
(Bien que ce fust en vain) plus douce & plus pieuse:
Car enuers les hauts Dieux toute devotieuse
Sans fin sur leurs autels l'offrande elle immoloit
De beaux rubans liee, & l'encens leur brusloit:
Adoroit Iupiter, & reueroit son frere

Au ſuperbe trident, preuenoit la cholere
De Dis auec ſa femme aux enfers dominant,
Du Strymonien Mars qui va la loy donnant
Au Gete, au Myſien, & au glacé Tomite :
Elle craignoit ſur tout la deïté deſpite,
D'vne obſeruance deuë elle s'humilioit
Deuant le Cyrrhæan, Diane n'oublioit
La chaſſereſſe à qui le ſang d'vne pucelle
En Tauris teint l'autel dreſſé pour l'amour d'elle :
Bref, elle s'abbaiſſoit deuant autant de Dieux
Qu'il en eſtoit receu dans le temple des cieux.
De tous le ſeul Bacchus n'eſtoit en ſa penſee
Ny ſes ieux Orgiens, ſoit qu'à luy courroucee
En haine elle l'euſt pris, ſoit que pouſſee auſſi
Du paternel exemple elle failliſt ainſi.
Car ſon pere abhorrant ſes danſes forcenees
Les Euantes auoit de tout l'Hebre eſloignees,
Les Menades contraint vuider de ſon pays :
Bacchus meſmes ſuiuy d'eſquadrons infinis
Qui marchoient apres luy, receu dans la contree,
Par les villes faiſant en vainqueur ſon entree
Sur ſon char triomphal que ſes tigres tiroient
Que deux rénes de pampre à l'aiſe moderoient,
Eut peur des ennemis qui luy venoient encontre,
Il ne peut ſupporter l'effort de la rencontre,
Ny l'œil de Lycurgus qui l'alloit menaçant ;
Mais ſe mettant en fuite, & ſon char delaiſſant,
Au milieu de ſes gens ſe cacha ſans courage,
Puis la teſte baiſſee en ſe mettant à nage
Dedans la mer Ægee, & tirant à Lemnos
Le corps tout degouttant ſe ſauua dans Naxos :
En ſon cœur irrité remaſchant ceſte offence,

Et certain d'en tirer quelque iour la vengeance.
Mais Lycurgue tout fier d'auoir ainsi chassé
Le fuyard Bromius, ses desseins n'a laissé:
Car prenant vne hache il s'encourt à grand' haste
Aux vignobles plantez, coupe, destruit & gaste
Ce qu'il peut rencontrer: & comme il va gastant
Il empestre ses pieds dans le cep qu'il hait tant:
Mais en pensant couper les neuds qui l'encordellent
Il se coupe les pieds qui branlent qui chancelent:
Cela fait, le pauuret, pour le mal qu'il lauoit
De pleurs hors de saison ses blessures lauoit.
Mais sa fille gardant en son hautain courage
Le mordant souuenir d'vn si fascheux outrage,
Apres auoir rendu les honneurs deus au corps
De son pere, & ayeul, tels qu'on les rend aux morts,
Prit en haine & desdain les matrones deuotes
A ces processions, dit des paroles sotes
Et des propos piquans, se riant se moquant,
Et le Dieu Flamme-nay d'iniures prouoquant.
Il ne le peut souffrir. Puis que ceste insensée,
Dit-il, ne s'esmeut point pour la perte passée
Que le mal domestic ne l'espouuante pas,
Qu'elle ressente aussi la force de mon bras.
Me resistera-elle? Et la force Indienne
A Aeschy, a ployé sous la puissance mienne
Deçà delà le Gange, & les Bactres, & ceux
Qui sous le pole froid sentent l'hyuer glaceux,
Et les Edoniens aux armes cholerees,
Et les Yazigeois aux armes colorees.
Ieune & fort i'ay deuant Iupiter combatu
Phœbus contribuant sa force à ma vertu,
En cela dechassé du ciel son origine,

Ietté dessus Typhæ la poudreuse ruine
D'Æthna mis sur son dos : l'Echionide encor'
Deschiré par sa mere a senty mon effor',
A senty ce que peut ma deité blessee,
Quelle vengeance prend ma dextre courroucee,
Ce glorieux Penthé, qui pour m'auoir braué
Fut brisé, fut rompu par sa mere Agauë :
I'ay monstré ma puissance aux filles Mineïdes
Qui leur nom ont du vespre, & par les planchers vuides
Leurs larges aisterons font resonner en l'air :
Bref, ie me fay par tout grand & fort appeller,
Et qu'vne seule femme auiourd'huy me mespriſe ?
Elle se sentira de sa folle entrepriſe.
Car comme le sanglier par les chiens despecé
Empourpre de son sang le buisson herissé,
Qu'elle tombe de mesme en mains aussi cruelles
Que fit iadis Orphee' & que de griffes telles
Soit elle deschiree. Il dit, & demena
Son thyrse en fremissant. Le tambour resonna
D'vn tinnissement rauque, & s'oüit la voix iointe
De la fluste enroüee au cor de Berecynthe.
Les Bacches, les Satyrs y courent s'escroulans,
Et par les creux vallons longuement vont hurlans
Euohé, euohé : aux furieux mysteres
Accourent en braillant les Thraciences meres
Ceintes horriblement les mammelles de peaux,
Les visages couverts de fueille & de rameaux
De lierre rampant : dont l'vne qui regarde
Crambé de loing, la pense vne biche fuyarde,
D'vn noirastre gosier clabaude horriblement,
Et de son dard lancé l'atteint mortellement.

Ses compagnes ſoudain s'amaſſent aupres d'elle,
Leurs verges vont roüant, & deſſus la pucelle
Les coups vont redoublant : Elle fuit, mais helas !
Elle n'eſt aſſez forte, & ia cheant en bas,
Le cœur luy defaillant, ſentant ceſte nuee
Deſſus elle tomber, my-morte, my-paſmee
Dictinne elle inuoqua pour la derniere fois.
O ſecour ta ſeruante & accour à ſa voix,
Dit-elle, ſi ie t'ay ſuiuie vierge entiere,
Si i'ay tout autre Dieu pour toy mis en arriere,
Si ie t'ay conſacré mes ieunes tendres ans,
Deeſſe ſecour-moy, & m'arrache des dents
De ces monſtres cruels. La Deeſſe flexible
L'ouït bien, mais d'autant qu'il ne luy eſt loiſible
De rompre le deſtin, elle luy octroya
Partie de ſon vœu, l'autre elle l'enuoya
Aux vents vains & legers. D'vne nuë poiſſee
Elle enceint la pauurette atterree & bleſſee
Toute aiſe de l'auoir arrachee à l'effort
De ces monſtres hydeux, puis la careſſant fort
Apres l'auoir portee & prompte & diligente
En la proche foreſt, la change en vne plante.
Depuis ce temps touſiours entre elle, entre Denis
Inimitié occulte & diſcords ſe ſont mis:
Car ſi la vigne voit (bien que plaiſante & belle
Et couchee à ſon gré) le chou planté pres d'elle,
Elle panche la teſte, & d'vn geſte ennuyeux
Semble que par deſpit elle tourne les yeux.
Et ſi dedans vn pot où des chous on fait cuire
On renuerſe du vin, la chaleur ſe retire,
Le pot, bien que boüillant ſoudain ſe froidira,
Et ce qui eſt dedans nullement ne cuira.

Voicy encore plus (chose vraye, & trouuee
D'vn naturel contraire, & pourtant esprouuee)
Si celuy qui veut boire inconsiderément
Et se remplir de vin trop immoderément
Mange à ieun du chou cru, iamais il ne s'enyure,
Et de tout tromblement de vin il se deliure.
Ceste plante en premier demeura longuement
Sauuage par les bois, puis domestiquement
Se laissa cultiuer, & par ceste culture
Elle a pris diuers nom & diuerse figure.
La sauuage aux fueillars ouuerts & herissez
Du nom Grec auiourd'huy se recognoist assez;
Dans sa gousse blanchastre elle s'enfle hydeuse,
Se plaist aux lieux panchans pres de la mer ondeuse.
Pource qu'elle est amere elle desechefort,
Desenfle, temperant le violent effort
De ces humeurs par qui l'inflammation monte.
Ne te trompe pourtant, & ne mets en ce conte
Le chou marin, nommé la Smilace, autrement
La Soldanelle lisse, & le riuage aimant.
Vne autre sauuage est monstrueuse & champestre,
Mais dont le suc ne peut assez se recognoistre.
Mais le chou domestique, aux Latins anciens
Est de beaucoup d'espece, & produit de grands biens,
Dont la premiere espece est Cumaine nommee,
Pource qu'à Cume elle est frequente & estimee:
Son sommet s'ouure fort, en coutons trop croissant,
Et de toute sa force enflee rougissant
L'espece Tritiane & Lactourreuse est celle
Qui chez les Aricinds en grands fueillars excelle,
Croist sans nombre & verdit, gardant artistement
Son teint rosin au verd meslé naïuement:

Admirable eſt auſsi la creſpee & frizee
Qui vient chez les Sabins, et grandement priſee
Pour ſon ſuc tres-ſalubre: & l'Apiane apres
Aux fueillars chiquetez: l'Iſthmique eſt dicte aux
Grecs,
Pource qu'elle a la fueille en forme de couronne
Qui par eux aux vainqueurs pour ſalaire ſe donne.
L'eſpece Pompeiane eſt grande & haute à voir
Comme eſt la Brutiane (à pluſieurs le chou noir)
Ainſi dite en Brutie. Or la plus excellente
Celle que plus on priſe, & ſur toutes on vante
Eſt produite de Cypre et le Chou-fleur ſe dit:
Ses forts & grands fueillars nel'ont miſe en credit
Ainſi que la Cumaine, & ſa ſommité grande
Haute meſme d'vn pied point ne la recommande,
Trop bien ſon ſuc friand, gras, eſpais et moëlleux:
Son mets eſt pour les grands & s'appreſte pour eux
En diuerſes façons, s'enuoye en terre eſtrange
Confit, et au deſſert pour delices ſe mange.
Vne autre eſt que lon tient de ſa graine venir
En fueille haute et large, & que lon voit tenir
Son ſommet haut & droit: Chou Lombard on la
nomme,
Car elle vient de là: mais le Chou blanc à pomme
A la fueille mollete, au manger eſt meilleur,
De gouſt plus agreable & de plus grand' ſaueur,
N'en deſplaiſe au Creſpé, bien que par excellence
Les anciens deſſus tous luy donnent preference
Ignorans du Capu. A quelques vns auſsi
Il a pleu le chou-raue adiouſter à ceux-cy,
Qui d'vn tige groſsier à ſon tronc ſe vient ioindre
Dés la racine enflé, mais la fueille en eſt moindre.

Ayant encor' gardé long temps comme lon tient,
La graine de Crambé le reffort en prouient.
Maintenant pour la fin faudra-il que ie die
Combien ceſte ſeule herbe à mainte maladie
Sert de preſeruatif? Voy l'homme, voy ſon corps
En chacune partie & dedans & dehors,
Autant qu'on conte en luy de membres & d'arteres
Autant trouue pour luy de ſecrets, de myſteres
Noſtre humaine induſtrie, autant ſçait acquerir
De remedes certains qui le peuuent guerir.
Si ie les veux conter, & de chacun d'eux dire
Toutes les facultez, le temps n'y peut ſuffire,
Et l'heure auec le temps me laiſſe entierement
Sans pouuoir voir le bout de ce deſnombrement,
Ioinct auſsi que leurs noms ne ſe laiſſent pas mettre
En vn nombre certain, & ne veut pas permettre
Le difficile vers d'en faire le recit
Si bien qu'il conuiendroit. Cecy ſoit aſſez dict,
Que ſix cens ans & plus deuant que la puiſſance
Des Romains tint la terre en ſon obeiſſance,
Et que par ſa vertu qui au ciel ſe haußoit
Sous ſon empire ſeul tout le monde baiſſoit,
Le peuple & le Senat ne ſeruoient à leurs tables
Mets plus delicieux, viandes plus delectables,
Auoient pour ſe guerir ceſte herbe ſeulement,
Et d'elle ſeule vſoient pour tout medicament.
Toutesfois grãd Harlay, afin que d'vn grãd nombre
Des biẽs qu'elle nous fait quelque peu i'en deſnombre:
Au mal de l'eſtomach, à l'eſtincellement
Des yeux, le Chou eſt bon & propre extremement,
Auſsi l'eſt-il encor' aux douleurs de la teſte,
Et à la rate enflee, alors que lon l'appreſte

Cru auec ruë & miel & vinaigre, ayant ſoin
D'y broyer & meſler racine de benioin,
Et de ce ius infus en mente & coriandre
Il en faut le matin vn demy-ſeſtier prendre.
Si voulez en manger plus clair en verrez-vous,
Et plus clair ſi du ſuc mis auec du miel doux
Le coin de l'œil s'en frotte. Il y a dauantage,
Car ſa decoction infiniment ſoulage
Et l'artere & le nerf, deſenfle les tumeurs
Et des pieds & des mains, & aux grandes douleurs
De la goutte cruelle allegement peut rendre
Infuſe auec la ruë auec la coriandre,
De la farine d'orge, & miſe en lenitment
En vſer y meſlant du ſel eſcharſement.
Finalement de peur qu'à Crambé ie ne donne
Vn langage plus long, ceſte herbe fut ſi bonne
Que pour elle Epicure Athenes delaiſſa
Et d'vn petit iardin la demeure embraſſa.
Que pour elle Cypris ſouuent quitta les ondes
Qui l'auoient engendree, & les routes profondes
De ſon oncle, & le ciel paternel meſmement,
Pour, loing de tout tumulte errer plus librement
Parmy les verds iardins, & là toute ſeulette
Deſennuyer ſon cœur d'Adon qu'elle regrette.
Ce fut ceſte herbe-la de qui Pythagoras
Medecin eſcriuit, Chryſippe en fit grand cas,
Chryſippe tres-expert en l'art de medecine,
Et Dioges auſſi plein de loüange inſigne.
Que le Cenſeur Caton honora grandement,
Ceſt homme qui marchoit en tout ſi grauement.
Tout pareil auiourd'huy te regarde la France,
Qui s'eſioüit de voir qu'encore ta conſtance

Ne succombe à ta charge, Herbe tant à priser
Que si Aristipus sobre en sçauoit vser
Bien & patiemment, iamais l'insatiable
Escornifleur, des Rois ne chercheroit la table.
Herbe que Nausicaë aimoit d'affection
(Bien que le Smyrnæen n'en ait fait mention,
Dont ie m'estonne fort) cultiuant elle-mesme
Ceste herbe esmerueillable auec vn soing extreme,
Et dont elle monstroit en ses iardins à part
Les grand's proprietez à l'Ithaquois vieillart,
Dont estant pris, non moins que de la face belle
Et des pressans attraits de la ieune pucelle
Il fut long temps qu'il prit, (par ceste herbe trompé)
En desdain son Ithaque & sa Penelopé.
Ceste herbe à qui encor le fils de Dioclee
Postposa les honneurs de maint & maint trophee,
La robe Quirinale & ses drapeaux vainqueurs:
Et tandis qu'il s'appreste aux paisibles douceurs
D'vne blanche vieillesse, ayant quitté la ville,
Ce repos purpuré que Rome l'inciuille
Denioit au pauuret, luy-mesme se l'acquit
Dedans le propre champ où petit il nasquit.
O que si de ma vie estoit la fin semblable!
Et qui m'apprend d'auoir en mespris detestable
Le vain vent des honneurs, m'octroyast tant de bien
Que de manger des choux dans vn plat Samien
Esloigné de la ville, esloigné de la presse,
Et des fumeux appasts de la Cour charmeresse,
Que ie me verrois bien plus grand & plus content
Que couuert d'escarlate & de pourpre esclatant!
Et qu'entre mes pareils & maint fidele liure
I'acheuerois ioyeux ce qui me reste à viure!

STANCES SVR LA VIE CHAMPESTRE.

O *des champs innocens repos tres-desirable*
Esloigné des rebuts & de l'ambition,
O *des plaisantes eaux doux murmure agreable,*
O *des bois ombrageux chere habitation,*
O *des arbres hautains branches des vents soufflees,*
O *fleurs des pleurs d'Aurore au frais matin enflees:*
O *des contemplatifs loüable solitude,*
O *silence tapy loing de toute rumeur,*
Aux doux philosophans consolatiue estude,
Ausquels du rossignol la plaisante clameur
Desgorgeant à boüillons le miel de ses merueilles,
Ensorcelle les sens, & charme les oreilles.
Ausquels du bergerot l'aigrette chalumelle,
Ou du rebec naïf l'archet enraisiné
Les durs soucis confit, les pensers emmielle,
Et diuertit le sens aux pechez addonné,
Soit qu'il touche au matin ses troupeaux aux prairies,
Ou soit qu'il les ramene au soir aux bergeries.
O *table qui ne romps de sales gourmandises,*
Mais de rustiques mets te charges simplement,
Et que pour te piquer de lasches friandises
Le cuisinier expert n'appreste nullement,
Mais que la fille simple à son pere plein d'âge
Assaisonne sans plus d'vn salubre potage.
O *liures, ô escrits entendus de peu d'hommes,*
Et de bien peu de doigts rarement fueilletez:
O *petite chambrette, où cachez nous nous sommes*

Depuis que tant d'ennuis se sont sur nous iettez,
Chambre sans trahison, sans dol & sans fallace,
O lict qui à moy seul tant seulement fais place:
O chemin, ô sentier ouuert à vie heureuse
Du vulgaire meschant incogneu, esloigné,
Que de ton aise doux mon ame est desireuse,
Et qu'à te conseruer ie suis embesongné,
De crainte que la Cour, l'ambition, l'enuie,
Ne te vueillent oster le repos de ma vie.
Amy, de qui le beau de l'esprit peut comprendre
Les solides raisons de ce contentement,
Pourquoy viens-tu faschеux me taxer & reprendre?
Le profane commun ie hay mortellement.
Aux trompeurs, aux menteurs, à leur train pestifere
Le doux repos des champs desormais ie prefere.
Si tu crois ton amy, toy de qui la ieunesse
S'allume encor au feu d'vn flambeau chancellant,
Pren l'aduis qu'il te donne au meur de sa vieillesse,
Et que pour soy, mais tard, il prend non vacillant.
Abhorre en ton esprit, en celuy ne te fie
Qui te veut destourner de la Philosophie.
Ie dy de ceste paix que t'ouure gracieuse
La sagesse rassise: Estoupe entierement
Ton oreille à la voix qui traistre & captieuse
Te veut ce grand threſor rauir malignement:
Fuy ces monstres hideux qui bâillent à ta perte,
Comme fit sagement le fort fils de Laerte.
Le repos de la vie & paisible & contente
Des threſors Indiens ne se peut acheter:
A celuy qui de peu se repaist & substante,
Que sert apres beaucoup son ame tourmenter?
A l'auide, à celuy dont la faim importune

Ne se peut assouuir, ne se voit fin aucune.
Quand tu auras assez dequoy passer ta vie
Saoule de plenitude et de tranquillité,
Quelle fureur, bon Dieu, quelle enragee enuie
Te tourmente l'esprit? Es-tu si hebeté
Que de t'aller saisir d'vn mesprisé seruage,
Et filer à tes mains toy mesmes vn cordage?
Va, va, romps ces chaisnons, secouë, iette à terre
Ce ioug de seruitude & de captiuité,
Rachete-toy toy-mesmes, & ton esprit defferre
Du cep esclaue & laid où tu l'auois ietté.
Penses-tu qu'il te soit honneste & honorable
De viure à l'appetit d'vn Tyran miserable?
Ose tant seulement, ose estre heureux & sage,
Chasse ce qui te peut estre en empeschement,
Iette ce qui t'attache à terre le courage,
Et leue ton esprit au plus pur element,
Fourmeine tes plaisirs par la plaine atheree,
Et te ferme en vn lieu d'eternelle duree.
Ces choses pour certain à l'œil très-precieuses
Laisse-les admirer au vulgaire ignorant:
Mais les vertus du ciel fermes & precieuses
Sous celles qu'il te faut tousiours estre adorant:
Et rien n'est si leger, si faux, ne si risible,
Que de la feinte Cour la vie contemptible.
O Dieu, que quelque amy plein de sage vieillesse
M'eust ces choses chanté que ie te vay chantant,
Au temps que le plaisir de ma folle ieunesse
Alloit de son poison mes pensers enchantant:
Ie ne regretteroy' maintenant la malheure
Qui suruint ne me fit condition meilleure.

POVR LE TOMBEAV DE HENRI DE COLLIGNY Seigneur de Chastillon, Admiral de Guyenne, 1601.

CE Chastillon icy, dont l'ayeul, dont le pere
Emplirent l'vniuers du grand de leur renom,
Voloit à leurs vertus d'vne aisle si prospere,
Que desia dans le ciel il estaloit son nom,
Quand sur le premier pas de sa course tant belle
La mort mit au deuant vn coup si outrageux,
Qu'elle coupa le fil de ceste fleur nouuelle,
Et passa sur son chef son tonnerre vengeur.
Passant, qui vois esteint ce clair flabeau des armes,
Iette vn cry qui responde à nos griefues douleurs,
Et verse sur ses os des riuieres de larmes,
Des forests de lauriers, & des printemps de fleurs.

DV PLAISIR REMIS.

LE plaisir trop remis n'est plaisir, mais disgrace,
Et plus il est fait viste, & plus il a de grace.
Si tu fais vn plaisir, fay-le soudainement:
Le bienfaict est ingrat, s'il vient trop laschement.

VERS CHRESTIENS.

LATTEVSE opinion pipant ma conscience
Du charme deceueur de quelque integrité,

Que faux est ton discours, vaine ton apparence,
Presomptueux le vol de ta temerité.
Non, ne me trompe plus, ta mine est esventee
Ton fard est descouvert, & ton masque leué,
Ta pipeuse apparence auiourd'huy detestee,
Rend de mille forfaits mon forfait agraué.
I'ay honte de ma vie, & ma vie m'estonne
Au moindre souuenir de tant de mes pechez:
Que sera-ce, bon Dieu, si ta iustice ordonne
Qu'ils soient l'vn apres l'autre en rigueur espluchez?
Le cours de tous mes ans, mesme le plus loüable
Quand il est comme il faut deuant toy discuté,
Ie trouue que ce n'est ou que peché damnable,
Ou que sable mouuant de grand' sterilité.
Si quelque chose en sort, c'est toute hypocrisie,
Toute imperfection, toute corruption:
Car de cest arbre infect la racine moisie
Ne peut ietter que fruicts de putrefaction.
Rien n'en peut plaire à Dieu. Quoy plaire? ains
luy desplaire,
Luy estre à contrecœur, le fascher, l'irriter,
Estre à son naturel oppositе & contraire,
Ou ne seruir de rien que de le contrister.
Ma vie en somme n'est ou que peché damnable,
Et par ainsi suiette à condamnation;
Ou qu'infertilité, partant vituperable,
Suiet de tout mespris & de reiection.
Mais qu'est-il de besoin de peser le damnable
Contre l'infructueux, aux balances de Dieu?
Car l'arbre, tant ait-il d'apparence loüable,
S'il ne fait point de fruict, ne vaut qu'à mettre au fe
O donc souche inutile, ô bois sec & rebelle,

Arbre digne des feux qui ne ſe meurent point,
Feux grands, feux conſumans, dont la flãme eternelle
Perd ceux qu'elle rencontre en ce deſolé poinct.
Las! que reſpõdras-tu, quand ce grãd iour horrible,
Iour de toute frayeur, iour tout d'eſtonnement,
D'vn cor eſpouuantable & d'vn trantran horrible
Fera trembler de peur le plus ferme element?
Au iour qu'on te dira: Ta memoire ſoit prompte
Pour ſe reſouuenir de tous tes faits paſſez:
Iuſqu'à vn ſeul clin d'œil il t'en faut rendre conte,
Voire iuſqu'aux propos vainement prononcez.
Pecheur, que feras-tu? En quelle horrible angoiſſe
Eſt-ce que ta pauure ame alors ſe trouuera?
Quel cruel tremblement, quelle froide detreſſe
Ta conſcience adonc de friſſon ſaiſira?
Car elle te ſera teſmoin irreprochable:
Le peché, le forfaict, le malt'accuſeront:
Eſtonné tu verras le ſupplice effroyable,
Et les gouffres d'enfer deſſous toy s'ouuriront:
S'ouuriront deſſous toy: Et le Iuge celeſte
Embrazé de courroux haut ſeant deſſus toy,
Qui te fera ſommer de luy payer le reſte,
Voire la debte entiere, & tu n'auras dequoy.
Où te cacheras-tu, pecheur plein de miſere,
Et veu que le iuſte eſt à grand' peine ſauué,
Surpris, où fuiras-tu ſon ire, ſa cholere,
Comme eſchapperas-tu ſon bras ſur toy leué?
Quel coin te couurira? Car il eſt impoſſible
De ſe cacher aux yeux de Dieu qui peut tout voir.
De ſupporter auſſi ſon viſage terrible,
C'eſt choſe entierement hors de l'humain pouuoir.
D'où prendray-ie conſeil en ceſte angoiſſe extreme.

D'où viendra mon salut en ces mortels assauts,
Que de CHRIST *le sauueur, de Christ le salut*
mesme,
Et leiuge pourtant deuant qui ie tressaux?
C'est ceſt Ange eternel IESVS ma deliurance,
Qui gracieux m'appelle à soy si doucement,
Mon iuge neantmoins de qui ma conscience
Craint, meschante qu'elle est, le iuste iugement.
Pren courage, pecheur, & ne te desespere,
Tien-toy ferme à celuy dont tu trembles si fort,
Fuy vers celuy de qui tu t'enfuis. Sa cholere
Est deûment satisfaicte és douleurs de sa mort.
Dy luy, Christ mon sauueur, fay moy misericorde
En ta misericorde, aye compassion
En tes compassions, & que ta grace accorde
A mes rebellions pleine remission.
Fay moy selon ta grace, eu esgard à ta grace,
Fay moy selon ton nom pour l'amour de ton nom:
Sois moy Iesus, & soit ce titre d'efficace
Au pecheur qui t'appelle & fauorable & bon.
Que si tu me reçois dedans l'ample refuge
De tes compassions, dedans le large sein
De tes douces pitiés, ô fauorable iuge,
Il n'en sera pour moy plus pressé ne plus plein.
Et bien que conuaincu mesme en ma conscience
I'aye bien merité mort & damnation,
Et qu'ayant eu de toy le don de repentance
Il ne suffise encor' à satisfaction:
Si suis-ie tres-certain que ton œil debonnaire,
Ta grand' misericorde & ta douce pitié,
Surpasseront l'horreur du feu de ta cholere,
Vainqueurs de mon forfaict & de ma mauuaistié.

Mais d'où presomptueux prens tu ceste asseurance,
Et d'où te promets-tu ce secours si certain?
Car plus tu penses mettre en Dieu ta confiance,
Et plus ton naturel rebelle en est lointain.
Il est vray. Mais pourtant ma foy vit asseuree
Dessus la charité de son adoption,
Dessus sa verité, sa promesse iuree,
Et sur l'entier pouuoir de sa protection.
Murmure, ô ma raison: mon sot discours, grommelle
A ton gré, ie respons fidemment desormais,
Ie sçay en qui ie croy, ma foy point ne chancelle,
Et tien pour tout certain ce que ie me promets.
Car en sa charité abondante en largesse
Il m'adopte, & ie vien en son escole ouyr
Qu'il est tres-veritable à tenir sa promesse,
Et qu'il est tout-puissant pour m'en faire ioüir.
C'est ceste triple corde à mon secours filee
Difficile à casser, qui du ciel de là haut,
Du ciel mon vray pays m'est seurement coulee
En terre ma prison, où tenir il me faut.
Ie m'y tien fermement, afin qu'elle m'enleue,
M'emporte d'icy bas, me tire de ce lieu,
Et m'attire où mon Christ si doucement m'appelle,
Pour me faire ioüir de la gloire de Dieu.
Mon Christ, mon Redempteur, dont l'immortelle essence
A pris mortelle chair: mon Christ, de qui la mort
A rompu de la mort le bras & la puissance,
Et m'a tiré d'enfer au salutaire port.
La mort qui par sa mort n'a peu estre domptee,
Et a sa iuste mort vaincu l'iniuste mort:
La satisfaction la debte a surmontee,

Et le droict est escrit en la place du tort.
Afin qu'il deliurast iustement le coulpable,
Incoulpable il voulut souffrir iniustement,
Et pour le retirer du supplice effroyable,
Il supporta l'effroy d'vn rigoureux tourment.
En chargeant dessus soy & la coulpe & la peine,
A la coulpe à la peine ensemble il satisfit:
Donc, mon cœur, resous toy sur sa grace certaine,
Son payement parfaict à tes debtes suffit.

SONNET RAPPORTE'.

SAtan, la mort, l'enfer, d'enuie, rage, genne,
Seduisit, tua, prit, le cœur, le corps, l'esprit,
D'Adam, qui glorieux, viuant, libre, entreprit
A plus d'honneur, de vie, & de franchise vaine.
Bien fut plein de poison, de sang, d'ire vilaine
Le traistre, le sanglant, le cruel, qui surprit,
Atterra, enchaisna l'orgueilleux, qui souffrit
Grand' honte, mort cruelle, & prison inhumaine.
Il estoit pour iamais honteux, mort, enchaisné,
De sens, de corps, d'esprit, priué, tué, damné,
Laid de honte, de mal; de desobeissance,
Sans CHRIST *qui plein d'honneur, de vie, & de bonté,*
Vint le remettre en gloire, en vie, en liberté,
Malgré Satan, la mort, l'enfer & leur puissance.

DE LA FRANCE, APRES LA MORT DV ROY Henry le Grand.

LA France preparee à triomphes ſi beaux,
La France appareillee à trophez tant nouueaux,
Des royaumes heureux bien toſt la plus heureuſe,
Des Eſtats plantureux toſt la plus plantureuſe,
Sous les auſpices ſaincts de ſon grand Roy ſacré,
Sous le ſoudain treſpas de ſon Roy maſſacré,
Par vn traiſtre trahie eſt ſans force eſtenduë,
Eſt giſante à la mort par vn perdu perduë.

LE ROY PARLE.

IE fus tout en ma France, & elle toute en moy,
Ie faiſoy' tout pour elle, elle tout pour ſon Roy,
Vne gent ſeulement ingrate & inſolente
Ne s'eſt gardee à moy, ne m'a gardé à elle;
Ma bonté m'a plus nuit que Mars ny ſon effect,
Ce que la force n'a, la trahiſon l'a faict.
Ceſſe, à qui en veux-tu, troupe ſanguinolente?
Crois-tu que ſoit moy ſeul que ta main violente
Sacmente & met à mort tant inhumainement?
Non non, tu fais mourir ma France entierement.

IMITATION DV GREC d'Autheur incertain.

IE ſuis fidelle ami, mon ami i'entretien (chien,
Comme on doit vn ami, Mais ie hay plus qu'vn

Ie hay plus qu'vn ſerpent l'ami meſchant & traiſtre.
Deſguiſe qui voudra, pour moy ie ne puis eſtre
Diſſimulé ne feint, aimant fidellement
Celuy que i'ay aimé dés le commencement.

CONTRE VN SOVDART.

SOVDART *enflé d'arrogance & de gloire,*
Qui penſe' auoir, m'appellant Eſcritoire,
Bien rencontré, qui d'vn ris eſclatant
Vas ce beau mot ſi ſouuent repetant,
Qui crois encor me faire grande iniure,
Vien m'eſcouter, grand monſtre de nature,
Grand fioland, car ie te veux monſtrer
Que mieux que toy ie ſçay bien rencontrer.
Tu apprendras (au moins ſi tu ſçais lire,)
En mes diſcours, ô deſſoudars le pire,
Que mon meſtier doit emporter le pris
Tu cognoiſtras s'il eſchet preference
Du cruel meurtre à la douce innocence,
Et ſi les doux doiuent tenir leur rang
Sur les cruels, qui reſpandent le ſang.
Et cela faict, mon pinceau & ma lyre
S'eſgayeront à te peindre & deſcrire.
Puis faiſant fin de te repreſenter,
Le diable apres te peut bien emporter.
C'EST *de tout temps que l'iniuſte arrogance*
En a voulu à la ſimple innocence:
C'eſt de tout temps que les cruels meſchans
Ont reſpandu le ſang des innocens:
Le iuſte Abel vit l'outrageuſe eſpee

Du fier Caïn dedans ſon ſang trempée:
Caïn ſoudart, ſanguinaire, enuieux,
Traiſtre, meurtrier, cruel, ambitieux:
De ce ſanglant chef de toute ruine
Tous les ſoudars ont pris leur origine.
Seth ſuccedant à la iuſte bonté
Du doux Abel, le patron a eſté
De tous ceux-la dont l'humeur debonnaire
A peu à Dieu agreer & complaire.
Abel & Seth qui ſans ceſſe chantoient
Hymnes à Dieu, par eſcrit les mettoient,
Limans autant la paiſible eſcriture
Comme Caïn la guerre & forfaicture.
Lamech ſoudart au ſang ſe delecta,
En ſa fureur ſon glaiue enſanglanta:
Enoch prophete eſcriuain des louanges
Du Dieu viuant monta auec les Anges.
Les fiers Geants qui la terre vſurpoient
Eſtoient ſoudarts, pilloient, battoient, frappoient,
Deſpitoient Dieu, & leurs forfaicts horribles
Tiroient du ciel les vengeances terribles.
Noë ſimplet, debonnaire preſchoit
L'ire de Dieu, d'adoucir les taſchoit,
Tenoit la plume, & Secretaire & Iuge
Leur declaroit l'eau du prochain deluge.
L'ire de Dieu ces ſoudarts engloutit,
Et ſa douceur Noë engarentit.
Il eut trois fils, les deux comme leur pere
Eurent l'eſprit doux, humble & debonnaire,
Mais le troiſieſme arrogant, contempteur,
Fut vn ſoudart, de ſon pere moqueur,
Eut nom Cham, & de luy deſcendirent

Soudars cruels qui mille maux commirent.
Le bon Abram eut deux enfans diuers,
Isaac paisible & Ismaël peruers,
L'vn du grand Dieu prophete & secretaire,
L'autre soudart, cruel & sanguinaire.
Le doux Isaac deux enfans eut en don
De Dieu aussi, & Iacob & Edom:
Iacob estoit humble, doux & paisible,
Edom cruel, vindicatif, terrible:
Iacob seruoit son pere en la maison,
Edom chassoit, aimoit la venaison:
Iacob auoit en amour l'escriture,
Edom iouoit sa primogeniture:
Iacob dressoit tousiours à Dieu ses vœux,
Edom iuroit, porteit de grands cheueux
En vray soudart, aimoit à estre braue,
Vouloit qu'à luy son frere fust esclaue.
Le bon Iacob des douze fils qu'il eut
Presque de tous mal & douleur receut,
Les dix plus grands faisoient tout à leur guise,
Suiuoient quasi l'estat de soudardise,
Battoient, frappoient, à leur pere ennuieux,
Fascheux à tous, sur leur frere enuieux,
Tant enuieux qu'en fin ils le vendirent,
Et à la mort peu s'en fallut le mirent.
Vrais deuanciers des soudars d'auiourd'huy,
Qui ne font rien que mal, qu'outrage, ennuy,
Qui pour le bien le mal malheureux rendent,
Et pour argent leurs plus grands amis vendent.
Si ie vouloy' poursuiure au long le fil
Du docte escrit tant sacré que gentil,
Ie monstreroy' que les douces natures

Ont tous aimé les doctes escritures
Et le sçauoir exquis & precieux:
Mais que les fiers, cruels & vitieux
Ont abhorré les sciences honnestes,
Et ont vescu comme cruelles bestes,
Ont tous cerché les meurtres, les hazards,
Les trahisons, ont tous esté soudars,
Ont tous esté buttes de tout diffame,
Comme tu es, ô grand colosse infame,
O grand brauache, orgueilleux, insolent,
Coupe-iarret, vanteur & fioland.
Or ça, ie veux maintenant te descrire,
Ie te veux peindre, & sur ma plume dire
Tes qualitez, quel homme tu nasquis,
Quel tu parusins, & tel que tu vesquis:
Ie ne diray pourtant en nulle sorte
Ton nom meschant, pour l'honneur que ie porte
A vn duquel ie suis autant ami,
Comme ie suis ton mortel ennemi:
Dont la vertu m'est autant pretieuse,
Comme ie hay ton humeur vicieuse.
Pour son respect ie ne te nommeray,
Et à ton nom ce coup pardonneray,
Puis qu'il t'auoüe, & contre ton merite
Veut faire cas de chose si petite:
M'estonnant fort que luy tant vertueux
Cherisse vn monstre ainsi presomptueux.
Bastarde estoit celle qui fut ta mere,
On ne sçait pas au vray qui fut ton pere,
Vray est que cil qui pere te traictoit
Rien qu'paisant en ce temps la n'estoit.
Gardeur de porcs tu fus en ta ieunesse,

Iusques au temps qu'ayant vn peu d'adresse
Auec la force, on te donna les bœufs,
Desquels tu fus le gardien mal soigneux,
Et puis apres tu fus à la charrue.
Or en ce temps la guerre estant venue,
Quelques soldats ayans logé chez vous,
Pour t'emmener t'accablerent de coups.
Tu leur portois, mais de fort bonne grace,
Le chauderon, la cuillier, la besasse,
Fus leur goujat, de ton soul la moitié
Pas ne mangeois, & si allois à pié,
Iusques à tant que pour porter sa male
Ton maistre eut pris vne vieille cavale,
Où il te mit à grand' peine dessus.
Alors en toy quelque espoir tu conceus
De paruenir, & de voir tes miseres
A quelque fin. Tu fis des estriuieres
De bonne corde, & montas sur le bast.
Il n'y eut plus poule qui t'eschappast,
Le gras mouton n'estoit plus en franchise,
Et la brebis estoit de bonne prise.
Ce fut alors que tu mis en ton cœur
Que tu pourrois vn iour estre voleur,
Car tu t'allas hazarder à la vache.
Il n'y eut plus secret, musse ne cache
Qui se sauvast, & serreur diligent
Tirois encor de tes hostes argent.
Tu serrois tout, mettois tout en la male.
Mais tu estois tousiours couuert de gale
Et de sarcin, comme encore tu l'as,
Et si iamais, ie croy, n'en gueriras.
Tu deuins grand faisant ceste exercice,

irandas de corps, mais plus grand de malice,
Et fus long temps miserable gouiart,
Quand tu voulus te faire en fin soudart.
ors tu te fis d'vne cotte vn mandille
)ue tu auois desrobee à la fille
)e ton hostesse, & ce mandille estoit
)e couleur bleüe, & fort bien te vestoit:
)'vne autre cotte en couleur rouge & grosse
'u te fis faire apres vn haut de chausse,
:t d'vne nappe acquise en mesme poinct,
Iappe d'Eglise, on te fit vn pourpoint:
l ton chappeau cousus vne medaille
)e plomb iauni, chappeau de belle paille.
'u achetas apres d'vn gros valet
our harquebuze vn gros foüet de mulet:
'a meche estoit d'vne corde deffaicte
)ont on lioit le bois sur la charrette,
'on fourniment d'vne corne de bœuf,
'on pouluerin de beau fer blanc tout neuf,
t ton espee, ô soudart mal-habile,
'u l'achetas du bourreau de la ville:
lais à ton maistre en partant finement
'u sceus fort bien desrober la iument.
'u fus alors vn braue & galand homme,
'u pensas mesme estre vn gros gentilhomme,
'omme tu dis à ceste heure que t'es,
t le veux faire à croire à des valets,
lais la vertu à tes faicts ne s'esgale:
i estois-tu tousiours couuert de gale
t de farcin, comme encore tu l'as,
t si iamais, ie croy, n'en gueiras.
Or te voila soudart à la malheure

Des pauures gens où tu feras demeure.
Hé que de maux, bon Dieu, tu leur feras!
Tu les battras, tu les rançonneras:
Que tu feras d'extorsions infames!
Tu forceras leurs filles & leurs femmes,
Les vieilles gens tu mettras en prison,
Les contraindras de te payer rançon,
Leur donneras et la genne & la corde,
Cruel voleur & sans misericorde,
Monstre sanglant, des hommes deshonneur,
Dans les logis tousiours hardi preneur,
Voleur aux champs, au combat sans courage,
Propre sans plus à garder le bagage.
Au demeurant ambitieux, vanteur,
Presomptueux, hautain, fier & menteur,
Braue au caquet, aux mains tremblant & pale.
Si auois-tu encor' alors la gale,
Et le farcin, comme encore tu l'as,
Et si iamais, ie croy, n'en gueriras.
Or comme on voit que les guerres ciuiles
Ont ce malheur, que les personnes viles
Par elles vont se haussans plus souuent,
Que les abiects se poussent en auant:
Nostre soudart tant & tant se promeine,
Qu'il prit en fin le nom de Capitaine,
Et ramassa si bien de toutes parts
Bouuiers, vachers, & valets & goujars,
Gens comme luy, qu'il sceut rendre fournie
De dix & sept sa belle compagnie.
Son lieutenant il fit d'vn escorcheur
De cheuaux morts, de dents vn arracheur
Eut son drapeau: deux gueux qui estoient gardes

D'vn hoſtel-Dieu eurent ſes hallebardes,
Ses caporaux ne valloient guere mieux,
Et ſes ſoudars preſqu'eſtoient tous teigneux:
Ses appoinctez auec ſes lanſpeſſades
Eſtoient couuers de rognes & pelades,
Et ſon tambour eſtoit faict d'vn boiſſeau
Foncé au bout de la peau d'vn pourceau.
Le premier lieu pour ſon apprentiſſage
Qu'à force il prit, fut vn pauure village
Non renfermé, ouuert de toutes parts,
Contre cela il mena ſes ſoudars
Fort vaillamment, dreſſa vne embuſcade
Par vn coſté, à l'autre vne eſcalade:
Ces pauures gens qu'il ſurprit endormis
Il declara ſes ouuerts ennemis,
De bonne priſe & de parti contraire.
Quels maux, helas! ne s'auiſa de faire
Ce vaillant chef, de quels rançonnemens,
De quels malheurs, de quels violemens,
Le malheureux outré de violence
Ne prit alors de commettre licence
Sans chaſtiment & ſans punition?
Car lors regnoit toute confuſion.
De ce butin, de ce ſac, ce rauage
Ce meſchant prit ſon premier auantage,
Et commença noſtre monſtre maudit
En ce temps-la de ſe mettre en credit:
Il frequenta les bonnes compagnies
Des grands, ô ſiecle! eut faueurs infinies,
S'en fit à croire, & donnoit force vent,
Allant par tout ſes exploits eſleuant,
Se promenant ſur tout en vne ſale

Mais il auoit pourtant touſiours la gale
Et le farcin, ainſi qu'encor il l'a,
Et ſi iamais, ie croy, n'en guerira.
Or puis apres las de l'infanterie
Se voulut mettre à la caualerie,
Se fit cuiraſſe, ayant auparauant
Colet de buffe eſté tant ſeulement.
Lors il ſuiuit le chef de la prouince
Qui commandoit en l'abſence du Prince,
Où cognoiſſant qu'il ne faiſoit pas bon
A qui faiſoit pres de luy le poltron,
Fut ſi accort, ſon faict ſi bien meſnage,
Qu'on creut pour vray qu'il auoit du courage.
Il ſe pouſſa en reputation,
Et ſur l'honneur il prit ambition,
Mais en ſon cœur logeoit la coüardiſe,
La vanité, la peur et la feintiſe,
Qu'il meſnageoit pourtant fort dextrement,
Voyant apres qu'on loüoit grandement
Ceux qui auoient en eux quelque ſcience,
Qu'on ſe mocquoit auſſi de l'ignorance,
Il eut deſir de ſe faire monſtrer,
Et ſon humeur ſauuage racouſtrer:
Il apprit donc le moins du monde à lire,
Mais il ne ſceut qu'à toute peine eſcrire.
Cela pourtant luy hauſſa tant le cœur,
Qu'il creut auoir lors acquis tout l'honneur
D'vn honneſte homme, & oſa tant paroiſtre
Que de vouloir manger auec ſon maiſtre.
Ce fut alors que la preſomption
N'eut plus de bride à ſon ambition,
Ce fut alors qu'il ſauta ſur les bornes

De modestie, & qu'il haussa les cornes,
Qu'il parla gros, & qu'il creut tout à faict
Estre formé gentilhomme parfaict.
Alors à tous sa noblesse il estale.
Mais il avoit pourtant tousiours la gale
Et le farcin, ainsi qu'encore il l'a,
Et si iamais, ie croy, n'en guerira.
Or la voila l'ancienne noblesse
De ce soudart, voila la gentillesse
De ce maraut, qui haut monté, qui grand
De ses larcins, ainsi va denigrant
Les gens de bien. Monstre plein d'impudence,
Face de chien, cœur bouffi d'arrogance,
Qui hors l'orgueil, qui hors la cruauté,
Hors la rapine & la brutalité,
Hors la iactance Et la fierté damnable,
N'as rien en toy qui soit recommandable:
O grand colosse, ô brauache insolent,
Coupe-iarret, flognac, Et fioland,
Apren, apren à rabaisser ta gloire,
A ne te plus mocquer de l'escritoire
Qui sçait si bien des monstres se venger,
Qui sçait si dru dessus eux descharger
Les forts esclats de son immortel foudre,
Tant que reduits elle les ait en poudre.
Va dire un peu, basteleur, vilenas,
Que ta rapiere Et que ton coutelas
Ayent iamais une telle puissance.
Ma plume prend tousiours telle vengeance
De tes pareils. Ne te pendras-tu point,
En te voyant caressé en ce poinct?
Non: Car le diable, ô soudart, ô infame,

T'emportera vif en corps et en ame:
C'eſt là qu'il faut que tu t'ailles loger,
C'eſt là, c'eſt là qu'il faut ſans en bouger
Que ton grand corps & ton ame deuale.
Y auras-tu touſiours encor la gale
Et le farcin, comme encore tu l'as?
Ouy: vif ne mort iamais n'en gueriras.

CHANT DE NOCES

CORNVES.

HVRLONS les noces cornues
Des vilains ſinges des nues,
Du monde le deshonneur:
Puis qu'autre ne ſe preſente
Qui les corne & qui les chante,
Ca que i'en ſoy' le corneur.
Les inſtrumens dont ie m'aide
Pour ceſte matiere laide
Conuiendront à l'argument:
Arriere ciſtres, pandores,
Lutz, violons et mandores,
Ca des cornets ſeulement.
A ceci ſeulement s'vſe
La cheure et la cornemuſe,
Et le cornet à bouquin,
Et pour toute melodie
Chanſon ne note on ne die
Autre que Ian cornaquin.
Venez-y cornes actiues,
Soyez-y cornes paſſiues,

Cornes de honte ou d'honneur,
Cornes bonnes et vtiles,
Et vous cornes infertiles,
Venez, mais à leur malheur.
A ces noces ie ne corne
Nul dieu qui ne porte corne
Pour s'y trouuer deſormais:
Viens-y de cornes ornee
Iuno deeſſe encornee,
Si l'olympe en eſt iamais.
Toy Iupiter qui les preſtes,
Toy Mercur qui les ſouhaites
Voyant Venus auec Mars,
Toy Phœbus qui les deſcouures,
Lune qui les mois nous ouures
De tes cornichons bragars.
Dieu forgeur de la tempeſte
Qui portes deſſus ta teſte
La guirlande de mouton,
Vien, appaiſe ta cholere
Pour tes grand's cornes qu'eſclaire
Le pere de Phaëton.
Faunes, Ægipans, Satyres,
Vous anges cornus, les pires
Des lieux de poix entournez,
Abandonnez vos negoces,
Courez aſſiſter aux noces
De ces vilains encornez.
Y ſoit la corne empruntee
Non de la riche Amalthee,
Mais de ce pauure cornu
Qui ſa corne de ſouffrance

Monſtroit par toute la France
Pour en eſtre entretenu.
I'e t'y inuite Hymenee,
Hymen, la teſte entournee
De cornes, cornets, & cors,
Tes bouquets & tes guirlandes
Ne ſoient que de cornes grandes
Dedans, deſſus, & dehors.
Il eſt iour, debout, habile,
Que le marié s'habille,
Se pare de cap en pié,
Viſte, que ſes bas il hauſſe,
Qu'il s'attache, qu'il ſe chauſſe,
Tendez luy vn chauſſepié.
Ce chauſſepié qu'on luy liure
Ne ſoit de fer ne de cuiure,
Soit de corne ſeulement,
De belle corne luiſante,
Matiere à luy tres-duiſante,
Qui luy ſied vniquement.
Marche, pauure cornard bleſme
Par ta confeſſion meſme,
Marche, ô ſinge deſlogé,
Champignon d'vne nuictee,
Ta gloire eſt precipitee
Du haut où tu fus logé.
Tu n'eſtois cornu qu'en herbe,
Tu l'es maintenant en gerbe.
Puiſſes-tu honteuſement
N'en recueillir que des herbes,
Que ſi tu en fais des gerbes,
Soit de cornes ſeulement.

Mais pour la premiere intrade,
De quel titre, de quel grade
Pourra t'on luy faire honneur?
Bien qu'il ait la mine morne,
Faisons-le de Malicorne
Eschevin ou gouuerneur.
Que l'espouse apres s'auance,
Regardez sa contenance;
Non, sans beaucoup conteſter
Elle ne s'est pas rendue.
Ie croy qu'elle est bien fendue
Garde elle n'a de peter.
Que l'anneau qu'on luy presente
Ne soit de perle luisante,
De rubis, de diamant,
Ny de matiere plus fine:
Qu'elle soit de cornaline,
Comme il la faut seulement.
Or la benisson est faicte,
On n'a noüé l'esguillette
Au marié, que ie croy:
Qu'on retourne en diligence,
Et que le disner s'auance,
Au moins s'il y a dequoy.
Ce festin soit remarquable,
Qu'on mette couteaux sur table,
Mais ces couteaux n'ayent pas
De fer ou de bois le manche,
Mais de belle corne franche,
Propres pour vn tel repas.
A ces noces tant honnestes
Ne seruez de toutes bestes,

Mais de celles ſeulement
Que receut dedans ſon arche
Le vigneron Patriarche
Marchans cornifiquement.
Le bœuf, le mouton y corne,
Et le buſle porte-corne,
Le cerf, le ſarris, le dain,
Le bouc, la cheure, & encore
La limace que decore
La corne, y bouille ſoudain.
Se tranche deſſus l'aſſiette
Le hibou & la chouette,
Le duc & le chathuant:
Bref qu'on ne voye autres ſortes
Que des beſtes corne-portes
Au feſtin de ce truant.
Soient d'eſtain de Cornuaille
Les eſcuelles où lon baille
A manger aux inuitez.
En cas d'eſtoffe ſi haute
Il faut que ſans nulle faute
Tout ait ſes proprietez.
Ils ont par vn ſoing extreme
Pourueu d'auoir pain de meſme,
Ils ſe ſont bien ſouuenus
D'y auoir faict diligence,
Puis qu'à l'enfourner on penſe
Que ſe font les pains cornus.
Que le deſſert on apporte
Qui ne ſoit que d'vne ſorte,
Tous fruicts ne ſont competans
A ſeruir ces noces belles,

Il y faut que des cornuelles
Qui croissent dans les estangs.
A ce cornifere monde
Les gasteaux de forme ronde
Le seront les bien venus ;
Afin qu'ils soient tous des nostres
Qu'ils soient fueilletez, ou autres,
Il faut des gasteaux cornus.
C'est trop mangé. A la danse,
Voila le bal qui commence,
Mais chassez tout instrument
Fors la seule cornemuse,
Elle est, si ie ne m'abuse,
Propre à ceci seulement.
Ce violon fait la moüe,
Et se fasche qu'il ne ioüe:
Amis, luy permettrons-nous ?
Oüy, congé ie luy donne,
Si l'archet dont il fredonne
Est encorné des deux bouts.
Que le bal icy se coupe:
Car il est temps que lon soupe,
Qu'on se haste de mascher;
Puis que chacun se retire,
L'espouse ne l'ose dire,
Et voudroit bien se coucher.
Elle est du ieu desireuse,
Mais elle est vn peu honteuse,
Tout le monde sortira,
Sinon que la maquerelle,
Qui veut estre en la ruelle
Pour oüir s'elle crîra.

Enfans, semez les noisetes,
Chantez la chanson, fillettes,
Fillettes chantez bien haut:
L'espouse n'est pas pucelle,
C'est tout vn, elle est femelle;
C'est la chanson qu'il leur faut.
Si tu y viens, Hymenee,
Mets toy sous la cheminee,
Et hurle ce triste son:
L'Espouse n'est pas pucelle,
C'est tout vn, elle est femelle;
C'est iustement leur chanson.
N'y allume point de cierge,
Hymen, elle n'est pas vierge:
Apporte tant seulement
Vne lanterne de corne,
Et autour de leur lict corne
Ce son effroyablement:
L'Espouse n'est pas pucelle,
C'est tout vn, elle est femelle,
Encor' est-il trop heureux:
Vn gibet, vne potence
Deust estre la recompense
D'vn traistre si malheureux.

VERS DE L'EMPEREVR ADRIAN, QV'IL FIT en mourant.

ANIMVLA BLANDVLA, &c.

AMelette doucelette,
Vagabonde, ioliette

Hoſteſſe de ce mien corps,
Ma chere compagnelette
Où, quand tu ſeras dehors,
Iras-tu mignardelette?
Deſſus les froidelets bords,
Aſprelets, nuds, paliſſans;
Et de frimats roidiſſans.
Là, pauurelette & blafarde,
Tu ne ſeras plus gaillarde.

SVR OSTANDE.

PEtit bout de rivage & vray clapier de terre,
Theatre des efforts & des ruſes de guerre,
De tant de nations ſanglant aheurtement,
De l'honneur Martial horrible esbatement,
Eſcole de vertu, maiſtreſſe d'artifices,
Merueille des combats, gloire des exercices,
Sur toy les Rois ont l'œil, & ton courage altier
Et ta douteuſe fin regarde vn monde entier.

Et vous, Chefs reſolus, l'vn à le bien deffendre,
L'autre à bien l'attaquer: Qui ne vous pouuez rendre
Au mal, à la fatigue, au froid, au chaud; Quel bout
Flatte voſtre trauail, pour en venir à bout?

Aſſiegeur, quoy? la terre a t'elle dans ſes mines
Du fer encor' pour toy, dans ſes bois des faſcines,
Dans ſes veines du ſoulfre & du ſalpeſtre aſſez
Pour forcer ces rempars tant de fois terraſſez?

Quoy, ville, reſtes-tu? n'a peu encor' Neptune
Abyſmer ſous ſes flots & ton ſable & ta dune?
Et le tonnerre fier de cent mille canons
Broyer tes boulevars timbrez de gonfanons?

Respires-tu encor', prens-tu haleine encore
Dedans l'air pestilent qui tes hommes devore ?
Le miracle est du ciel : Car du ciel, non d'ailleurs,
Remedes inouïs viennent à tes langueurs.
Le canon assiegeur tirant sans interuale
Ses boulets contre toy, te fait de mainte bale
Des murailles de fer. Quoy ? La mer mesmement
Te porte sur son dos le solide element ,
Supplee à ton defaut, t'ennoye de la terre
Sur ses eaux pour fournir à l'honneur de ta guerre.
Qui vit iamais tel cas, que la terre eust besoin
De mendier par mer de la terre si loin ?
Ostande, ie te vante & di la nompareille ,
Des merueilles tu es, sans doute, la merueille.

IMITATION DE LVCILLIVS.

VN ligueur regardant contre vne paroy peindre
La bataille d'Yury, et comme les Royaux
Coupoiẽt bras, rõpoient teste à ses gens sans se feindre
Telle frayeur saisit ce magnanime Heros,
Qu'il cria : Ie me rẽ, mes amis ie vous prie
Prenez moy à rançon. Et tant qu'il peut s'escrie:
Qu'on le face penser. Puis tousiours hors de soy ,
Ie poiray ma rançon, mes amis, ie la doy.

D'autheur incertain.

L'Homme deux fois se iette en l'abysme profond
Qui sa femme estant morte en prend vne second

De Leonidas.

CRoſſon la vieille yurogne & touſiours alteree,
Sous des pots, ſous des brocs eſt icy enterree:
on tant aimé goublet eſt aupres d'elle mis.
on regret n'eſt pas là de parens ny d'amis:
e deſpit ſeulement de dueil l'ame luy perce,
Que ſon goublet eſt vuide & que rien on n'y verſe.

De Bianor.

C'Eſt icy d'Arion l'image delectable,
Et de qui le ſauua par force de nager:
Les poiſſons ont de nous pitié, dit ceſte fable,
Et les hommes cruels nous veulent eſgorger.

De la maiſon d'vn pauure.

De Iuhan.

LArrons, allez ailleurs, paſſez,
La pauureté me garde aſſez.

Imitation de Philippus.

CCorſelets, morions, hallebardes & piques,
Lances et courtelas, nous ſommes les reliques
Des batailles d'Yury, d'Arques & de Coutras;
Dans les vns font leurs nids les ſouris & les rats,
Sur les autres on voit filer les araignees;
Cela vient du bien faict des armes fortunees
Du belliqueux HENRY, qui la France a remis,
En paſſant ſur le ventre à tous ſes ennemis.

De Macedonius.

VN faſcheux Medecin me vit eſtant malade,
Et du premier abord me deffendit le vin;
Fadas qui ne ſçauoit que l'eau rend le cœur vain,
Et ſans le bon Bacchus que le Poëte eſt fade.

Pour le tombeau de Ioſeph de l'Eſcale, fils de Iules Ceſar de l'Eſcale.

LE ſçauoir eſt monté à la cime fatale
De ſa iuſte hauteur. Perſonne deſormais
N'eſpere d'y monter, le tout-docte l'ESCALE
En a tiré l'eſchelle apres luy pour iamais,
Et n'a laiſſé perſonne en ſçauoir qui l'eſgale.

SVR LES VERS MESVREZ.

IAuroy' bon beſoin d'vn puiſſant protecteur en ceſte maniere de vers: que di-je d'vn? mais de pluſieurs. Et où les prendre? Rapin n'eſt plus, auec qui ie donnois au trauers des bandes, ennemis. Monſieur de la Noüe me reſtoit,

duquel i'auois assez, si Dieu ne l'eust re-
tiré. Et c'estoit à luy à qui ie m'adres-
soy' pour estre à couuert. Deffendu par
luy, ie n'auois occasion de craindre per-
sonne, encore que ie ne combatisse sur
mon fumier, comme on dit, mais en
terre estrangere. Car ceci, quoy qu'en
François, n'est reputé de la France, où
les vns s'estouppét les oreilles ne disans
mot, les autres sont si pleins de paroles
infectes, qu'il est malaisé d'auoir bon e-
stomac aupres d'eux. Et i'auois vn bon
preseruatif en sa deffense & protection.
Ie ne laisse pourtant de les hazarder, re-
priant, lecteur, de les receuoir & voir
en toute douceur & benignité.

ODES EN VERS MESVREZ ET RIMEZ.

ODE I.

LES DEVX PREMIERS VERS SONT Aſclepiades Choriambiques, le troiſieſme Pherecratien, & le quatrieſme Glyconiqùe ; comme en Horace liure 1. Ode.

⏑ –
– – ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑
⏑
– – ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑

⏑
– – ⏑⏑ – ⏑⏑
–
– – ⏑⏑ – ⏑⏑

EN mes plus ieunes ans quand l'eſguillon ſacré
Des neuf ſœurs me piquoit, lors que me vint à gré
D'oſer prendre le plaiſir
Qui vient du ſtudieux deſir:

Phœbus qui ſur Aon fait ſa demeure, m'eut
Pour diſciple, le cœur & le vouloir m'eſmeut
Par l'oreille me ſurprit,
Mes ſens doux tyran entreprit.
M'oſta d'Hipocrates les lucratifs ſecrets,
M'oſta Iuſtinian, m'oſta Ieroſme apres.
Comme au charme de Circé
Dans ſes laqs ie fus enlacé.
Les torrens de la voix d'vn ſonneur Angeuin
M'entrainoient à le ſuiure, & le fredon diuin
D'vn grand Poëte qui chantoit,
Sur ſon Loir mon amour flatoit.
Vn long temps i'imitay plein de penible ſoin
Leurs tons, & le gaſouil du demi-fleuue Loin
Au grand Loire ie fis voir,
Et puis au magnifique Loir.
Mais voicy la nouuelle aux eſlerons legers
Qui dit, qu'vn de Baïf plus braue, monſtre ouuerts
Les ſentiers que le Grec tint,
Et qu'apres le Romain retint.
Qu'il ſuit & la cadence & le ſtyle & le ſon
Des anciens meſurez, qu'il ioüe à leur façon,
Son cours large reſerrant
Es bords d'vn plus eſtroit courant.
D'vn tant braue deſſein tout le courage eſpris
I'oſte & chaſſe la rime, & curieux me pris
Au train hardi cadancé
Du tant docte Baïf tracé.
Lors au court Epigramme au ſel amer piquant,
Puis ſur l'ode de ton plus releué vaquant,
Sur mon ciſtre ie chantois
Et Dieux & demi-Dieux & Rois.

Quoy? i'osoy' le cothurne, et l'eschafaut prestant
Mes pieds aux brodequins desia m'alloit flatant,
Quand mon chant de nouueau pris
Du grand Beze se vit repris.
Il'blasmoit la superbe & la presomption,
Detestoit la rudesse & la dimension,
Condamnoit la nouueauté
D'vn art tant follement traité.
Qui n'eust creu ceſt oracle? et qui à ceſte fois
Eust osé n'escouter ceſte seuere voix?
Qui sous tant braue barpeur
N'eust presté l'oreille et le cœur?
Puis Bartas par apres mon studieux soustien,
Puis l'honneur d'Helicõ mon doux-floraut Chrestien
M'entrainerent à leur part
Pour laisser Baïf et son art.
Ces grands, ces esclairans, ces lumineux fanaus
Du mont sainct doublement, astre' brillans et beaux
Blasmoient encore bien plus
Ces nombreux mesurez abus.
Leur risee me fit laisser auec desdain
Mes neufs tons tout à faict, & me remit soudain
Prest d'estre encore des leur
Au trac large du vieil rimeur.
I'ay l'expert Ithaquois en cela pour tesmoin
En deux fois douze chants. dont le penible soin
Quand mon chant le repassa
En France, vn trophee en dressa.
Tant qu'vn docte Rapin par le vouloir du ciel
M'est venu de nouueau rendre le gouſt du miel
Par simplesse delaiſſé,
Qu'en ieune aage i'auoy' sucé.

Luy Pindare nouueau d'vn mode Dirceen,
En France ores guidant l'archet Horatien,
A d'Antoine reformez
Les tons rudes & mal limez.
Son flambeau me reſclaire en ce nouueau chemin,
Son doux pouce r'anime & ma lyre & ma main,
Tant ſon plectre de haut prix
Par l'oreille le cœur m'a pris.

ODE II.

Imitation d'Horace.

Le vers premier eſt Iambique trimetre, le ſecond eſt Iambique dimetre.

⏑ – ⏑ – ⏑ –
– ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –

⏑ – ⏑
– ⏑ – ⏑ – ⏑ –

HEureux qui aux chãps met la cour à nõchaloir,
Et comme nos parens premiers
Labeure luy meſme, & ſa terre faict valoir,
Sergeans ne craint ny vſuriers.
Au camp le tambour ſon ſommeil ne trouble pas,
La mer ne luy faict point de peur,
Il fuit du parquet les rumeurs & les debats,
Ne voit ne Roy ny Empereur.
Son plaiſir eſt donc à plier bien proprement
Sa vigne à quelque baſton haut:
Ou bien regarder ſes omailles fraiſchement

Dans vn valon de peur du chaut.
En main la serpette, en sciant les sauuageons;
Dessus de plus doux en remet:
Il serre son miel, il nettoye ses pigeons,
Ou ses brebis en Iuin deuest.
Il cueille ses fruicts (mais de quel contentement!)
Et ses raisins & doux & meurs,
Dont il te rend grace & te mercie humblement,
O Dieu, de tes biens & faueurs.
Repose tantost sous le frais d'vn chesne vieux,
Tantost sur vn pré verdelet:
Tandis le ruisseau murmurant court gracieux,
Puis il va prendre l'oyselet.
Apres, le doux bruict d'vne source sautelant
Endort son œil souuentefois.
Mais quand l'hyuernal Iuppiter negeant, gelant
Despouille les honneurs du bois,
Le lieure craintif au trac il suit au trauers
Des tailles & du champ negeux:
Ou tendre s'en va ses gluons, & laqs diuers
Aux merles és bois ombrageux:
Ou sur le marchais en tirant le gay canard
Retourne content au logis.
Qui parmi ces biens n'aura l'esprit tout gaillard
Et plein de plaisirs infinis?
Si, outre ces biens, vne femme en mesnageant
Portoit sa part de son labeur,
Et chaste son train & sa peine partageant
Accompagnoit ce sien bon-heur!
Soigneuse portant force bois sec dans le feu,
Alors que tout las il reuient,
Son manger appreste & bon & qui couste peu:

Du vin qui dans ſa vigne viene
Luy verſe, s'en va elle meſme dans le toict
Le pis de ſes brebis ſecher.
Non, tout le poiſſon, tout ce qu'au marché ſe voit
Plus exquis & plus rare & cher,
Lamproye, turbot, & ſole, & truite & broche,
A mon palais n'ont tant de gouſt,
Perdrix ne faiſans, francolins, deſquels l'achet
Eſt tant peſant, ſi cher le couſt,
N'ont tant de douceur, tant ne ſont voluptueux,
Que m'eſt la chaſtaigne & la noix,
L'eſcargot en Mars dans ſon haubert tortueux,
Ou bien le champignon du bois,
Ou bien le cheureau dont ia ſort le cornichon,
Qui tendre ſucce encor le pis.
Quel plaiſir au ſoir en pelant le gras cochon
De voir retourner ſes brebis!
Le ſoc à l'enuers s'en venir tout lentement
Ses bœufs la teſte contre-bas,
Et s'en retourner ſes valets tout doucement
Au ſoir reprendre leur repas!
Ia les Matthieus faux, Guidor nain, gean Refiey
Payſans, oyans ma douce voix,
De leurs tenanciers leurs deniers ont pris d'hier,
Pour rançonner mieux l'autre mois.

ODE III.

Saphique comme la ſeconde.

A Monſieur de l'Iſle G.

L'Iſle, vien t'en voir de la Cour le pourtraict,
Au naïf s'en veux tirer vn petit traict:
Car de ſuiure en tout ce ſujet de cent ans
Ore' ie n'entans.

Gens de nom courtois, l'apparence gardans,
Au beſoin trompeurs: de parole abondans,
Mais d'effects, tous nuds: à l'eſpreuue menteurs,
Au dire vanteurs.

Gens de nul plaiſir, deſpouillez de tout poinct
D'ame, gens ſans foy, d'amitié n'ayans point,
Gens de miel tres-doux à la bouche, & au cœur
Aigre' de ranceur.

Au dehors tranquils, ce qui eſt là enclos
Plus vagant & plus agité que les flots,
Pleins d'accort courtois, & de cœurs & d'eſprits
D'enuie remplis.

Leur regard eſt droit, de trauers le penſer,
En riant ils ſont reſolus d'offenſer:
Pren alors tant moins d'aſſeurance en eux tous,
Plus le dire eſt doux.

Vertu n'eſt rien plus que vice en leur endroit,
Bonté eſt ſimpleſſe, & ſottiſe aller droit:
Fraude c'eſt eſprit, l'innocence & douceur
Faute de grand cœur.

C'eſt à faire aux ſots de tenir le ſerment,
Craindre Dieu n'eſt rien que friuole tourment,

Songe fantastic, sotte crainte d'esprits
Digne de mespris.
Larrecin, mensonge & outrage & ennuy,
Troistre ses grandeurs de la perte d'autruy,
Voila les vertus de la gent qui és Cours
Employe ses iours.
Aage, ny respect, ny merite, ny rang,
Honte, foy promise, alliance, ny sang
N'ont là force aucune, & là perd la candeur
Toute sa splendeur.
Somme, rien n'est tant venerable, tant sainct,
Qu'il ne soit en Cour violé de tout poinct,
Pour l'honneur, pour l'or, qui là marchent vn train
Sans bride & sans frein.
Double but des gens de la Cour, ne pensans
Rien qu'à leurs grandeurs, l'auarice pressans,
Tant l'amour d'vn feu, double feu qui les suit,
Les seche & les cuit.
Qui là non rompu, ne madré va haussant
Sur le front empreint cela qu'il va pensant,
Porte ouuert son cœur, qui ne peut desguiser.
Et ne se priser.
Des matois, des fins la butte il se verra,
L'enuieux sur luy sa sagette asserra
Ceinte iusqu'au bout de son orde poison,
Et de sa trahison.

ODE IV.

A Monsieur des Portes Abbé de Tiron, sur sa version des Pseaumes.

De mesmes vers que la deuxiesme.

QVels accords aux sons de ce Roy respondans?
Quelle note exquise imitant sa chanson?
Quels essais leurs tons à sa lyre accordans
Font ce royal son?
Sont-ce pas les vers de ce chantre parfaict,
Dont le miel les cœurs de la France adoucit?
Dont l'esclair luisant l'orage ord et infect
Chasse & esclaircit?
Grand Tiron, tes vers cy devant respandus
Par la France, ont ceint de couronne ton front,
Aussi les lauriers à ta gloire rendus
Onc ne defandront.
Mais de ces saincts chants le renom de tout poinct
Dans le ciel ton los memorable a monté,
Ton Soleil aux feux de l'olympe a conioinct
L'or de sa clarté.
Aussi ny laurier, ny lyerre n'ont pas
Force assez pour d'eux ta loüange borner;
Et le myrte est trop mesprisable, & trop bas
Pour ta lyre orner:
C'est de feux astrez et d'estoilles encor
Qu'en triomphe il faut ta couronne remplir,
Car ta harpe au ciel esclatante plus qu'or
Monte s'accomplir.

ODE V.

Sur le trespas de N. Rapin grand Preuost de la Connestablie de France.

Les deux premiers vers sont dactiliques Alcaïques, le troisiesme Iambique Archilochien, le quatriesme dactilique Alcaïque: comme en Horace liure 1. ode IX.

IE romps ma pandore, & ne la monte plus
A l'ancien ton des Venusins accords:
Ie quitte mon vieux lut remis sus;
Puis que Rapin se trouue entre les morts.
Rapin, que d'vn plaint trop rudement recens
Ie pleure sans fin. Meu de ce triste son
Ie chante: Adieu vers, grace, & accens,
Nombre, cadance, & mesure & chanson.
Qui plus deuant moy pour guide marchera,
Pour vaincre l'orgueil & le moqueur mespris?
Qui digne flambeau plus me luira
Sur le nouueau du chemin qu'auions pris?
Marchant auec luy sous son heureux regard,
L'abbay du vulgaire onc ne me fit de peur:
Et haut ie marchay sous l'estendart
D'vn guide tel, braue, fort & vainqueur.
Mais ores mon lut languit, & noir de dueil
Se voile d'vn crespe en sa misere pris:
Sa gloire! helas, gist dans le cercueil:
Et son honneur le sepulcre a surpris.

Que di-je surpris ? Non, le sepulcre noir
Sa gloire n'enterre, et son honneur iamais
Ne meurt. Rapin vit, et se faict voir
Victorieux de l'effort de ses traits.
Là haut triomphant il se ioüe, il s'esbat,
M'appelle, m'exhorte, & me redonne cœur:
M'enioint de poursuyure, et du combat
Il me promet le lyerre vainqueur.
Sus donc, repren cœur en ce chemin recent
Mon luc, repoursuy vn si celebre son:
Chantons, reuien vers, grace, & accent,
Nombre, cadance, et mesure & chanson.

ODE VI.

De mesmes vers que la troisiesme.

SOus le ioug en fin le taureau le plus fier
Ploye bas son col, va la teste courbant:
Et la goutte en fin de la tuille tombant
Perce le cartier.
Par le temps on voit le cheual se dompter
Sous le maistre expert, & de crainte des coups
Sous le frein en fin reduict, se fait doux,
Souffre se monter.
Par le temps en fin le lion desrompant
Chaisnes & cordeaux, de fureur, de fierté,
Est apprivoisé, se reduict, sa dûrté
Humble destrempant.
Quelque beste en fin que ce soit que transmet
L'Inde, peut sentir de la main la douceur,
Sous le doigt les feux assoupit de son cœur,
Prendre se permet.

C'eſt le temps qui faict que la grappe groſſit
Et ſa peau remplit, que le verjus en fin
Prend le pourpre exquis de Tyr, & de doux vin
S'enfle et ſe noircit.

C'eſt le temps qui faict que le grain ſe pourrit,
Puis ſe germe, & puis ſe tale, et ſe hauſſant
Faict l'eſpic tant blond, qui de grain ſe preſſant
S'enfle & ſe nourrit.

Par le temps les fruicts de ſaueur ſe font doux,
Par le temps en fin le pepin ſe groſſit,
Et ſe fait grand arbre, & s'accroiſt, & durcit,
Et ne plie aux coups.

Il mine, il rend foible à la fin la durté
Et le fer des ſocs, le rocher ſe corrompt,
Et n'a aux grands chocs de ſa force nul mont
Onque' reſiſté.

Par le laps des temps le chagrin s'amoindrit,
Par le temps l'ennuy, ce dit-on, ſe rompt tout,
Et le courroux fier qui dedans le cœur boult
Auſſi s'attendrit.

Bref le temps rompt tout, mine tout, va ſerrant
Tous deſſous ſes loix, & deſſous le cours ſien,
En mon endroit ſeul ſon aſſaut ne peut rien,
Rien ſon effort grand.

Il ne peut dompter ma cruelle langueur,
Il ne peut charmer ma clameur de tout poinct,
Contre les tourmens de mon ame n'eſt point
Forte ſa langueur.

Sous le fleau deux fois le ſegle & le froment
Ont craqué: deux fois, Denis, on t'a veu meur,
Et mon œil ſans pleurs ne ſe voit, ne mon cœur
Calme de tourments.

Plus ie vay, tant plus ma douleur me pressant
Au desespoir seul me meine & me conduict,
Auſsi plus mon plaint de qui tout retentit
Hausse son accent.
Car ie suis laissé de ma chere Phyllis,
D'elle n'ay plus rien que ce triste cercueil,
Où ie vay verser miserable Et en dueil
Ces palissans lis.
Pour iamais mon pleur sera mon reconfort,
Seul soulas, seul bien que mon ame prendra,
Seulement mon mal moderé se verra
Quand ie seray mort.

EPIGRAMMES EN VERS MESVREZ.

A M. Rapin.

I.

DOcte Rapin, qui sçais marier les armes & les loix,
Les dire, les pratiquer, maintenir, & celebrer.
Voy ce que i'ay de nouueau chãté sur l'orgue cadancé,
Voy les tons que i'auois en ma ieunesse quittez.
En ce chemin par toy ie reuiens, tu me pousses à tenter
Ces nombreux manimens & la rimaille quiter.
Vien me defendre auſsi des traits & du blasme detracteur,
Chasse le peuple ignorant, & le superbe moqueur.
Car ie ne crain, par toy soustenu, ne le frõcé Aristarc,
Ny le critic Censeur, ny le Zoïle moqueur.

Sur la conſeruation de la vie du Roy, ayant eſté en grand danger.

II.

IO la France renaiſt, et le Roy reuit, ïo que chanté
Soit à iamais & le bras et la defenſe de Dieu.
France mouroit, et le Roy periſſoit. Dieu ſauue le
ſainct Lis,
Dieu conſerue le Roy. Io la France renaiſt.
Dieu a tiré l'vn & l'autre de mort: qu'on chante ce
bien-faict,
Dieu conſerue le Roy, Dieu fauoriſe l'Eſtat.
Io que lon bruſle à Dieu & mille encens & mille
parfums,
Et ce rachat, ce ſecours ſoit memorable à iamais.
Qu'on ne ſe laſſe iamais de ce mot. Dieu tire du
tombeau,
Dieu reſſuſcite de mort, & le royaume & le Roy.

III.

BIen que le tort que la Parque me faict, l'angoiſſe
& la langueur, (gueur,
Sans fin ſoient m'attaquans d'aſpre & ſeuere ri-
On ne me voit pourtant le ſecours de la Muſe deteſter,
Lors que ſa douce fureur vient ma miſere flatter,
Lors à ce doux plaiſir ie me rens: Et ſans ce reconfort
Déslong temps ie ſeroy' triſte joüet de la mort.

Du poinct du iour. IV.

NVict faſcheuſe va t'en, car bien toſt viendra le
beau iour.

L'aube paroiſt au ciel gaye de iaune retour.

L'image dans l'eau. V.

L'*Onde ta forme te rend, & te peint meſme en la regardant,*
Comme le clair du miroir faict la figure reuoir.

L'arc au ciel. VI.

D'*Ans le nuage aquatic quand Phœbus darde ſa ſplendeur,*
Iris veſt ſa chemiſe en variable couleur.

Le Printemps. VII.

AV *Printemps Flore' ouure le ſein, nous donne de ſes fleurs (odeurs.*
Mille nouueaux affiquets, mille bouquets, mille

L'Eſté. VIII.

LOrs *qu'en Eſté tout grille de chaud, on fauche la moiſſon,*
Lors la fconde Ceres paye ſa chere façon.

L'Automne. IX.

VOicy *le rouge Automne qui ſon ſoul mange des raiſins,*
Donne ce temps pendant pleine la cuue de vins.

L'Hyuer. X.

VOicy *l'Hyuer friſſonant, il tend aux merles & pinſons. (de glaçons.*
Mouſtache, barbe & cheueux blancs de neige &

De la langue. XI.

LAngue *tu vaus beaucoup, qui harangue eſt digne d'honeur grand,*
Mais qui te ſçait retenir plus que loüable ſe rend.

D'vn pauure & amoureux. XII.

PAuure ie suis & bruſle d'amour, cruel & double deſtin!
Pource que plus que l'amour m'eſt tolerable la (faim.

Le roſſignol. XIII.

POur mon honeur violé les bois i'eſſourde de mes cris,
Ore' bauard oyſeau, fille muette iadis.

Du cholere. XIV.

L'Homme cholere n'a rien qui ne ſoit & danger & horreur,
Car bleſſeure eſt ſon bras, & ſa parole fureur.

D'Archimedes. XV.

ARchimedes comprend terre, air, les ondes & les cieux,
Dans le petit contour d'vn globe indicieux.

Le fleuue glacé. XVI.

OV la nacelle voguoit, le peſant char viſte va roulant,
Tant de la Seine le cours ſerre le froid violant.

XVII.

RIen n'eſt intolerable au prix d'vn perdu remoté,
Vn glorieux ignorant, d'vn miſerable flaté.

Du ſermẽt des amoureux. XVIII.

QVelle la foy de l'amant qui la iure en ſon feu le preſſant,
Telle la donne la mer, telle la ſouffle le vent.

Du Nil. XIX.

SAns la pluye, & le tonerre du ciel, Ægypte t'inondant
Plein de profit ie te ſers d'onde, de graiſſe, de vent

Du porc eſpic. XX.

SVis-ie ataqué? ie ne vay pas loin, & n'ay ſouc beaucoup,
En moy-meſme ie pren l'arc, la ſagette, & le coup

Virgile. XXI.

PAſtre, metais, guerrier, i'ay peu, i'ay fendu & dompté,
Cheure', ſillõs, ennemis, d'herbe, de ſoc, de la main

De l'aymant. XXII.

QVoi que ie ſoy' ſans vive couleur, noir, ſombre vil aymant,
Si paſſay-ie ſaphirs, & rubis, & diamant.

Le Phœnix. XXIII.

D'Autre vivant que de moy ie ne tiens vie, & lors que ie m'enfuis
Et treſpaſſe, de moy fils, pere, & mere ie ſuis.

XXIV.

L'OEil droit manque à Hylas, & du gauche A minde ne voit pas,
Sans cela beaux tous deux, beaux frere & ſœ comme Dieux. (tie
Beau fils, outre le ſien que ta ſœur prenne encore i' a
Vous eſtes Dieux devenus, toy l'Amour, elle Venu

D

De l'horologe de sable. XXV.

TOut ce sable enfermé qui va l'heure au verre
remarquant,
Et ce chemin si estroit court & recourt si souuent
Fut iadis Alcippus: qui voyant les yeux de Lycôris
Brûla pour eux, & par eux cendre legere deuint.
Cẽdre qui n'as de repos, cõme toy sans cesse se tournẽt
Les miserables amans n'ont ny arrest ny repos.

Hermaphroditus. XXVI.

LOrs que ma mere enceinte de moy au ventre
me portoit,
Elle requit les Dieux luy dire quel ie serois.
Phœbe respõd, vn fils; Mars vne fille; vn neutre Iunõ.
Puis au monde venant Hermaphrodite ie fus.
I'enquestant de ma mort, l'vn on redit; Il sera pendu.
Mars tué, Phœbe noyé: Puis l'vn & l'autre
m'auint.
Sur le fleuue est vn arbre, i'y monte: l'épee me tombe
Par malheur, & le malheur faict que ie tombe
dessus.
L'arbre le pied m'empestre, ma teste en l'onde se plon-
ge:
Dont tué, pendu, noyé, femme, home, & neutre
ie fus.

XXVII.

QVand Teucer laissoit Salamine & son pere
faschẽ,
Il se ceignit toutefois d'orme & de pampre le frõt.
Et puis encourageant ses gens, ô braues & hardis.
Et qui auez pour moy tant de trauerse souffert,
Qu'on chasse loin le soucy, qu'on boiue, & qu'on face
carrous,

L'eau me reprendra demain dés que repoindra le
iour.

D'Euryale. XXVIII.

VOicy, ie ſuis, c'eſt moy. Sur moy voſtre ire retour-
nez
O Rutuloïs, tout vient, toute la faute de moy.
Rien de cetui-cy ne viĕt, ne l'a peu, ny meſme l'a oſé;
Flambeaux vous le ſçauez, & s'en ateſte le ciel:
Ainſi crioit Niſus pour ſauuer ſon cher ami pris,
Et ſe iettoit à la mort pour le tirer de la mort.

XXIX.

DEmophoon de Rhodompe voguant à la veüe de
Phyllis
Traiſtre ſa voile aux vens & ſa parole dona.
O deloyal, ce dit-elle mourant, quand il ne reuint pas,
Ton bac manque de vent & ta promeſſe de foy.

XXX.

AIns que Paris d'Oenone oublieux puiſſe en vie
reſter,
Cõtre ta ſource plutoſt Xãthe retourne à rebours.
Xanthe retourne à rebours, vous eaux à la ſource re-
montez,
Puis que Paris deloyal peut ſon amante quiter.

XXXI.

ON m'oſte, Hypſipilé, ſi iamais ie retourne deuers
toy
Ton mary comme ie parts, ton mary veux-ie venir.
Sur ce propos Iaſon partit, ſon voile le vent prit,
Et d'vn meſme ſouſler fit ſa parole voler.

XXXII.

LOrs que l'inexorable Æné, dit Dido, me laissoit.
Il laissoit de ma mort et l'outil et le suiet.

XXXIII.

PYrrhus à force me tient, ton honeur brave: Ainsi à nous deux
Touche le sort: Vien donc, venge l'outrage comun.
Venge le sang. Nous eusmes Atreus grand pere de tous deux,
Et ton espouse n'etant, encore suis-ie ta sœur.
Ceux que lioient Hymenee & le sang, vn traistre delîra?
Frere deliure ta sœur, sauue ta femme mary.
Hermione en ces mots se plaignant au gentil Oreste,
Pour l'émouuoir tãt plus d'vn double nom l'apeloit.

XXXIV.

CEnt ennemis, cent monstres hydeux, non, Iune, ne t'ont peu (vaincq.
Vaincre, Hercule, & l'amour garçon aueugle te
Victorieux tu reuiens des serpens, des hydres âffreux,
Mais tu ne peux réchaper l'affre venin de l'amour. (doigts,
Ores tu as la quenouille, & tu filé la laine de tes
Toy qui soutins cy-deuant sur ton épaule le ciel.
Pour le depit qu'Hercule Iolé fit monter à son lict,
Ces mots au demi Dieu Deïanire escriuoit.

XXXV.

LOrs que le traistre Thesee Ariadne' en Naxe delaissa,
On dit qu'elle croioit: Tourne ta voile, Thesé,

Tourne ta voile & revien. Si plustost s'expire, qu

mes os

Soient & ma cẽdre au moins dãs ta nauire recen

XXXVI.

EN l'vne main le poignard, en l'autre la plume

de ces deux

Quand l'vne t'aura escrit, l'autre me tûra soudain

C'est de Canace la fin, de ta sœur, de ta fame l

pourtrait,

Elle escrivoit ces mots, preste à se faire mourir.

XXXVII.

IAson fausſa sa foy de retour du voyage de Colchos

Et Medee & son amour ingrat & traistre oublia

Dieu voit il, ce dit-elle, ce fait sans perdre cét ingrat

Mais moy, pour dire mieux, qu'ay-ie de mieux

merité? (*ermani*

Puissions-nous recevoir tous deux & la peine & l

Toy de ta fraude, meschant, moy de mon impieté.

XXXVIII.

LAodamie de Protesilae soucieuse s'atristoit,

Car ce depart malheureux luy presageoit d

malheur:

Aulide vous retenant, ô Grecs, veut dire retournez

Las! ce dit-elle, n'ayez nulle fiance à la mer:

Æole vous amoneste & retient les rénes à ses vents;

Quelle fureur? quel mal? Protesilaë revien:

Ou si tu vas, ne descen le premier: & sage te gardan

Aye memoire de toy, aye memoire de moy.

XXXIX.

LOrs que le vent & quel'onde au triste Leandre

s'opposoient,

Il ſoupiroit ſurpris d'impatience & d'amour.
Tẽts, ceſſez, vn peu de repit, que ie paſſe ie vous pry°,
Puis rauagez & ſouflez quand ie ſeray de delà.
Mais rauagez. Bien toſt le hazard dans Seſte me
rendra,
Où les eaux noyeront & ma vie & mon amour.

XL.

ROy de la mer, qui dans le profond de ton onde
reſſentu
Par cy-deuant de l'amour l'arc, la ſagette & le feu,
Las! fauoriſe Leandre, l'amour le meine: & ne trou-
ble ainſi
En remuant tes eaux mon deſir & ſon amour.
Sauue l'amante & l'amant. S'il fait naufrage, ie
mourray,
Mais ſa priere à pitié l'onde cruelle n'emeut.

XLI.

L'Archere Phœbé & l'archer Amour ſont cauſe
de nos maux;
Elle de tes langueurs, luy de ma griefue douleur.
Mais à Diane tu es pariure & rebelle, Cydippé,
Et ton Aconce obeït ferme & fidele à l'amour.
Veux tu reuiure? Rapaiſe Diane, & chãge de dureté,
Et ta rudeſſe ne ſoit cauſe de double treſpas.

XLII.

MEure ſoudain qui me lit. Reſcry cela: fors que
ce vers ſeul;
I'ay ſuſpect & ie crain tout ce qui vient de ta part.
Voy ma couleur, biẽ toſt tu diras, ie te quitte de ſermẽt,
Et tu me renuoyras autre façon de iurer. (lict,
Il ne me faut cy apres que le bois d'vne biere pour vn

Et que le cierge de mort chãge la torche d'Hymen.

XLIII.

NOn, *ie ne veux que tu m'aimes, Phaon, mais*
soufre que Saphon
T'aime, reuien seulement, & que ie bruſle de toy.
Pauure! le vẽt emporte ma voix. Mais prẽne ce vẽt-là
Et ta nauire & toy, et me raporte ma voix.
Tourne ta voile, il donra dedãs, Cytheree la tiendra:
Elle qui vient de la mer, douce te rendra la mer.

XLIV.

PErce *ton arc toute choſe, le mien transpercera*
ton cœur, (*main.*
Phœbe', & ne faut que ta main ainſi mepriſe ma
Ainſi le vainqueur Amour rembarra le vaincu
Apollon,
Pire dragon que n'étoit l'autre que Phœbé tua.

XLV.

QVand *Pan pour ſa Syringne ne tint & ne baiſa que des ioncs,*
Et qu'il ouït là dedans quelque ſon harmonieux:
Les rozeaux en s'entrechoquãs au ſouffle de ſes pleints,
Rendre aux vents l'écoutans vn pitoyable ſoupir.
Lors tout é ris du nouueau de ce ſon; tel langage auec
toy
En baiſant, ce dit-il, Nymphe, à iamais me ſera.

XLVI.

HA *ie me ſens changer de nature, ma forme ſe*
tourner, (*cours*
L'herbe me plaiſt, & à bonds parmi la pleine ie
Sur quatre pieds, & couuerte de poil, mes ongles épaiſ-
ſir:

Desia la voix me defaut, vrayement ie deuiens.
Mon pere n'eſt que my-homme cheual, nous faut-il auoir pis?
En ces mots de ſa forme Ocyroé ſe douloit.

XLVII.

QVand Cadmus ſes gens maſſacrez par l'horrible ſerpent
Vit par terre couchez pleins de bleſſeure & de ſãg,
Ou de ce mortel afrõt, ce dit-il, vengeãce ie prendrai,
Ou ie ſeray bien toſt compagnon en cete mort.

XLVIII.

ACtæon ſe voyant par ſes chiẽs rõpre & demẽbrer,
Euſt voulu en ce malheur dire ce mot ſeulemẽt;
C'eſt moy Actæon, ie le ſuis, voſtre maiſtre cognoiſſez,
Mais à ſa langue ce mot oncque ne put ſe lier.

XLIX.

ON dit qu'vne de tant que le beau Narciſſe mepriſa
Dit les mains au ciel pleine de pleurs elevant:
Face le ciel qu'vn iour ce cruel deperiſſe de quelcun,
Et que de ſes brandons il ne ioüiſſe iamais.

L.

O miſerable, ie bruſle de moy, moy meſme me pourſuy,
Mon feu i'atiſe dehors, & ie le porte dedans.
Las que feray-ie! Seray-ie prié? quoy donc, ie me prîray? (i'ay?
Puis à quel homme qu'à moy puis-ie prier ce que
) en vain (Narciſſe crioit) Narciſſe recerché,
Dans toy ſeul vit & meurt & ta vie & ton amour.

LI.

QVand Pentheus temeraire moqueur de la force de Bacchus,
Fut par Agaue, & sa tante Autoneé dechiré,
Tout trẽblant de la mort qui le pressoit, & se repẽtant
Il cria, mais trop tard, Euan, Iach', Euohé.
Autonoé d'vn bras, puis Ino de l'autre le tronqua,
Et de la teste sa mere en sa fureur le prina.

LV.

PYrame vit le robon de sa Thysbé rõpu & sanglãt,
Et pensant qu'elle fust proye de quelque lion,
Donc vne mort ensemble, dit-il, deux ames esteindra:
Et là dessus du pognard braue se perça le cœur.
Mais Thysbé de retour le voyãt sur l'herbe se pasmer,
Et ta main & ton amour t'ont, ce dit-elle, desfaict:
Mais ma main & mon amour t'ensuiuans aussi me perdront,
Et de ta mort à ce coup compagne & cause seray.
Lors le pognard encore fumant, courageuse se baissant
Elle prit, & se tuant chent toute morte dessus.

LVI.

CAdmus transformer se voyant, & d'homme se changer
En serpent, à sa femme Hermioné ainsi crioit.
Vien chere espouse & trop miserable: ô femme cepẽdãt
Qu'encore i'ay de la main, vien & me touche la main:
Ains que ie soy serpẽt tout à fait: il pensa dire encor',
Mais au lieu de crier, il ne faisoit que sifler.

Fin des Epigrammes.

PSEAVMES EN VERS MESVREZ.

PSEAVME I.

Les vers ſont choriambiques Aſclepiades, comme en Horace Ode 1. liu. 1.

⏑ – – ⏑⏑– –⏑⏑– ⏑–

Beatus vir qui non abijt, &c.

HEVREVX, *ſur tout heureux l'homme*
qui point ne ſuit
Les conſeils du méchant, l'homme qui
blaſme & fuit
Les pas des vicieux, & qui ne s'eſt aſſis
Sur les bancs du moqueur : mais qui de cœur raſſis
Garde & priſe de Dieu les ſacroſaincts decrets,
Nuict & iour meditant ſes prezieux ſecrets.
Comme vne ente qui prend force & acroiſſement
Au long d'vne belle eau, fructifie amplement
En ſaiſon propre & bonne, & vne point ne perd

En nul temps son honeur beau de fueilage verd,
Il verdira touiours, & de ce qu'il fera
Sans nul doute l'effect plein de bon heur sera.
Mais en trouble & malheur cherra le mal viuant.
Tel qu'en l'air le fetu touble agité du vent,
Tel qu'vn chaume leger d'vn rude tourbillon
Par les pleines epars Ceux qui de cœur felon
Par sentence & arrest iuste seront repris,
Au rang des aprouuez point ne seront escrits.
Car Dieu sonde & cognoist l'homme qui marche droit,
Aime & garde quiconque en sa promesse croit,
L'augmente & le beuit perpetuellement:
Mais l'iniuste qui faut continuellement
(Et n'est point penitent) en ruine il sera.
Et l'Arbitre du ciel grace ne luy fera.

PSEAV. II.

Quare fremuerunt gentes, &c.

Les trois premiers sont Saphiques, le quart Adonique, comme en Horace Ode 2. liu. 1.

3 -⏑ -- -⏑⏑ -⏑ --

⏑

4 -⏑⏑ --

QV'est-ce qu'ont les Gens à fremir, qui les ment?
Tout ce grãd cõplot, ce cry, qu'est-ce qu'il veut,
Et d'où vient encor' cet amas de mondains
Plein de propos vains?

Les Primats, les Rois de la terre amassez,
Contre Dieu sont-ils mutinez & haussez?
Les tyrans qu'ont-ils à dire & recercher
Contre son oinct cher?
Sus brisons, rompons ce fer, & de nos bras
(Disent-ils) ces ceps secoüons, iettons bas
Ces liens, cerchons, ce joug ainsi osté,
Nostre liberté.
Mais le fort des forts, qui se sied supernel
Sur le ciel, son sainct habitacle eternel,
Orra leur complot, le riant le verra
Et le detruira.
D'ire épris, flambant de seuere courroux,
Qu'est-ce Rois, quel bruict? & que conspirez-vous
Contre mon vray Roy que ie veux à plaisir
Prendre & me choisir?
Or ie l'ay choisi, de mon huyle plus sainct
L'ay sacré, d'vn beau diademe l'ay ceinct:
Par ma main son sceptre il a sur Sion pris,
Sceptre de grand prix.
Puis ce fort tournant sa parole vers luy,
Dit; tu es mon fils, & ie t'ay ce iourd'huy
Pour tel engendré, seulement requiers moy,
Et tu seras Roy:
Roy du monde entier Le pouuoir que prendras
Iusque sur les bords de la terre etendras,
Ploîra sous tes loix d'vn & d'autre quartier
Tout le peuple entier
Vne barre en main de fer on te verra,
Dont l'effort les forts & mutins derompra,
Russe aisément que l'ouurier de ses pots
Fait mille morceaux.

Donc Primats, donc Rois, aprenez, oyez moy.
Humbles en vos cœurs adorez ce grand Roy.
Pleins de ioye encor reverez-le craintifs,
Doux & attentifs.
Embrassez son fils, que l'homage soit fait
Ainsi qu'il conuient à ce Roy si parfaict,
Qu'il ne verse en fin sa fureur dessus vous
Et perissiez tous.
Autrement en bref sa cholere viendra.
Certes quand son bras le rebelle perdra,
L'homme heureux posant sa fiance sur luy
N'aura nul ennuy.

PSEAV. V.

Verba mea auribus percipe, &c.

Les deux premiers vers sont Choriambiq. Af-
clep. le troisiesme Pherecratien Heroïque, &
le quatriesme Glycon. Horace Ode 5. liu. 1.

2 – – ∪ ∪ – ∪ ∪ – ∪

3 – – ∪ ∪ – –

4 – – ∪ ∪ – ∪ –

MOn Dieu prête l'oreille, enten à ceste fois
Les plaintifs meditez en ma necessité,
Et sont preste ta bonté
Aux accents de ma triste voix.
Oy, mon Roy, ma clameur, vienne benignement

Sur

ſur ton ſerf ta pitié: car ſeulement à toy
Mon Dieu, mon ſouuerain Roy,
Mes cris i'eſleue hautement.
Tu m'orras de là haut dés le matin priant,
Car plutoſt que le iour voir ſe face aux humains,
Mes yeux, mon cœur, & mes mains
Au ciel i'enleueray criant.
Car mon Dieu ne ſe plaiſt en la meſchanceté,
Chez luy n'eſt habitant l'homme de cœur malin:
Tout cerueau follement vain
Eſt arriere de luy ietté.
Il perd & met à bas l'homme qui trompe & ment,
Hait l'iniuſte & le fier: mais perir il fera
Tout meurtrier qui reſpandra
Le ſang impitoyablement.
Mais, mon Dieu, ie me mets ſous ta protection,
Plein des biens de ta grace en reuerence iray
Dans ton temple, te loûray
Dans ton ſainct logis en Sion.
Conduy moy, tire moy hors du filet que m'ont
tendu mes ennemis: & dreſſe mon chemin.
Mon ſang oſte de leur main,
Et voy l'iniure qu'ils me font.
Leur bouche eſt deceuante, & cache fauſſement
leur cœur interieur traiſtre, couuert & fier.
Et leur baille le goſier
Semblable au monument beant.
Leur langage flateur blandit, & ſon venin
tient tandis mediter. Voy, Pere, ces flateurs,
Voy ces traiſtres & menteurs,
Romps les, diſſipe les ſoudain.
Rens vain tout leur effort, ſouffle ſur eux épris

En ton aſpre fureur, montre que contre toy
Ils ont ô ſouuerain Roy,
Leur complot malin entrepris.
Mais ren pleins de lieſſe, & deffen, ô Seigneur,
Tous les tiens apuyez ſur ta benignité;
Soit qui ce che ta bonté
Par toy comblé de tout bon heur.
Car les bons tu benis, dous pere & ſingulier,
En grans biens & faueurs: les innocens de cœur
Par toy iuſte deffenſeur
Sont ſous l'ombre de ton bouclier.

PSEAV. VI.

Domine, ne in furore tuo, &c.

Les trois premiers ſont Choriamb. Aſclepiad
& le quart Glycon. Horace ode 6. liu. 1.

u
3 -- -uu- -uu- u-

-
4 -- -uu- uu

ETernel ne reprens & ne recerche pas
Ton ſerf en ta fureur: mon malheureus peché
Sur ton treſne ne monte, & de ta grace, helas,
Mon peruers crime ſoit caché.
O pardonne & remets: car la douleur m'abat,
Et l'angoiſſe m'aterre. En céte afliction
Mon cœur craint etoné, tant ie demeure plat
Chut ſous tant dure opreſſion.
I'oy mes os craqueter d'vn violent effort,

Et mon ſens s'en etone & ſe debat d'effroy:
Et toy iuſques à quand? Dieu pitoyable & fort
Fay moy grace, deliure moy.
Las! pardonne, retourne, oublie, ſauue moy
Pour ton nom glorieux: car qui te peut là bas
Au tombeau celebrer? peut mediter de toy
Les faits, proye du fier trepas?
Pouſſant hors toute nuict mes douloureus regrets,
Mon lit noye de pleurs: larmes à grans canaus
Ont les bains de ma couche, (& ce cruel progrez
M'enuoye vn million de maux.)
I'en ſens fondre ma veüe, & ſe troubler mon œil,
Renuieillir ma vigueur: plein de chagrin ie voy
Hauſſer mes ennemis, & ſe me mourir de dueil
Les ſentant ſe moquer de moy.
(Vous verray-ie à iamais?) Bande cruelle, allons,
Vous, pervers delogez, & retirez le pas:
Car mon Dieu m'a ouy, donque fuyez felons,
Dieu mes pleurs ne mepriſe pas.
Dieu dont mon cry n'a pas eu mepris, ains ſoudain
Sur ſon trône a receu mes ſuplications,
Ieſt montré debonaire, & n'a pris en dedain
Mes encens & oblations.
Donc vergogne & depit rongent à ceſte fois
Les pervers ennemis, horrible tremblement
Les renuerſe ſoudain, puis qu'à ma triſte voix
Dieu m'exauce ſi doucement.

PSEAV. XIII.

Vsque quò Domine obliuiſceris me? &c.

Les vers ſont Iambiques dimetres.

⏑ – ⏑ –

– ⏑ – – ⏑ ⏑

MOn Dieu me tiens-tu pour toujours
De tes faueurs abandonné?
Et ton ſuport & ton ſecours
Pour moy ſe tient-il terminé?
Ton œil benin, ton œil piteus
Sans fin ſe tiendra t'il caché?
Seray-ie d'vn chagrin douteus
Touiours détruit, touiours ſeché?
Auray-ie ſans fin ſur le cœur
Ce ſoin amer, ce ſoin piquant?
Mon fier, haineux, trompeur, moqueur,
Me viendra t'il ſans fin choquant?
Regarde moy, reſtaure moy,
Eclaire à ton ſerf languiſſant,
Qu'vn ſomme plein de triſte éfroy
En fin ne m'aille terniſſant.
Que cil qui tant d'ennuis me fait
Son grand pouuoir ne vante pas,
D'auoir reduit, d'auoir desfait
Ton ſerf, ioyeux de ſon trepas.
Que cil qui trouble mon repos
Ne prenne ioye en mes douleurs,
Chantant, riant à tout propos,
De mes trauaux, de mes douleurs.

Tu es mon espoir, mon soulas,
Ren moy, Seigneur, de ioye epris;
Et taire lon ne m'orra pas
Ton nom, ta gloire en mes écrits.
Mon cœur de ioye sautera
De ton secours, de ton soustien,
Et mon luc haut exaltera
Mon Dieu qui m'aura fait ce bien.

PSEAV. XCI.

Qui habitat in adiutorio altissimi, &c.

Les deux premiers vers sont Anapæstiques, les deux derniers Iambiques dimestres.

υ
I. 2. υυ- υυ- υυ- υυ-
υ υ υ
3. 4. -- υ- -- υ-

Qui se musse dedans la cachete de Dieu,
Qui se fie à sa garde, il a l'ombre et le lieu
Tresferme & digne, pour touiours
Trouuer retraite à son secours.
Ie pretens dire à Dieu, tu seras Et tu es
Ma retraite assiuree & ma force à iamais:
Ie hausse à toy seul mon regard,
Ie n'ay refuge en autre part.
Du filé du chasseur réchaper te fera:
A la peste, à la mort ta vie arrachera:
Sur ombre ses cerceaus feront,
Et prompt secours te porteront.

Verité qui de luy se renomme, & sa foy
A bouclier te seront. Ne la peur ne l'effroy
Qui sur la nuit se montreront,
Ton ferme cœur n'ebranleront.
La sagette de iour, ne la peste de nuit,
Ny le mal du iour haut qui rauage & detruit,
Et gaste sans se faire voir,
N'auront dessus toy nul pouuoir.
A ta gauche, à ta dextre & mille & mille apres
Trebuchez periront: & le mal qui si pres
De toy de tous costez sera,
Sur toy iamais ne tombera.
Seulement du regard de ton œil tu seras
Propre à voir la defaite, & de ioye diras,
Ie voy le guerdon des meschans
(Encontre Dieu sans fin pechans)
Si tu mets ta fiance à la garde de Dieu,
Si tu prens à garand le couuert de ce lieu,
Ne mal ne coup quel qu'il sera
Ta maison onc ne gastera.
Car à ses messagers doné est le pouuoir
De veiller seurement à ta garde, & d'auoir
Le soin de toy, qu'en quelque part
Que voises, ils y ay'nt égard.
A ton aise par eux tu seras souleué,
Que le pié ne te hurte à la pierre greué,
Tu marcheras sur les lions,
Aspics, lionceaux & dragons.
Le Seigneur dit, Et puis que d'amour & de cœur
Et que d'ame il adore & cherit mon honeur,
De titres hauts ie l'orneray,
De grands honeurs l'exalteray.

M'adreſſant ſa priere, à ſon aide acourant
Ie ſeray ſon appuy, de malheur le tirant,
Ses iours ie luy prolongeray,
De biens, d'honeurs l'augmenteray.

PSEAV. CI.

Miſericordiam & iuſtitiam, &c.

Comme le deuxieſme.

IVſtice & bonté ie deſire chanter,
Et de toy, mon Dieu, l'equité raconter,
Pſeaumes en ton nom pretieux prononçant,
(Ton nom anonçant.)
Pour tenir tout iuſte et honeſte ſentier,
Droit ie veux marcher, veritable et entier,
Tant que vienne vn iour ta faueur deuers moy,
Mon ſouuerain Roy.
Au nineau parfait d'equitable raiſon
Iuſte i'auray ſoin de regler ma maiſon:
Rien deuant mes yeux de mechant n'y verray,
Mal ie n'y orray.
Les malins i'entens hayr & deteſter,
Des debauchez moins ie me veux acoſter,
L'homme portant cœur déloyal dedans ſoy,
Fuye deuant moy
S'oſte tout peruers du regard de mes yeux:
Et le detracteur, que ie n'aime pas mieux,
Son prochain blaſmant ie ne veux recercher,
Ains le retrancher.
L'orgueilleux ſes yeux éleuant eshonté,
L'arrogant enflé de cœur & de fierté,

En ma maiſon point ne ſeront ſuportez,
Veus ne frequentez.
Les benins, les francs de malice ſoient tous
Bien venus chez moy: l'inocent, le cœur doux
Droitement marchant ſa retraite y aura,
Seruir y pourra.
Mais le trompeur caut, le pipeur, le nuiſant,
Sans égard aucun ie l'iray detruiſant,
Car ie hay non moins le flateur, le menteur,
Comme le vanteur.
Les mechans fuitifs du pays ie rendray,
Promptement d'eux tous ville nette tiendray,
O Seigneur, râclant le vice & la traiſon
Hors de ma maiſon.

PSEAV. CXVII.

Laudate Dominum omnes gentes, &c.

Les quatre premiers vers ſont ïoniques à minore, Saphiques trimetres: le cinquieſme eſt ïonique à minore auſſi Saphique, mais tetrametre: Horace Ode 12. liu. 3.

4. ∪∪-- ∪∪-- ∪∪--
5. ∪∪-- ∪∪-- ∪∪-- ∪∪--

TOute gent vienne icy chanter de l'Eternel
Le renom grand, le renom ſainct & ſolennel.
Peuples encor' de tout endroit dite' ſon nom,
Car il eſt grand, car il eſt ſainct, & touiours bon:
Et de ſes faits le dit eſt tel, vray & conſtant, & perennel.

PSEAV. CXXX.

De profundis clamaui, &c.

Comme le ſixieſme.

O *Dieu, mon cry à toy hauſſe ſa triſte voix*
Du fin fonds de mon ame, enten à ceſte fois,
Exauce, oy ma clameur, et ne reiette pas
Mes pleurs dans le ſepulcre bas.
Quand ton œil rigoureux voudra ſeuerement
Dans nos cœurs penetrer, ſondera fermement
Iuſqu'au vif là dedans, qu'eſt ce que lon fera,
O mon Dieu, qui reſiſtera?
Mais c'eſt toy qui ne veux en ta fureur punir
Nos forfaits vicieux, dont ie te veux benir,
Dont chanter ie te veux, et dire hautement
Ton nom doux, benin et clement.
En mon Dieu ie m'atens, mon cœur atend de luy
Aſsiſtance et ſecours pleins de fidele apuy,
Tresferme eſt ſa parole, & de ſa foy le cours
Eſt ſtable et dure pour toujours.
Quand vers l'aube le guet voit le leuer du iour,
D'vn œil comblé de ioye il rit à ſon retour:
Vers toy ainſi ie hauſſe et ma face & mon œil
Mon Dieu, vuide de crainte et dueil.
Vous enfans de Iacob ſur toute gent triez
Votre eſpoir à iamais ſoit mis, & vous fiez
Sur luy: grace, repos, ioye en eternité
Vont ſortant de ſa ſainteté.
C'eſt luy ſeul qui Iacob peut retirer de mort,
Peut deffendre Solyme et de mal & de tort,
Au contrit qui le craint & va à ſon recours
Sans doute eſt proche ſon ſecours.

PSEAV. CXXXIV.

Ecce nunc benedicite, &c.

Comme le ſecond.

VOus de Dieu les ſaints qui deuots frequentez
Parmi ſes parvis, toute nuit aſſiſtez
En ſa maiſon ſainte; adorez l'Eternel
D'hymne ſolennel.
Haut leuez vos mains à ce temple treſſaint.
Dieu qui fit les cieux & du monde l'enceint
Vous beniſſe & doint de Sion deſſus vous
L'air de ſon œil doux.

PSEAV. CXXXVII.

Super flumina Babylonis, &c.

Comme le deuxieſme.

QVand Sion fut priſe, & le pauure & craintif
Iſraël fut fait de Babel le captif,
Et qu'elle inſultoit de ſuperbe fierté
Sur ſa liberté,
Sur le bord d'Euphrate & aſſis & rangez
Nous plorions d'ennuis & de peine rongez,
Mille mers nos yeux qui iamais n'étanchoient
Triſtes epanchoient.
Aux aubiers branchus à la riue plantez
Pendilloient nos luts & rebecs demontez,
Et de nos haubois le pipeau qui ceſſoit
Rien ne prononçoit.
Les cruels vainqueurs de pitié depourueus
Inciſoient nos mains de reprendre leurs luts.

Et de nos chanſons deſiroient à loiſir
Prendre le plaiſir.
O Sion, l'ingrat qui te taxe à rançon
Orra contempteur de Sion la chanſon?
Et de tes ſaints chants le profane vainqueur
Enflera ſon cœur?
O Solymé, auray-ie en oubli ta grandeur?
Iſraël, pourray-ie oublier ta ſplendeur?
Et le nom treſſaint polluer de mon Dieu
En ce cruel lieu?
O plutoſt des mains ie me voye perclus,
Mon palais bruſlé ſe ſeche & ne ſoit plus,
Reſte mon goſier muet, & qu'à mes mots
L'organe ſoit clos:
S'on me voit d'ennuy, de douleur deſſaiſir,
Si iamais i'ay bien ne repos ne plaiſir,
Tant que ſoit Iacob remis & remonté
En ſa liberté.
Mais regarde, ô Dieu, ſur Edom ſouuien toy
Des propos qu'il tint, & te les ramentoy,
Quand le deſtructeur ruinoit ton autel,
Son cry eſtoit tel:
Sus ſapez, raſez ce ſuperbe & haut mur,
Au niueau des prez égalez ſa hauteur,
Contre bas l'orgueil de ce temple tournez,
Et n'y retournez.
Auſſi dans ton temps Babylon tu cherras,
Et venant ton tour ſacager te verras,
Car le deub poy'ment de ta grand' cruauté
T'eſt tout apreſté.
O l'heureux vainqueur qui ce mal te rendra,
Et qui nous vengeant du tetin dependra,

Rompra contre vn roc, cruel & triomphant,
Ton petit enfant.

PSEAV. LXIV.

Exaudi Deus orationem meam, &c.

Tous les vers ſont Choriambiques Alcaïque
pentametres: Horace Ode 11. liu. 1.

– –– -∪∪- -∪∪- -∪∪- ∪∪

O *Dieu, quand ie m'ecrie oy ma clameur, ſaue*
ma vie, helas! (paſ
Des mains des ennemis: las! tire moy des deloyaux e
Des ingrats & mutins, dont l'œuure n'eſt rien q
mechanceté.
Leur langue eſt afilee, & coupe net comme le fil d'acie
D'vn tranchant coutelas, comme le dard ſubtilemen
ieté. (& fle
Leur parler temeraire eſt querelleux, aigre, piquan
Pour viſer, pour ateindre en ſe cachant l'homm
de cœur benin (leur veni
Sur luy ſans nulle crainte ont decoché leur fleche &
Sur des tours deloyaux tres aſſurez ils diſent, (en ca
chant (de mechance
Leur laq traiſtre) qui peut nous decouurir? Tra
N'eſt tant fin ne ſecret qu'auſſi ſoudain par leur a
guet mechant (not
Il ne ſoit decouuert. Somme par eux tout malheur e
Mais Dieu deſia ſur eux lache ſon arc, les bleſſe e
vn moment (branlemen
Pris par leur propre langue: ils troteront, en tel e
On les verra courir. Les inceés l'œuure de Dieu dirõ
Ses exploit

Ses exploits recitans. L'homme de cœur droit se dele-
ctera (*annonceront*
En Dieu. Ceux de qui l'ame est debonaire aussi
Ses biensfaits, & le iuste en sa loüange hymne racõtera.

PSEAV. CL. & dernier.

Laudate Dominum in sanctis eius, &c.

SOit loüé mon Dieu, le viuant Eternel
Soit là haut chanté de son ost supernel
Ceint de force, orné de brillante clarté,
Grand de maieſté.
Soient loüez ſes faits, ſon honeur, ſa grandeur
Soient loüez, comblez de merite & ſplendeur,
Dont paroiſt pour grand temognage & certain
Son renom hautain.
Soit le Dieu tres haut à tout âge chanté,
Qu'il ne ſoit des ſons de la trompete oſté,
Pour loüer ſon nom ſe marie à nos voix
L'orgue & le haubois.
Harpes & chanſons le loüans à leur tour
Soient de pres ſuiuis du fifre & du tambour.
Et le lut, des ſons de ſa corde ſoit veu
Dire ſa vertu.
Bref loüez ſon los ſouſles, ames, eſprits,
Vie par ſes mains qui que ſoit qui ait pris,
Chante ſon nom ſainct, & ſa gloire hauſſant
Vive l'anonçant.

S. CERTONIS EPIGRAMMATA.

IN FLORILEGIVM Ç *S. Florentis Christiani apud R. Steph. editum ann.* 1608.

NEctare sic plenos per prata virentia flores
Mella quibus condat sedula carpat apis:
Floreat æternùm FLORENS meus: En sua nullos
Florea serta virent interitura die:
Græcia quos dederat primos hîc perdit honores,
Quod Latium cœpit floret vtrumque decus.

IN CARMINA AND. MELVINI Celurcani.

MElle dulcius est nihil, nihilque
Vino fortius est potentiusque.
Mellis sugere vis suauitatem,
Vini haurire potentiamque vimque?

uge, hauri, celebris, venuſti, amœne
Meluinis metra, dulciora melle,
Et vino ſapido valentioræ.

AD FRANCISCVM CERTONEM filium, Doctorem Medicum.

HI tibi, non alijs, luſus: à te iſta legantur
Metra: tibi tantùm ſcrinia noſtra vacãt.
Ii tibi, non alijs, luſus: à te iſta probentur
Metra, tuo tantùm miſſa ſupercilio.
ed lege, ſedq; proba ſolus: patiare nec vnquam
Ludicra tanta, (nefas) ire per ora virûm.
Quid mihi cũ reliquis? te ſolum carmina Momũ
Noſtra volunt. Eſto turba aliena procul.

D AMPLISS. V. L. S. IN SVPR. Curia Par. Adu. Reg.

Mvſarum decus egregium, ſacri inclyta Veris
Laus, & iuridicæ gloria prima togæ.
, canis adlatrat rabidus, fera toxica linguæ
Torquet in innocuum furcifer ecce virum.
o tege communes Muſas, mala ſpicula tandem
Tunde patrocinio, ſumme Patrone, tuo.
: tibi condignas perſoluam pectore grates,
Cùm fueris famæ pax que ſalúſque meæ.

In quendam pauperem & amantem.

nguo pauperie miſera, ſæuo vror Amore.
Quem vitem? Fuge Amor, túque venito fames.

AD QVINTVM SEPT. florentem Christianum.

TV qui magnificum volas per orbem
Fama laudéque dignus æuiterna,
Tu, cuï Latios fauente Musa
Et Graios licet assequi triumphos,
Cuius carmina dulciora melle,
Nectare, Ambrosiáque, saccharóque,
Florent perpetuo colore florum,
Vigent continuo fauore rorum,
Vernant assiduo sapore odorum,
Virescúntque decoro honore morum,
Macte laudibus, & vigente fama
Tuus crescat honos per æuum, & orbem
Surgens impleat in dies diésque:
Graios & Latios Camœnæ amicus
Exhauri latices, oua, triumpha
Florens perpetuo colore florum,
Vigens continuo fauore rorum,
Vernans assiduo sapore odorum,
Virescénsque decoro honore morum,
Nec tanti fugiunt amici honores,
Nec tantam assequimur celebritatem.

De Francia & Gaspare Collignio maximo Amirallio. Trucidatur 24. dieb Augusti, anno 1572. Par.

QVid mirum si trunca pedésq; manúsq; capútq
Francia prona suo patre cadente cadit?

Quid mirum si stare nequit, si labitur expes?
Trunca est illa pedes, truncus vt iste pedes.
Quid mirum si non potis est se infirma tueri?
Manca est illa manus, mancus vt iste manus.
Quid mirum si tota fuit spoliata cerebro?
Trunca est illa caput, truncus vt iste caput.
Ne verò incuses quemquam, nam te ipsa necasti
Infelix, patrem sic perimendo tuum.
Gaspare nam si firma tuo tu stante manebas,
Gaspare quid mirum si pereunte peris?

Francisci Comitis Collignij, magni Gasparis filij, Tumulus. Obijt anno 1593.

[Gneus hic collis, cuius fastigia lambunt
Sydera, cuius ouans gloria pulchra micat,
Cuius apex humilis montes supereminet altos
Laus, honor, & patriæ stemma decusq; suæ,
Gasparis illius proles digniſſima: quíque
Gesta per innumeros splendida fulcit auos,
Hen, (dolor) ante diem tumuli mœstiſſima diri
Præda, petit superos flamma serena focos.

In obitum immaturum Henrici Collinij, Vasconiæ Amirallij, Francisci filij. Obijt anno 1601.

[*Ste Collinius, paterna cuius,*
Cuius gloria auita dædalum orbem
Implenit, celebres vtráque palmas
Secundis adeò est secutus alis,
Vertice vt ferìebat astra summo:

Primis at fera mors gradus ſub auſis
Compreſſit, tenerum ſeuera florem
Summo à vertice crinis amputauit,
Immerſitque furens caput ſub vmbras.
Tu qui belligerum hoc vides viator
Extinctum decus, heu, dolore noſtro
Indulgens, gemitus cie ſonoros.
Supérque hoc cinere, oſſibúſque lugens,
Funde ingentia ſtagna lachrymarum,
Verna florea, laureámque ſyluam.

IN ACONEM, IN VADIS Caronijs, apud Santones.

IN terris nec mauis Acon, nec currus in vndis,
Mirandum plauſtrũ, cymba ſtupẽda meat,
Vt currus non ille rotas, non lintea nouit
Vt ratis, ignotas dum ſtruit antè vias.
Nauita ſed ſolus nitens, plauſtróque ratíque
Dat pedibus, manibus, flamina, vela, rotas.
Quaſnam priſca refert tumidum ſuper æquora tales
Noſter vt vnus Acon fama dediſſe vias?
Findit Acon terras, piſcoſum per mare currit,
Seu ſit currus Acon, ſiue ſit ille ratis.

Pro Geneua, à ſcalis Ducis Sabaudiæ diuinitùs liberata, anno 1602.

IO, Geneua dolos fugit, Pæana canamus,
Nec ferro cæſa eſt, dire Sabaude, tuo.
Sed non tacta manet. Viuit ſalua, io, Geneua

Dicamus ſummo carmina læta Deo:
Cuius dextra ferum, bona cuſtos, terruit hoſtem,
Propulit, à ſcalis præcipitémque dedit.
Ferte citi violas, date lilia, nectite flores,
Texantur capiti laurea ſerta meo:
Alternis terram pedibus quatiamus ouantes,
Lætitia exultent omnia, cuncta canant:
Lingua canat, plectrum pulſet manus: io ſonoros
Det cithara, & feſtos tibia det modulos:
Nam ſalua, en; ſuperèſt, ſupereſt ſalua, io, Geneua,
Nec ſcalis capta eſt, ſæue inimice, tuis.
Condignas Domino ſoluamus pectore grates,
Dicamus ſummo carmina grata Deo.
Nempe dolos fugit, ſalua eſt percara Geneva,
Nec præda eſt manibus, dire Sabaude, tuis.

De pyramide Chatelli parricidæ, Pariſiis euerſa anno 1603.

QVam Cato Francorum ſtruxit, quam curia molem,
Quę ſceleris monſtrum, quæ ſcelus edocuit,
Hanc Coto Caſtiliæ portentum euertit, & vno
In ſcelere extincto mille nefanda fouet.

Francia, poſt Regis Henrici Magni interitum. 1610.

MAgnis triumphis præparata Francia,
Multis trophæis apparata Francia,
Sceptris beatioribus beatior,
Felicioribus ſtatim felicior

Suo ſecundis maximo Rege auſpicijs,
Suo necato Rege maximo ſtatim,
Cadit ſceleſto perditore perdita,
Iacet nefando proditore prodita.

Ad aquas Poguenſes.

SAluete ominibus repertæ, amatæ,
Optatæque bonis, aquæ Poguenſes,
Læta conſpiciendæ amœnitate,
Iucundáque bibendæ alacritate,
Pungenti ſapidæ ſuauitate,
Famoſa nitidæ celebritate,
Miranda & faciles ſalubritate:
Per veſtram rogo vos amœnitatem,
Per veſtram rogo vos alacritatem,
Per veſtram precor & ſuauitatem,
Per veſtram precor & celebritatem,
Veſtram deprecor & ſalubritatem,
Priſcæ reddite me ſalubritati.
Nam ſi adeptus ero ſalubritatem,
Sat celebris ero, ſatis ſuauis,
Sat ſempérque alacer, ſatíſque amœnus,
Inſunt omnia enim in ſalubritate.
Sic ſitis mage vos, magíſque amœnæ,
Sic ſitis alacres magis magíſque,
Sic ſitis magis & magis ſuaues,
Sic ſitis magis & magis celebres,
Sic in perpetuum magis ſalubres.

Daniardi Bibacis Epitaphium.

ERgo Bibax moreris, non mors miserata Bibacem
est?
Nec bibitrix summo bibitori dira pepercit?
Vdus semper eras, ô Daniarde bibax,
Vdis sic etiam te fleo lachrymulis.
Te mera simplicitas, ô mi Daniarde, iuuabat,
Simplex atque merum tu sic quoque semper amabas,
Quærebas purus moribus esse tuis,
Sic visus purum est semper amare merum.
Semper aquæ tibi erãt odio. Sed lachrymæ aquæ sũt.
Ergo quibus lachrymis, ô mi Daniarde, querar te?
O sarmenta mihi suppeditent lachrymas,
Te plorem vt veris & meritis lachrymis!

De Cathedra quadam.

VEnusta, inclyta, commoda ô cathedra,
Pulchris pulchrior omnibus cathedris,
Comptis comptior omnibus cathedris,
Aptis aptior omnibus cathedris,
Raris rarior omnibus cathedris:
Seu somno caput alleuare captum,
Seu firmare humeros graues dolore,
Seu renes recreare degrauatos,
Seu culo, natibúsque, cruribúsque
Fulcimenta dare, aut manus remissas
Temperare, vel integrare plantas,
Cursu siue pedes fouere fessos,
Vires denique roborare lapsas:

Siue nomine ſub tuo, iocóque
Occulti iaceant ioci atque amores,
Raræ deliciæ, iſtius cathedræ
Quam olim deperij impotente amore,
Ingratæ licet atque totùm iniquæ
Pulchrioris at omnibus cathedris,
Comptioris & omnibus cathedris,
Rarioris & omnibus cathedris,
Cultioris & omnibus cathedris
Quæ ſunt, quæque & erunt, fuere & vnquam.
Quanam te merita celebritate
Dicam, proſequar, efferam, canámque?
Quonam te celebrabo dulci honore,
Quonam carmine te colam & ſonabo
Venuſtate tua iocóque dignis?
Sed te cur ego nuncupem cathedram,
Cùm ſolùmmodo tu cathedra non ſis
Simplex, verùm etiam torus, cubile,
Puluinar, ſtatio, lodix, ſcabellum,
Stragulum, accubitale, matta, fulcrum,
Relaxatio, manſio, ligellum,
Muſæúmque nouem ſacrum Deabus?
Quidquid ſis tamen, iſta ſeu cathedra
His quam verſiculis ſonare conor,
Miram omnes ſuper omnium cathedras,
Pulchritudine, raritate, cultu,
Fama, commoditate, laude, honore:
Siua quam toties petiui, amaui,
Laudaui, cecini, meam cathedram,
Pulchram, optabilem, amabilem, ſub albi
Floris nomine, nobiliſue gemmæ,
Miram omnes ſuper omnium cathedras,

Quot ſunt & quot erunt, fuere & vnquam,
Tantò in perpetuum, ô cathedra, viuas,
Pulchris pulchrior omnibus cathedris
Comptis comptior omnibus cathedris,
Dignis dignior omnibus cathedris,
Cultis cultior omnibus cathedris,
Quantò es rarior omnibus cathedris.

In Paulum Quouſſerium, defectionem in dies protrahentem.

Quid titubas ventis mundi iactatus & vndis,
O leuior vento mobiliór que mari?
Olim cùm Iſcarium Satanas vrgebat Iudam,
Fac citò quod facis, heu perfide, Chriſtus ait.

In P. Rigardum.

LVgubri haud graditur pro coniuge Petrus amictu (petram,
Grandem imponere in hanc vult tamen ille
Quærenti cauſam: timet, aiũt, ne illa reſurgat,
Idcirco dominæ pondera tanta dedit.

In Cottelam pſeudomyſtem, vites decimare volentem. ïambi.

PErdat ſceleſtum Iuppiter, qui peſſimum
Volt ſeruitutis vinculis imponere
Iugum, vetuſtam & liberam peruortere
Sortem, bimatris Euÿ, Thyoneï,
Patriſque Bacchi, Libero, liber ſuis

Si quis Deôm vnquam. Mente vesana angitur
Tanto catenas qui Deo volt nectere:
Hunc esse numen ille maxumum putet,
Deum severum, vindicémque acerrumum,
Victoriarum compotem, hostium ferum
Hostem. Dryante natus illum expertus est,
Et sensit audax despicator Orgiôm
Pentheus furorum. Quis potest ergo malum
Tantum videre; quis pati tantum nefas?
Adeste cives, quando nihil ad hæc facit
Letargicorum Iudicum socordia,
Indulcetásque, publicam rem deterens:
Si isti socordes, civitas erit socors?
Vos huic habebit hoc scelus despectui?
Immittet ori fræna vestro tam fera?
Accurrite ô cives, catíque advortite,
Portentum iniquum moliens disperdite
Decumas Iacchо: Eliminate, pellite,
Absvrbe vestra, tam ferox fortes ô igvvm
Excutite. Nam si quod petit conceditur,
Valete vineæ, valete in posterum.
At tu Bicornis, Nysie, Euan, Euíe,
Bromie, Thyoneu, thyrsiger, racemifer,
Bimater, alme Bacche, maxume, inclute,
Ouans, triumphans, victor, vltor, præpotens
Rex, Imperator summe, Liber, si Deôm
Fuit quis vnquam, téne pessumo dabis
Vincire monstro? vinculis manus sines
Arceri iniquis? impium collo feres
Iugum, pusillis non ferendum servolis?
Tu quem Gigantum turba terræ filij
Censere, fortis Rhetus & Mimax ferox,

Cui Lycorgus debitas sceleris sui
Poinas pependit, vindicem quem Penthëus
Sensit seuerum, quem nefandis stringere
Ausi catenis sunt scelestes nauitæ
Puero latentem in debili fortem Deum,
Et hic scelestus te catenis opprimet?
Age, excitare, pendulam collo quate
Iubam toroso, vindicem torque manu
Thyrsum, infreme, Euantium cohors raucum insonet.
Non rauca cessent tympana, & cornu graui
Mistæ feroces tibiæ remugiant:
Bacchæ sequantur horridis cum sibilis
Cinctæ capillos viperis stridentibus,
Tectæque mammas velleribus horrentibus,
Hæda & corymbis ora velatæ nigris,
Euohe canentes concauis sub vallibus:
Ipse ego furenti corda repletus Deo
Concussus ira, pampinis cinctus comam,
Euohe gemino commistus harum cœtibus.
Iam cerno turbam concitato accurrere
Passu, latranti detonare gutture,
Euhéque raucis comminari faucibus:
Iaculamiam rotantes tela, thyrsos spicula,
Serulásque tristes, sæuientes irruunt
Floribundum in aprum Cottelam, illúmq; unguibus
Lacerant aduncis, illum aprum, qui in vineas
Grassabatur insanis decumator votibus:
Cum dissipata membra, & anciſum caput,
Manus, manus, & fœmina auulsa, herbidos
Spargunt per agros, intonantes Euohe,
Euohéque rursus, hæcina est victoria
Bacchæe, Bacche, Iacche, Liber, Euie,

Opus tuum hoc. Tales tibi poinas luat
Amente quisquis obrutus lubidine
Tales catenas denuò nectet tibi,
Te vinctum iniquis destinabit vinculis,
Cupiétque turpem seruitutem imponere.

De basijs G. Pelautij.

MOlles dùm tua basiationes
Carpunt labra, ioco volante circùm,
Dulces labia suauiationes
Captant dùm tua, Amore circùm agente
Ludos turtureos columbinósque,
Mellitum videor videre Adonim
Mellitas iterum osculationes
Mellitæ dare Cypridi, & lacertis
Illi nexilibus ligare colla,
Inque os, inque animam, labellula inter,
Per viam halituum suaueolentem
Illi infundere flammeos amores,
Illi immittere blandulos sapores,
Illi spargere myrteos odores,
Totam implere epulis sacrôm Deorum,
Nectare, Ambrosiáque, saccharóque,
Nardo, melle, thymóque, cinnamóque,
Et si dulcius est quid in rosetis,
Aut in mellifluis iugis Hymetti:
Tam blando tua blanda, mi Pelauti,
Spirant murmure, tam stylo suaui
Rident basia, tam sono decenti
Sunt depicta, Deæ vt Paphum regentis
Destuxisse putem è sacris labellis.

Pro tumulo Ioſ. Scaligeri, I. Cæſ. filij.

DEterminatum ſcanderat faſtigium
Doctrina, ſolus vnus illud attigit.
Speret deinceps nullus hoc aſcendere,
Cœlos reuiſens Scaliger ſcalam abſtulit,
Secúmque traxit. Nam ſcientiarum apex
Summus, reliquit neminem parem ſibi.

In Cermierum.

Mutuò cùm centum Charzeo, Cermiere, rogabas,
Id denegabat κοινὰ πάντα τῶν φίλων.
Sed, Cermiere, tuam cùm vxorem mutuò cepit,
Id aſſerebat, κοινὰ πάντα τῶν φίλων.

Imitatio græca, ex Anthologia.

Qui ſemel vxorem duxit, recipítque ſecundam,
Inſana inſanas naue retentat aquas.

Ad aquas Poguenſes.

VEſtra eſt priſca vbi vis, aquæ Poguenſes?
Virtus priſtina quopiam receſſit?
Sit quonam in lapides feros poteſtas?
Lenes tergere, pulſitare arenas,
Saxa illidere, calculos mouere,
Rupes rumpere, quò prior facultas?
Rumpor, me miſerum, feris lapillis,
Fortus torqueor horridis arenis,
Calculis crucior laborioſis,
Saxis dilanior cruore tinctis!
Veſtros attamen hauſi ego liquores
Toto gutture, faucibúſque totis,
Veſtras interea potíſque lymphas
Exſiccare fui genis repletis,
Venæ perpetuo madent liquore,

Lymphis aſſiduis cutes tumeſcunt,
Amphora ſtomachus crepat, perenni,
Nymphis viſcera plus ſatis replentur,
Perfluunt duplici via refuſæ:
Nec virtus mihi veſtra priſca prodeſt,
Non vis priſtina, magna non poteſtas
Saxa illidere, calculos mouere,
Rupes rumpere, pulſitare arenas.
Priſcam amittite vos ſalubritatem,
Priſtinam abdite vos celebritatem,
Totam pellite vos amœnitatem,
Primam linquite vos alacritatem,
Lætam tollite vos ſuauitatem,
Priſcæ aut reddite me ſalubritati,
Renes tergite, tollitote arenas,
Saxa illidite, calculos mouete,
Rupes rumpite, & horridos lapillos.
Sic veſtrum redeat decus perenne,
Fama ſic vigeatis æuiterna,
Virtus priſtina, fama priſca, víſque
Sic vobis redeant, aquæ Poguenſes.

ODE,
Ad DEVM Opt. Max.

HOrridis, heu, Deus à lapillis
Feruida ſeruum prece te inuocantem
Libera, afflicto fer opem, miſello
Porrige dextram.
Deficit diro miſer, heu, dolore
Obrutus, vires toleranda ad iſta
Non valent tormenta, animúſque pœnis
Deficit æger.
Lachrymis turgent oculi madentes,

Planctibus fauces reboant acutis:
Non cibus, non vis Bromij trementes
Sustinet artus.
Flagra (concedo) grauiora nostræ,
Arbiter rerum, meruere culpæ,
Et meus pœnas trahit acriores
Perfidus error.
At bonus semper facilísque, parce,
Tollito errores, ades, ô benigne,
Et preces leni miseratus aure
Suscipe nostras.
Mitis attentam mihi si des aurem,
Cuncta succedent subitò benigne,
Dira vanescent mala, derepentè
Sæua facessent.
Eia, iam cessant dolor & gehenna,
En petram, en dirum lapidem, en lapillos,
Scissa rupes est glomerata, dura
Saxa resciſa.
Audijt nostras Deus ecce voces,
Annuit clemens humili precanti:
Et bonus nostris placidam querelis
Præbuit aurem.
Laus tibi, cæli Deus alme, læta
Candido soluo tibi corde vota,
Quas ago stratus facilis fauénsque
Suscipe grates.
Da precor pauci supereſt quod æui,
Si mihi quid vis supereſſe, diro
Liberum à saxo, rigidáque vitam
Rupe carentem.
Sin, voluntati tuæ & obsequentem

Atque ſubmiſſum fieri: Deinde
Quæ dubis, forti placidóque ſemper
Pectore ferre.

TOrmenta diri ſunt mihi calculi
Vt inferorum ſupplicia, & graues
Nocentium pœnæ, & labores
Aut ſilicis, iecoris, ratæ-ve.
Tormenta diri ſed mihi calculi
Non ſæua, dira, vt ſollicitudines
Domeſticæ ſunt, litiúmque
Triſtis amarities mearum.
Sed non mihi ſunt ſollicitudines
Rerum mearum, turba-ve litium
Æquè moleſtæ, ceu moleſti
Perpetuò mea flagra, nati.
Nati, nefaſtis hominibus ſati,
Si quid-ve peius dicier hîc poteſt:
Tranquillitatis elenati in
Perniciem, opprobriúmque noſtræ.
Sed plura triſti condo ſilentio,
Proferre tædet, iſta petunt magis
Planctus verecundos. Deinceps
Iſta demus taciturnitati.

Petri D. tumulus.

Qui turbulento ſemper æſtro percitus
Nunquam quieuit, nunc quieſcat ſi poteſt.

Laubini diuitis tumulus.

Quem nemo deflet, nemo quem deſiderat,
Non ipſa coniux, non amici, ſi ſient,
Imas barathri trudite in voragines,

Insulsum, inertem, ignauum, ineptum, inutilem.

Vanissimi cuiusdam tumulus.

Vanissimus vanissimorum euanuit.

Loquacissimi cuiusdam tumulus.

Tandem loquacium loquacissimus tacet.

De Curione quodam, preces mentales puellam edocente.

RVfus nigellam, simplicem puellulam
Mentalem (vt aiunt) edocebat Curio
Precationem, gestiente vertice
Limis ocellis, ore toruo, gutture
Singultiente, sibilantibus labris,
Frequentibúsque basiationibus,
Mentalem at illa dum precatiunculam
Cupit, capit nil quàm salacem mentulam.
Sic innocentem mandit agnulam lupus.

In Cermium. Imit. græcæ.

Vitigenas solitus furari Cermius vuas,
Vitigeno dignè vimine cæsus erit.

De Venere, Amore, & Mari.

VEntis vela Venus, venas Venus implet Amore,
Filia nempe Maris Venus est, & filia Amoris.
Ast & amarus Amor, Mare amarum, et Cypris amara est:
Rideat etsi Amor, & Mare rideat, et Venus ipsa,
Est fallax Amor, & fallax Venus, & Mare fallax:
Sic Mare, sic Venerem fuge, si sapis, & fuge Amorem.

Bibendum esse. Ex Anacreonte.

BIbit nigella terra,
Terram bibúntque plantæ,
Plantas bibunt et auræ,
Auras bibunt & undæ,

Et vndas flammifer Sol,
Et Luna pulchra Solem:
Quî me laceſsitis vos
Dum ſic bibo, Sodales?

Cuiuſdam Anagratiſmus.

A VIRO SVS LVPVSQVE.

A bicolore VIRO SVS *fis, ô Paule,* LVPVSQVE,
Vir quondam, nunc ſus, nũc ferus atq; lupus.
Ore vir humano, inſidijs lupus atque rapinis,
Sus Epicuræo de grege ſpurcus abis.
Euge ſtupenda hominis formæ mutatio! Quire
Nomine cùm vir eras, ſuſque lupuſque ſies.

De pietate G Lepautij erga patrem, pietati Æneæ comparata.

ET pius Æneas, pius & Lepautius æquis
Concurrunt animis, & pietate pari.
Immerſum genitorem altis hic extulit vndis,
Obſeſſum flammis abſtulit ille patrem.
Fauit vtriq; Venus, Vulcanum hinc nempe maritum,
Inde ſibi patrem vendicat Oceanum.
Huic mater Venus, aſt illi ſolùm illa nouerca
Quod fuit, auxilij gratia maior ineſt.

De ſcorto quodam apud Caritium.

APud Caritium celebre clauſtrum
Amœna ad Ligeris fluenta magni,
Nuper proſtibulum celebre, ſcortum
Famoſum monachi libidinoſi
Florebat lepidè, virebat almè,
Nullum & plus viruitque floruitque.
Quî tam proſeda marcuit repentè?
Illam magnanimus valenſque ſponſus,
Adiunctus monacho valentiori

Infernalibus abdidit tenebris,
Glande sulphurea ad caput retorta.
Quò percussa fuit salax hyena?
In rheda monachi salacioris.
Qui cum illa? Monachus petulcus: istos
Tam petulciter illa amabat hircos.
Quònam euanuit illa deinde? Sacra
In domo monachi propinquioris.
Quò sepulta dehinc? Sepulta? primi
In terra monachi qui amarat illam.
Sic libidine, sic petulcitate
Plena, cum monachis amauit, arsit,
Lusit, interijt, fuit sepulta.

In cæcitatem Comitissæ Moretæ.

Lumine captus Amor. Quæ tot spirabat amores
Num meritò est oculis capta Moreta suis?

In eandem.

Lumine cùm cassum Moreta aspexit amantem,
Nec potuit cupiens lumine cassa mori,
Lumine sed saltem reddant me numina captam!
Dixit, et ad votum lumine capta fuit.

In eandem.

Viderat Anchisen olim cum matre, Cupido,
Impunè, inquit, homo iunctus erit-ne Deæ?
Non ego perpetiar: Correpta deinde sagitta
Vtráque fodit ei lumina dirus Amor.
Moretam nostris idem cum patre Cupido
Temporibus iunctam vidit & ingemuit.
Id neque perpetiar, dixit, tum vindice pulchra
Occæcauit ei lumina nube Deus.

In eandem.

Accensis Moreta Venus sat luxit ocellis,

Extinctis deinceps illa sit orbus Amor.

Ad Ampliss. & Illustriss. V. N. Brularium
Franciarum Cancellarium.

BRularte inclyte, Regij sigilli,
Gallicæ & Themidis supreme Princeps,
Cuius consilijs laboribúsque
Cura pervigili, fide nitenti,
Constanti probitate, lance & æqua,
Rerum pondera candidè æstimantur,
Regni & fræna fideliter reguntur.
En quem tu voluisti habes Homerum
Indutum tunica nouè peracta,
Galla nempe, mea manu retracta,
Cantantem modulis insitatis,
Gallis nempe mea manu subactis.
Indigna omnia quæ tuæ offerantur,
Heros ô venerande, dignitati:
Nisi te voluisse nunciaret
Et certum faceret Boulæus, εἰ μὴ
Τὸν βιλιφόρον αὖδ' ἐς καὶ ὠδίσον
Κελτῶν θεσπιαλέῃ μετ' ἐυλαβείας
Ὁ βιλιφόρος ἑλλήνων ἀοιδὸς.
Hunc tu suscipe mente candida, ô tuæ
Illustris, memorande semper Heros,
Brularte inclyte, Regij sigilli
Gallicæ & Themidis supreme Princeps.

Ad Ampliss. & ornatiss. V. Iacob. Augustum
Thuanum, Regis à consilijs supremis
& arctioribus Consiliarium.

AVguste magne, Franciæ augustum decus,
Cuius per orbem maximum

Volat celebris fama, mirus est honos,
Enunciatur gloria,
Virtus nitescit, fulget æqua integritas;
Ad astra nomen tollitur:
Tibi, en Homerum, Græciæ magnum decus,
Cuius per orbem dædalum
Volat perennis fama, magnus est honos,
Enunciatur gloria,
Doctrina splendet, claret æuiternitas,
Noménque ad astra tollitur:
Quem Gallo amictu vestij, Græcos sonos
Reddens modis vernaculis.
Non fama maior vt mihi sit, non honos,
Non vt mihi sit gloria,
Non nomen vllum: nullius cùm gloriæ,
Cùm nullius sim nominis,
Famæ aut honoris, totus incultus, rudis,
Ineruditus & leuis:
Ast vt vagari possit ille latius
Plures veniréque in manus.
Indignus herclè qui tuæ amplitudinis
Augusta cernat limina,
Nisi Puteanus ille Claudius tuus
Certum mihi promitteret,
Te fronte susceptum amœna, quæ tibi
Darem de Homero Gallico:
Quod si fauore illum tuo dignum æstimas,
Erit satis plusquam mihi:
Ibit virorum nam per ora audaciùs
Tanto approbante Iudice.

Ad Ampliſſ. & Integerr. V. Iacob. Gilotum
in Curia Par. Senatorem celeberr.

SVmmum ſupremi lumenque decúſque Senatus,
Totius imò Galliæ
Imperij, quem cana fides, ſanctiſſima quemque
Amplectitur vere Themis,
Quem cupis, en, ingens Græcorum lumen Homerum,
Vtrúmque Gallis veſtibus
Indutum, & per me Gallo ſermone loquentem,
Solóque quem meo Duce
Patronóque, tibi totum quocúmque per orbem
Noto, nouus & incognitus
Offero, tu grato precor illum ſuſcipe vultu
A deditiſſimo tibi.

Ad Ampliſſ. & celeberr. V. Lud Seruinum
in Curia ſupr Par. Aduocatum Regium.

TIbi Senatus Franciæ inſtructiſſimo,
Totius imò Franciæ,
Tibi Latino nectare excultiſſimo,
Et Attica facundia
Inter diſertos ritè diſertiſſimo:
Totius olim Græciæ
Inter diſertos ritè facundiſſimum
Homerum Achiuorum decus,
Vtcúmque noſtris inuolutum veſtibus,
Modíſque verſum Gallicis,
Mittit, dat, offert, qui nec eloquens, neque
Diſertus eſt, qui lympida
Non Hippocrene culta labra proluit,
Nec ſomniauit duplici
In monte filiabus Mnemoſynes ſacro.

Sed

Sed quicquid est, vates malus
Bono Poetæ mente donat candida,
Tibíque dedititissima.
Hæc cuncta, quæso, corde candido accipe,
Æqui bonique consule.

Ad A. Castronouum, Patricium Geneuensem.

Mittitur en etiam Gallus tibi noster Homerus
Castronoue, ô studij maxima cura mei.
Natiuo ille quidem procul est, patrióque nitore
Forsan & inuita Pallade progenitus:
At vena quacúnque, stilo quocúnque loquatur,
Siue modis propriis, siue sit impropriis,
Consule cuncta boni. Syncerí pignora amoris
Hæcce mei tibi sint, si placitura, sat est.

Καχὰ τείχη.

Fœmina, flamma, fretum, furtim, fera, funera
fundunt.
Tantis torturus lustria tota time.

Ad candidiss & ornatiss. V. Scæuolam Samnarthanum, Franciæ Quæstorem, & Poetam celeberrimum.

Flagro tui desiderio, m. Scæuola, sectis
Ab hinc decem ter mensibus,
Nec mihi tam caræ fuit vnquam iungere dextræ
Nostram facultas dexteram,
Nulla tuos fuit ansa mihi data cernere ocellos,
Videre pectus candidum
Contigit haud vnquam, non fandi copia facta est,
Vt cognitus forem tibi:

Scribere pertimui tanto quæ digna magistro
Tyrunculis rescriberem?
Candida multiplicem currit tua fama per orbem,
Nomen tuum implet æthera,
Sydera sublimi tu pulsas vertice, notus
Eoa et Hesperia plaga.
Exiguam ast horum partem non assequor, immò
Nullam, celebris Scævola,
Versificatoris dignus non nomine, sed tu
Summi Poetæ & nobilis
Perdignus. Vah, quidnam igitur rescribere quirem,
Offerre quid possem tibi?
Pol, nihil. Immò aliquid mihi suppetit. En tibi magni
Magnas Homeri fabulas,
Quem nuper numeris tentavi reddere Gallis,
Et Francica indui toga.
Accipe fronte bilari preces hæc meas, consule & æqui
Quidquid malum, rude, asperum,
Græcorum sat erit si princeps, patrio amictu
Exutus etsi, & proprio
Nudatus ostro, Gallorum te quoque vatum
Adire possit Principem.

P. Vaniodij furca.

Adeste corui, vultures, milui, canes,
Lupi guloſi, & id genus voracium,
Adeste & este: præda vobis hîc datur.
Latro latronum, pessimorum pessimus
Humo datur: vah, debuit furcæ dari,
Prævaricator, æquitatis venditor,
Perjurus, audax, sanguisuga & harpyia,
Exactor, expilator: at hæc nulla sunt.

Hostis bonorum, pacis osor, noxius
Concordiæ almæ dissipator, buccinæ
Rebellionum factiosa, cædium
Manu cruentas effera quassans faces,
Patriam celestus qui suam pessumdedit,
Suósque ciues tradidit, Regem suum
In verba cuius, cuius in fidem & manus
In omnibus negotiis iurauerat,
Rerúmque cuius tutor & custos erat,
Qui vendidit, qui prodidit, cui intulit
Ciuile bellum: sacra cuius lilia
Contaminauit, polluit. Quid scisscitas
Plura ô viator? Vade, nec turba à cibis
Cornos, lupósque, vultures, miluos, canes.

Ex Anthologia Græca.

De nano formicam equitante. Ex Lucillo.

EXcutiẽt nanum tergo formica sedentem,
Ad mortem & miserum calce ferivit onus.
Me deplorandum potiùs quid tu improbe rides?
Sic Phaëthon olim est præcipitatus, ait.

Nycticorax. Ex Lucilio.

Nycticorax lethum præsagit morte: sed acrè
Demophili emoritur gutture Nycticorax.

De domo pauperis. Iuliani Hyparchi Ægyptij.

Prædaturi aliò furto qui visitis ite,
Me seruat custos maxima pauperies.

In auaros. Statilij Flacci.

Inuenit quidam laqueo periturus, auari
Thesaurum, accepit, liquit & hîc laqueum.
Ast aurum non inueniens moribundus auarus,

Inuento fauces implicuit laqueo.

In auaros. Lucilij.

Murem Asclepiades per tecta videbat auarus,
Quid nouus hic hospes, inquit amice venis?
Cui mus subridens, victum non quærito, dixit,
Per tua sed solùm currere tecta volo.

In naufragum. Argentarij.

Eleam te vinibibæ rupere lagenam
Effuso ex omni ventriculo Bromio:
Fulminis instar enim cecidit saxum eminus in te,
Quod Deus haud, verùm iecerat acre Dion.
Hinc orti de te risus, hinc scommata multa,
Et facta in toto est turba sodalitio.
...on te quæ Bacchum peperisti flebo, lagena,
Quando incisa ictu fis similis Semeles.

ἄχαεις χάεις.

Procrastinantem & tardam amici gratiam
Odi angue peius & cane.

Pallas & Venus. Incerti.

Armatam cernens Venerem Tritonia Pallas,
Quàm nunc te tum, inquit, bella libens gererem!
Armatam tun' me, ridens Cytherea, lacessis,
Stulta, potis quæ te vincere nuda fui?

In amorem prolis. Archiæ.

Garrula lustratis Progne terráque marique
Quid tua sub gremio Phasidos ova paris?
Tene huius fidei paruos committere natos,
Quæ nequit proli parcere sæua suæ?

Pietas filiorum in parentes. Incerti.

Tela per & medios hostes Cythereïus Heros
Irrumpens, flammis eripiensque patrem,
Parcite, ait, vobis hîc parvula præda futura est,

At me ereptorem præmia pulchra manent.

Lacenæ fortitudo. Incerti.

pugna Spartana audax natum fugientem
Armísque amissis vidit & ingemuit,
én Sparta indignum? Dij tale auertite probrum,
Infit, & hunc gladio traijcit exanimem.

In Medicum. Macedonii.

ægrum visebat Medicus me austerus & excors,
Blandi interdicens pocula grata meri:
ec vires Musarum & corporis esse sciebat,
Cùm fatuus fatuam tu bibe, dixit, aquam.

Niobe. Callimachi.

lapidem me Dij viuam mutare, sed ausus
Est vitam lapidi reddere Praxiteles.

In fortitudinem. Philippi.

erxes conspiciens transfixum vulnere corpus,
Veste Leonideum purpurea inuoluit:
lamauit tamen è terra Spartæ inclytus heros,
Debita perfidiæ præmia nulla feram.
ærsica dona apage: tumulo mihi sit satis vmbo,
Descendam ad Manes vt Lacedæmonius.

In talionem. Leonidæ Tarentini.

ircus barbatusque salaxque vir, ausus vt esset
Intrepidè vitem rodere pampineam,
æc ima exclamans de terra, pessime rode,
Rode, ait, et virgas tunde scelestè meas,
irma satis radix nectar tantum afferet olim,
Quantum sufficiet victima sacra tibi.

In frugalitatem. Incerti.

equæ ad pauperiem via certa? Educere multos,
Et sine fine altas ædificare domos.

In vitam humanam. Palladæ.

Suffer ferre ferunt quo te fera fata: volentem
Te vel nolentem nil minus illa ferent.

In infantes. Archiæ.

Vt quondam Astyanax Lysippes parvulus altè
Præcipitaturus per iuga montis erat,
Cùm mater mammam promens hunc euocat albam,
Quæ pepulit mortem, quæ pepulitque famem.

In senes. Lucilij.

Viuere adhuc, senio qui fractus discupit, ille est
Dignus qui viuat secula mille senex.

Aliter.

Qui longiorem percupit vitam senex,
Vitam meretur longiorem millies.

In infelicitatem. Luciani.

Longa etsi, vita hæc brevis est felicibus, ipsa
At longa est miseris, sit licet illa brevis.

In amorem. Incerti.

Ni sedare fames poterit, vel tempus amorem,
Restabit rectis sola medela mali

In ingratos. Incerti.

Capra lupum proprijs nolens ego nutrio mammis,
Verùm me pastor stultus ad ista trahit.
Grandis enim per me fera fiet & irruet in me:
Nullo etenim feritas rumpitur officio.

In eosdem.

Rusticus in gremio gelidam aspida fouit, at illa
Fota, venenifera cuspide læsit eum.
Hæc ingratorum semper sunt præmia. Si quem
E furca tollas, te citò tradet ei.

Ex Homero Il 9.

Odi illum Stygij plusquam nigra hostia Auerni,

Qui quod mente putat, lingua aliud loquitur.

In vinum. Maleagri.

Ardentem ex Semeles vtero excepêre Lyæum
Nymphæ, illum & puris fontibus abluerunt.
Inde Lyæus amat lymphas, sedatur & illis,
At furit ardescens his nisi miscueris.

In diuites. Palladæ.

Assentatorum pater aurum, & alumne dolorum,
Est te & habere timor, non & habere, dolor.

In Poetas. Incerti.

Hospitio Herodotus Musas suscepit, at illis
Librum pro hospitio munere quæque dedit.

In amicitiam. Incerti.

Heliodore, bonus multùm est pretiosus amicus,
Inuentum totis viribus hunc retine.

In tempus. Incerti.

Quæ modò florebat rosa vernans mater odorum,
Hæc sine odore cadens mox rubus asper erit.

In pugiles. Luciani.

Dente celer comedit, pedibus piger ambulat. Ergo
Suadeo vt in cœna dente eat, & pede edat.

In mulieres. Palladæ.

Fœmina cùm mala sit semper, gemina attamen adfert
Commoda, cùm nubit, cùmque statim moritur.

In graciles. Ammiani.

Inuenit paruulum Macronem æstate iacentem
Mus, sua quem paruo traxit in antra pede:
Qui, cùm illum solus cauea calcasset in atra,
En, ait, Alcidem, Iuppiter, alterum habes.

In temulentos. Incerti.

Vini pestis anus, calida dum febre laborat,
Vota alto supplex nuncupat ista Ioui.

Si mea me febris ceſſat comburere, centum
Dum videam Soles flumina pura biba.
Mox vbi conualuit, flagranti libera febre,
Cogitat arte mala fallere poſſe Deum.
Ad cribrum accurrit, Soles videt infinitos,
Et plures quàm etiam vouerat illa Ioui.

In improbos. Demodoci.

Vipera Cappadocem ferijt mala dente, ſed ipſa
Viroſo extincta eſt ſanguine Cappadocis.

In auaros. Palladæ.

Diuitias tu ditis habes, cor prorſus egeni:
Sic hæredibus ô dives, egene tibi.

In inuidos. Lucillij.

Altiùs in furca ſocium pendere maligno
Vt vidit Diophon, inuidia crepuit.

In claudos. Incerti.

De nimijs Venere & Baccho eneruantibus artus,
Eneruans artus nata Podagra fuit.

De Niobe. Incerti.

Iſtud ſepulchrum non cadauer continet,
Iſtud cadauer non ſepulchrum & obtinet,
Quódque & cadauer & ſepulchrum ſit ſibi.

In infantes. Luciani.

Quinquennem me mors rapuit: me flere caueto,
Paucos vixi annos, pauca ſiniſtra tuli.

In amorem. Gabrielis Præfecti.

In titione ignem quærenti, Deſine, dixi:
Ignem in corde meo plus ſatis inuenies.

A temulentis. Eratoſtenis.

Vinibibax Xenophon vas quod tibi donat inane
Bacche, benignus habe. Nil tenet ille aliud.

Ex Anacreonte.

Plicans coronam, Amorem
nter rosas repertum
Per pinnulas prehendi,
Et in merum madentem
Fudi, bibíque totum:
Qui nunc me alis per omnes
Lasciuit asper artus.

De decoctore.

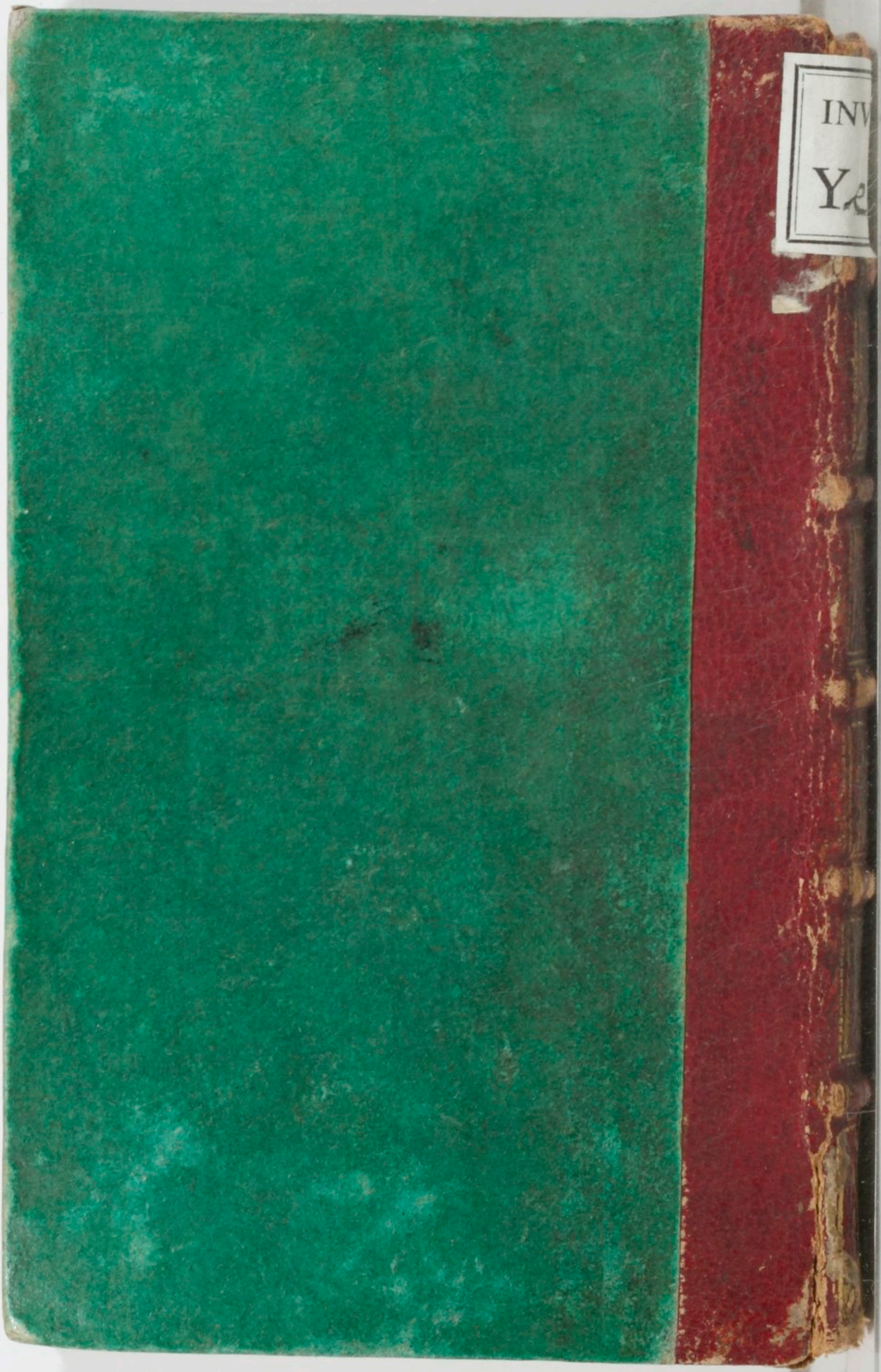
Fausor opum, decoctor iners, per inania noctis
Scrutari fures in sua tecta videns,
Hîc vos obscura quid nocte videre potestis,
Inquit, cum clara nil video ipse die?

Somnium auari.

Sumptum aliquem fecisse putans dum somniat Hermon,
Angorem laqueo finit inde vigil.

Finis Poematum.

124


INV
Ye